



HAL
open science

Pratiques politiques et sociales de la ville informelle : recherche-action dans les villas de Buenos Aires

Manuel Bertrand

► **To cite this version:**

Manuel Bertrand. Pratiques politiques et sociales de la ville informelle : recherche-action dans les villas de Buenos Aires. Architecture, aménagement de l'espace. 2016. dumas-01625089

HAL Id: dumas-01625089

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01625089>

Submitted on 15 Dec 2017

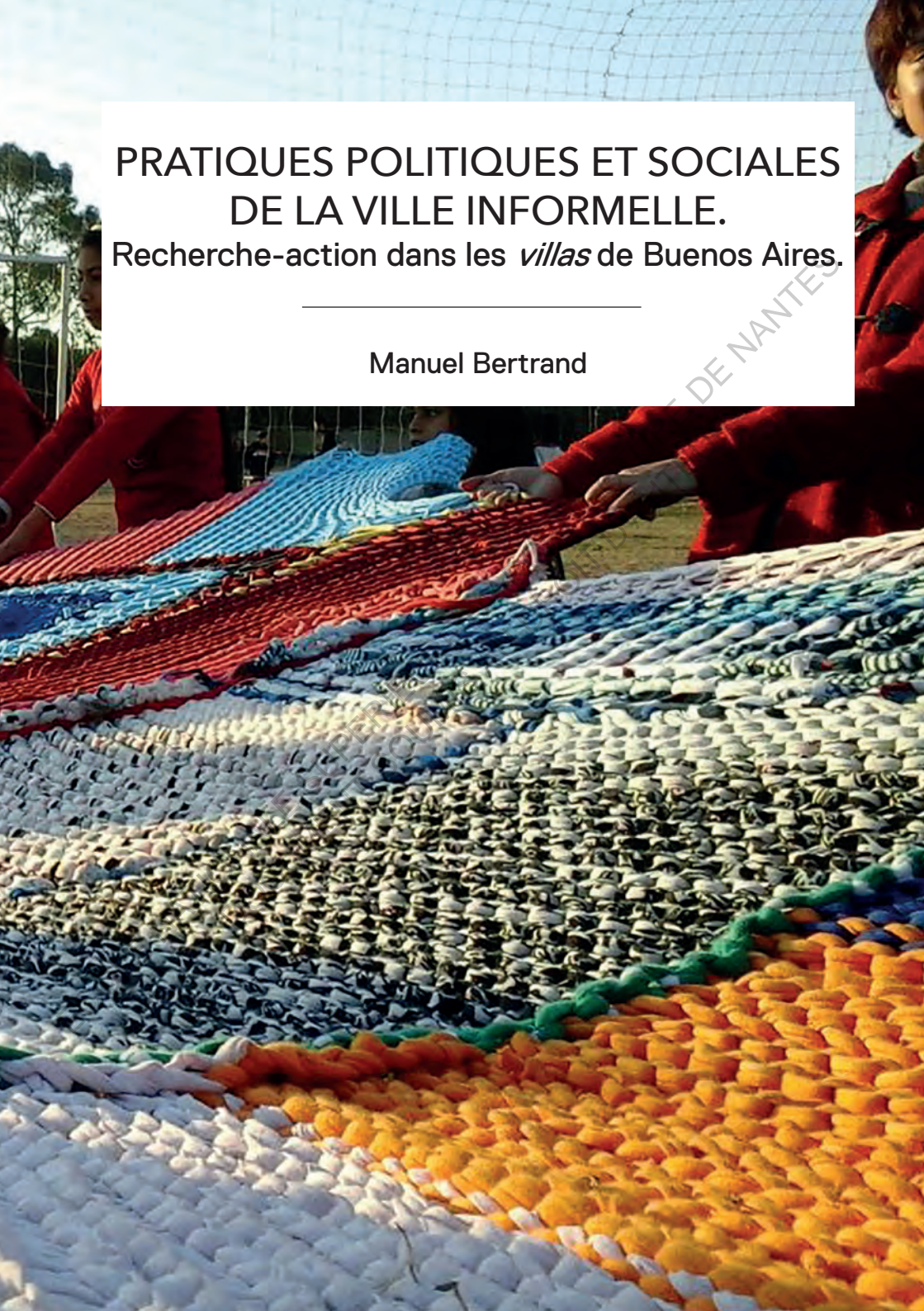
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PRATIQUES POLITIQUES ET SOCIALES DE LA VILLE INFORMELLE.

Recherche-action dans les *villas* de Buenos Aires.

Manuel Bertrand





ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Remerciements

Je remercie tous les groupes qui m'ont fait participer à leurs travaux pour mener ce travail de recherche.

Corriente Villera Independiente
Taller Libre de Proyecto Social
Comunidad Organizada de Vecinos Independiente
Dtras de Todo
Movimiento Por La Dignidad.

Je remercie Laurent Devisme pour son accompagnement durant la réalisation de ce travail.

Buenos Aires, capitale de l'Argentine, un pays qui faisait partie des dix plus grandes puissances mondiales jusque dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Aujourd'hui, c'est pays en crise qui apparaît aux yeux du monde, avec une croissance «trop» élevée, et des droits sociaux qui n'ont pas su s'adapter au libéralisme économique de la planète. La crise de 2001 est l'exemple de cette notoriété perdue. Aujourd'hui, le pays peine à se montrer sur la scène internationale et à résoudre ses problèmes nationaux.

Dans la ville, les *villas*¹ et *asentamientos*, les bidonvilles, continuent à se développer depuis la fin des différentes dictatures. Ces villes informelles s'organisent, se développent, toujours en assumant leurs différences.

L'objet de ce travail est d'étudier quelles sont les situations sociales et politiques qui apparaissent dans ces formes urbaines différentes. Pour cela, le mémoire se développe en trois parties : le cadre, les figures et leurs actions.

Dans la première partie, nous intéressons au cadre du développement des *villas* et *asentamientos* dans la métropole portègne. Nous verrons également la place de l'auto-construction dans une agglomération

1 *Villa, Villas*, se prononce : « bicha, bichas »

d'environ quinze millions d'habitants. Enfin, nous détaillerons des études urbaines des quartiers où s'est réalisée cette recherche-action.

Dans la seconde partie nous verrons quelles sont les figures qui occupent l'espace spatial, social et politique. En premier lieu les groupes qui sont présents et actifs dans ces quartiers et ensuite le *villero*, l'habitant, avec son identité, point de départ de son rejet par la société argentine.

Enfin nous introduirons quelles sont les actions menées par ces figures pour projeter le changement social et politique d'une autre manière. Nous verrons quelle est la place de la politique dans les *villas* et comment elle est réalisée. De même nous esquisserons la naissance de nouvelles pratiques sociales qui se développent dans la ville informelle.

Ce travail ne prétend pas dresser un portrait exhaustif des *villas* et des *asentamientos* de Buenos Aires. Il rend compte d'une expérience menée sur un temps précis avec des groupes et des personnes particulières. Au moment de la rédaction de ce mémoire, le gouvernement populiste des Kirchner est remplacé à la tête du pouvoir par la PRO, parti de centre droit. Peut-être à nouveau un changement d'une autre manière...

Ce mémoire est avant tout le récit d'une expérience. Celle d'un étudiant en architecture, parti un an en Argentine, avec l'envie de découvrir les quartiers informels présents dans l'urbanisme de Buenos Aires. Plus qu'un travail bibliographique, ce mémoire raconte les découvertes réalisées sur le terrain, après une année de recherche-action.

La recherche-action est une méthode utilisée dans les sciences sociales depuis la première moitié du XX^e siècle. Ce travail ne prétend pas reprendre les fondamentaux de cette méthode, il ne s'intéresse pas non plus à la méthode en particulier. Le terme est employé pour décrire une posture, une attitude portée lors du travail de recherche.

La méthode employée a consisté à se rendre au moins une fois par semaine dans ces morceaux de ville informels, principalement la *villa* 31 et un *asentamiento* de Solano à Quilmes. La recherche-action s'est développée autour d'un investissement dans des groupes très divers, sans

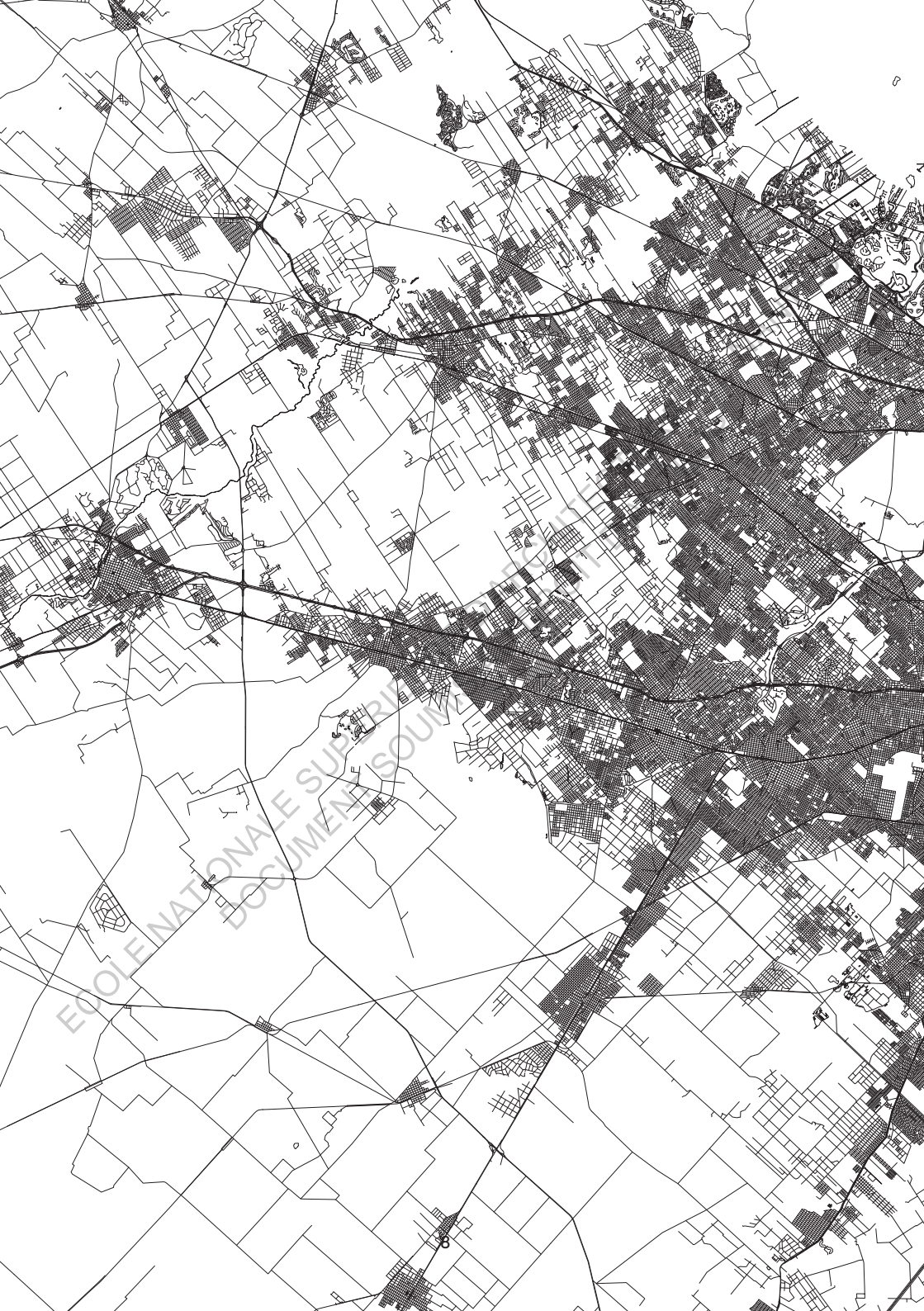
jamais justifier ma présence par la recherche mais par un engagement de conviction. Cette ruse m'a permis d'approcher et de côtoyer ces groupes au cœur de leur travail, sans jamais être considéré comme « le français qui fait de la recherche ». Mis à part deux entretiens directifs, réalisés avec un groupe, le TLPS, et résumés dans ce mémoire, la matière était entendue sous la forme d'entretiens non directif, pas enregistré mais pris en note en direct.

Avec cette méthode, l'objectif passe très rapidement d'un travail de recherche, à un travail de conviction, ce qui s'accompagne d'une immersion profonde dans les différents groupes. Ce sont donc des relations, d'amitiés, d'intimités qui sont nées de ce travail.

Ce travail s'est volontairement réalisé sur un an et demi, car j'ai ressenti la nécessité de mettre de la distance dans ces relations, pour pouvoir écrire sur cette année, depuis la France, coupé de l'immersion et de l'action.

p.2	Introduction
p.4	Méthodologie
p.6	Sommaire
p.8	Partie 1 L'auto-construction dans la métropole portègne.
p.10	Un jeu d'échelle ; de la <i>cuadra</i> à l'auto-construction Une métropole attractive, se développer dans la trame. p.11 Une identité politisée ? p.13 CABA / AMBA, la métropole et ses espaces résiduels. p.18 <i>Villas</i> et <i>Asentamientos</i> . p.22 L'auto-construction, une place dans les politiques de la ville p.26
p.30	Etudes Urbaines de l'informel <i>Villa 31</i> et 31# : 80 ans dans l'histoire de la ville. p.31 <i>Asentamiento</i> à Solano, una tomada de tierra. p.38 SOLDATI, le grand ensemble à l'épreuve. p.42 Le Comedor de Tapia, un lieu central du quartier. p.45
p.48	Partie 2 Les figures qui occupent l'espace spatial, social et politique.
p.50	Différentes visions sur une situation commune. L'église, un pilier de la <i>villa</i> . p.51 La municipalité, un modèle d'intervention ? p.53 L'ONG, agir dans le politiquement correct. p.58 Corriente Villera Independiente, la politique dans la <i>villa</i> . p.61 COVI, apprendre autrement. p.69 TLPS, La pensée politique et sociale comme projet architecturale. p.72

- p.74 **Le *villero*, entre identités, stéréotypes et rejet.**
Portraits *Villeros*, « la boue, c'est notre stigmate ». p.75
Le *villero* et l'habiter. p.85
Stéréotypes et rejets. p.96
- p.98 **Partie 3 Projeter le changement d'une autre manière.**
- p.100 **La *villa* au cœur du changement politique.**
Montoneros, Piqueteros et Villeros, l'origine d'une lutte sociale. p.101
L'espace résiduel, l'interstice, un espace politique. p.103
Politique Locale, organisation de la villa. p.106
La manifestation, une lutte dans la rue. p.108
L'assemblée populaire. p.111
Conception partagée, TURBA. p.113
Penser sans l'État. p.116
- p.118 **Émergence de nouvelles pratiques sociales.**
De l'individu au groupe, projeter avec la communauté. p.119
Habiter, Cultiver. p.120
Auto-construction, production de l'habitat et production sociale. p.122
Coopératives, de nouvelles économies. p.123
Apprendre à écouter, *tejendo sueños*. p.125
Estudio Villero, l'architecte en villa. p.132
- p.134 **Conclusion**
- p.136 **Bibliographie**



PARTIE 1
L'auto-construction dans la métropole portègne



ECOLE D'ARCHITECTURE DE NANTES
AU DROIT D'AUTEUR

Un jeu d'échelle de la
cuadra à l'auto-construction.



La métropole attractive, se développer dans la trame.

C'est d'abord Pedro de Mendoza qui découvre le Rio de La Plata en 1536. Il fonde une petite colonie qui fut directement détruite dû à des guerres contre les populations locales.

La création de la ville de Buenos Aires telle qu'on la connaît remonte à 1580. Elle est alors nommée *Nuestra Señora Santa Maria del Buen Ayre*, par Juan de Garay, colonisateur espagnol. Il fonde la ville dans l'actuel sud de la capitale, autour des quartiers de San Telmo et de La Boca. Très rapidement la ville se développe, pour remplacer Lima, capitale du Pérou. Ce développement est dû à la découverte du Rio De La Plata, qui permet d'acheminer les richesses de la vice royauté du Pérou, vers le port de Buenos Aires d'où elles sont ensuite envoyées vers l'Europe.

Dans les premiers siècles de son existence, Buenos Aires reste une ville portuaire stratégiquement importante qui sera le fruit de la convoitise de toute les puissances européennes, telles que la France, l'Angleterre, le Portugal et bien sûr l'Espagne.

Le développement de la ville telle que le planifie Juan de Garay se fait à partir du *Riachuelo*, au sud et s'étend vers la Pampa en suivant le modèle de la trame. Il définit un module, une *manzana*, un îlot type qui ferait théoriquement 100 mètres par 100 mètres. Le mot *cuadra*, né de cet îlot type, il s'agit de l'une des longueurs du carré, le linéaire de façade entre deux intersections de rues.

« Buenos Aires es un trozo de Pampa traducido en ciudad »¹

La ville de Buenos Aires se trouve entre deux déserts. D'un côté, il y a le Rio de la Plata dont l'origine du nom reste incertaine, soit en référence à l'argent, la *plata* en espagnol, soit en référence à sa platitude, qui peut être très impressionnante. De l'autre côté on retrouve la pampa, étendue de terre humide qui paraît infinie sur plusieurs milliers de kilomètres.

L'explication de l'origine du tissu urbain de Buenos Aires réside premièrement dans cette donnée géographique, la ville n'a pas de limite. Le principe de répétition du damier se fait naturellement depuis le *rio* vers la Pampa.

« La terre de tous les possibles. »

1 « Buenos Aires est un morceau de Pampa, traduit en ville. » Dictionnaire populaire.

L'Argentine, et Buenos Aires en tête de liste furent longtemps vues comme une alternative à l'Europe et ses différentes crises rurales puis industrielles. Ainsi la ville se peuple d'Italiens, de Français, d'Anglais qui arrivent à Buenos Aires, où ils vont mélanger leurs cultures.

Les *conventillos* apparaissent dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Ce sont les premiers ensembles de pièces à vivre misent en location pour les nouveaux arrivants. Ils sont également loués par les classes sociales populaires, le prix du foncier étant élevé dans la capitale. Ce sont les ancêtres des hôtels, et ils sont le bien d'un propriétaire. Les *conventillos* se construisent sur un modèle d'architecture européenne. Ils s'organisent autour d'un patio central, par ailleurs très important dans l'architecture sud-américaine. Ce même patio dessert toutes les habitations qui se situent en périphérie de ce dernier.

« Desde una mirada social y cultural el conventillo se constituyó en el tipo habitacional más significativo. »²

On voit donc que le *conventillo* représente le premier modèle de partage social de l'espace habité, avec l'apparition d'une qualité d'échanges sociaux, mais également les premiers problèmes de la vie en collectivité.

Le XX^e siècle marque l'essor de l'industrie en Argentine. La production agricole passe à une échelle internationale et on commence à exploiter les richesses naturelles découvertes en Patagonie, région conquise au Chili par l'Argentine durant la guerre du Pacifique. C'est alors le président Roca qui mène le bateau argentin avec le développement de son libéralisme social, entre *uropeo y gaucho*.³

Buenos Aires en tête du développement voit arriver une seconde vague d'immigration massive qui vient cette fois de l'intérieur du pays et des pays limitrophes, principalement Paraguay et Bolivie, qui sortent respectivement de guerre contre l'Argentine et le Chili. Cette seconde vague d'immigration se fait dans un autre contexte culturel. La ville de Buenos Aires, par sa création coloniale a toujours rejeté son influence *gaucho* ou encore andine. Cette population native a toujours été stigmatisée et rejetée. On voit encore aujourd'hui à Buenos Aires un racisme ordinaire qui se base sur des relations hygiéniques, éducatives et économiques. Les gens de l'intérieur sont vus comme des habitants « sous-développés » qui viennent profiter des avantages de la capitale.

2 « Depuis un regard social et culturel, le *conventillo* constitue le type habitational le plus significatif. » *De los conventillos a las villas miserias y asentamientos : un continuo en el paisaje urbano de la Argentina*. Sandra Valera Ursino

3 « Entre européen et traditionnel de l'Argentine des terres. » *Breve historia Argentina, De la conquista a los Kirchner*, Pacho O'Donnell

On voit également apparaître le début des problèmes sociaux-économiques liés aux *conventillos*. La raréfaction du foncier en capitale provoque une impossibilité pour tous ces nouveaux arrivants d'accéder à l'habitat.

« En este momento, la etapa de crecimiento de la población urbana fue mayor a la del crecimiento de la población industrial, junto a la conformación de formas “ilegales” de hábitat, como las “villas miserias”. »⁴

Le phénomène de création des *villas miserias* se base donc évidemment sur une résultante économique, mais elle est également le fruit d'un rejet politique et identitaire de toute une force ouvrière latino-américaine.

Une identité politisée ?

Les habitants de Buenos Aires sont les *porteños*, ou autrement dit, les gens du port. Cette population est donc avant tout le fruit de plusieurs vagues successives d'immigrations, qui fait de Buenos Aires une ville très particulière en Amérique Latine. Beaucoup compare cette ville à l'Europe pour son architecture, sa culture et même si l'on voit beaucoup d'autres villes en Argentine où les visages paraissent plus Galois que Andin, jamais on ne retrouve une telle diversité ethnique.

Les Argentins semblent à la recherche d'une identité, entre leur langue (un espagnol mélangé à l'italien et au français), le football, l'*asado* (barbecue), le *fernet con coca* (boisson italienne que les argentins ont la particularité de mélanger avec du coca-cola), le tango.... Des choses qui peinent à caractériser une culture.

Au final on s'identifie à la *bandera* (le drapeau) d'un tout jeune pays. L'Argentine est indépendante de la souveraineté espagnole le 25 mai 1810, et finit de constituer son État le 9 juillet 1816. Ces dates sont parmi les plus marquantes, et donnent le nom des rues, des avenues et des places dans toute les villes d'Argentine. Les autres noms que l'on retrouve couramment en Argentine sont ceux des personnalités marquantes de l'histoire, Hyrigoyen, Roca, Alem, etc. L'Argentine possède une histoire politique et sociale très présente dans leur culture. L'un des premiers à avoir marqué fortement l'histoire politique de l'Argentine moderne, c'est

4 « À ce moment là, la croissance de la population urbaine était supérieure à la croissance de la population industrielle, au même moment on assiste à la mise en place de forme illégale d'habitat, comme les *villas miserias*. » *De los conventillos a las villas miserias y asentamientos : un continuo en el paisaje urbano de la Argentina*. Sandra Valera Ursino

Juan Domingo Péron né le 8 octobre 1895 et décédé le 1er juillet 1974. Il fut trois fois président de l'Argentine après avoir renversé l'une des dictature des généraux. Il est à l'origine des nombreux droits sociaux dont bénéficie les argentins jusqu'à l'heure actuelle et de l'identité de cette Argentine qui sortait de dictatures marquantes. Ces caractéristiques politiques sont toujours d'actualité dans le pays, certains se revendiquent d'un péronisme de droite, d'autre d'un péronisme de gauche, alors que d'autre cherchent à définir le bon péronisme, comme un idéal politique qui cherche à adapter des théories fondamentalistes de l'Argenitne à une situation actuelle. Perón est aussi à l'origine de la manière dont se pratique la politique en Argentine.

« La verdad que...yo les voy a decir algo: yo hubiera salido a hablar aún hubiera 30 en la Plaza. (...) El hablaba en cualquier pueblito, en cualquier lugar ante 30, 40 personas como si fueran 30 o 40 millones, porque lo importante es lo que se siente y lo que uno quiere comunicarle a sus compatriotas. »⁵

Ce discours se réfère à du populisme, l'homme politique utilise son image, ainsi que sa manière de faire des discours pour s'apparenter à une icône, l'icône du peuple, pour le peuple et voué au peuple.

« El pueblo, unido, jamás será vencido »⁶

Dans le cas de Perón, c'est aussi sa femme, Eva Perón, qui joue le rôle d'une icône, nationalement vénérée. Elle est à l'origine du ministère du développement social, bâtiment qui aujourd'hui encore arbore son portrait monumental sur l'avenue 9 de julio. Dans un jeune pays en quête d'identité ces personnalités font partie des références culturelles communes au même titre que les joueurs de football Maradonna ou Messi.

Aujourd'hui la « vraie » suite du mouvement Péroniste c'est le parti de l'actuelle présidente Cristina Fernández de Kirchner, le Frente Para la Victoria (FPV), qui s'organise autour du *Partido Justicialista*. Elle a été élue le 28 octobre 2007, succédant à son mari Nestor Kirchner, également figure emblématique de la politique argentine. On voit une manière dont se succède les gouvernances propre à l'Argentine et à son modèle politique.

5 « La vérité que... je vais vous dire quelque chose, je serais sorti parler, même si vous étiez 30 sur la place. (...) Il (Peron) parlait dans n'importe quel petit village, qu'il y est 30, 40 personnes, comme si il y en avait 30 ou 40 millions, parce que le plus important, c'est ce qui se sent et ce qu'il veut communiquer à tout ses compatriotes.» Discours pour le 31e anniversaire de la démocratie, Cristina Fernandez de Kirchner.

6 « Le peuple uni, jamais ne sera vaincu.»

Dès 1976 et le coup d'Etat militaire, la junte au pouvoir introduit une politique «néolibérale» en Argentine. La corruption se généralise, les structures économiques et sociales sont démantelées.

La défaite de la guerre des îles Malouines en 1983 met fin à la dictature des Généraux. Elle voit réapparaître des élections citoyenne qui permettent l'arrivée au pouvoir de l'Union Civique Radicale, UCR, plus vieux parti politique argentins, créée par Alem en 1891 et Regroupant des libéraux centristes et des sociaux-démocrates. Il a toujours eu une relation particulière au péronisme tantôt allié, tantôt ennemi. Aujourd'hui ce partie politique est représenté par Sergio Massa.

Cette politique se poursuit sous les deux mandats de Carlos Menem, de 1989 à 1999. Lorsqu'il est élu président en mai 1989, l'Argentine est au bord de la faillite, avec une inflation de 200% par mois. Il impose un programme d'austérité qui va permettra à l'Argentine de redevenir, huit ans plus tard, le pays le plus riche d'Amérique du Sud avec un produit intérieur brut de 270 milliards de dollars. L'essentiel de ces mesures drastiques a porté sur la libéralisation du commerce, la privatisation des principales entreprises d'Etat et le licenciement massif de plus de 100 000 fonctionnaires.

« Alors que l'insolvabilité de l'Etat et une crise bancaire sont des événements graves, mais qui s'observent assez régulièrement, la crise argentine ajoute à ces deux éléments une dimension monétaire exceptionnelle, qui explique sa violence. Celle-ci renvoie au régime de currency board adopté en avril 1991 à l'issue de l'hyperinflation de 1989 et 1990 : après deux tentatives de stabilisation fondées sur le seul peso, l'objectif était de créer une règle bimonétaire à la fois publique, institutionnalisée et aisément vérifiable. Ainsi, espérait-on, les agents accepteraient de détenir encore quelques pesos (plutôt que des dollars), malgré les pertes inflationnistes énormes subies pendant des années. Cette théorie de l'endettement qui passe du privé au public nous amènera jusqu'à la crise financière de 2001 et la dévaluation complète de la monnaie argentine. »⁷

La crise de 2001 et toute ses conséquences ont vu apparaître de nouveau rapport sociaux, le mouvement *piqueteros*, sur lequel nous reviendrons par la suite, un nouveau rapport à l'économie, ainsi qu'un nouveau visage politique pour l'Argentine. Aujourd'hui, cette scène politique est dominée par deux grand partis, celui de l'actuelle présidente, le FPV et celui de Mauricio Macri, la PRO.

La PRO (Propuesta Republicana) ou Cambiemos représente la partie du « progrès ». Mauricio Macri fils de l'ancien président de Boca Junior a beaucoup étudié à l'étranger. Il est revenu en Argentine avec des

7 <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/argentine/pourquoi-la-crise.shtml>

idées de progrès pour le peuple argentin. Son partie de centre droit est à la tête du gouvernement de la ville de Buenos Aires. Il est à l'origine de nombreux aménagements dans le centre de Buenos Aires, comme le projet de la *9 de Julio*, le ramassage des ordures, ou encore l'air conditionné dans le métro. Sa communication de base fut de comparer Buenos Aires à Madrid, New York ou Paris en promettant aux *porteños* que leur ville était capable d'accéder à un tel rang international. Aujourd'hui, il utilise une communication à outrance, enclin au populisme, il réalise de nombreuses vidéos, affiches, interventions le positionnant dans une Argentine contemporaine, à l'écoute du peuple. Sa couleur, l'orange, représentant le progrès, se retrouve dans tous les quartiers de la capitale.

Sa politique reste néanmoins très contestée à l'ouest de la ville. On lui reproche de travailler sur des opérations qui marquent l'opinion publique, dans les quartiers centraux de la ville, laissant l'ouest et le sud plus populaires un peu à l'écart. Les résultats des dernières élections de *jefe de gobierno* montre clairement le clivage politique en fonction des quartiers de la capital. Néanmoins le partie de Macri fut reconduit à la tête de Buenos Aires.

En province, le partie Kirchneriste ou encore celui de Sergio Massa reste au pouvoir dans de nombreux endroit. Un clivage politique à l'image du clivage urbain entre CABA et AMBA.

25 de mayo

Les argentins fêtent leur indépendance.

La fête se déroule sur plusieurs journées du mercredi 20 au lundi 25 mai, qui est férié pour l'occasion. On remarque que pour cette date l'église restera muette et ne réalise aucune célébration de l'ascension.

« Yo no voy a esta fiesta. Todos estos grupos diferentes que se reconocen por una remera y que van tocando tambores, con la idea de hacer el ruido el mas fuerte posible, a mi me recuerda la guerra, viste. »⁸

Les groupes politiques présents sont effectivement très nombreux. Ce sont tous des groupes se réclamant du péronisme et du kirchnerisme, mais qui possèdent des idées divergentes sur le sujet. Leurs idéologies restent néanmoins très proches.

Tous les partis d'opposition sont évidemment absent du rendez-vous. Les groupes sont plus ou moins grands. Ça va de la délégation qui représente une ville jusqu'au petit groupe du «bon péronisme» composé de familles d'amis.

8 « Moi je n'y vais pas à cette fête, tout ces groupes différents qui se reconnaissent par un t-shirt et qui avancent en tapant sur des tambours, avec cet objectif de celui qui tapera le plus fort, moi ça me rappelle la guerre tu vois. » Alejandro Santander.

Toute la journée les différents groupes défilent dans le centre de Buenos Aires. Le final du défilé est sur l'avenida de Mayo qui mènent jusqu'à la plaza de Mayo où une scène gigantesque est installée. Il est impossible de voir la scène à cause du trop grand nombre de drapeau qui sont dressés dans la foule. La population est vraiment différente des 4 premiers jours. Ici on trouve une classe populaire intéressée par l'événement politique contrairement aux jours d'avant où l'ont voyait surtout une classe sociale supérieure qui venait principalement pour l'attraction créée sur la place et les différents concerts qui s'y déroulaient. L'ambiance est plutôt bonne, quelques incidents éclatent à cause des tensions lié à de petites histoires, des drapeaux, des bières qui se cassent, etc. Chaque jingel montre les images des libérations qui ont put se succéder durant l'histoire avec un même chant qui est repris par toute la foule.

« El pueblo unido, jamas sera vencido »⁹

Aux alentours de 18h30, la présidente fait son apparition pour le traditionnel discours. Il va durer environ 1h. A ce moment là, toute la foule se plonge dans un silence très impressionnant qu'il ne faut surtout pas rompre au risque de se prendre une réflexion de son voisin. Tous les drapeaux sont baissés pour que chacun puissent voir la présidente en appeler aux travailleurs et à leur droit sociaux. Comme pour le discours du 10 décembre, jour de la démocratie, c'est la même trame qui se répète. Elle commence par évoquer la continuité de la politique tout d'abord de Perón puis de Nestor avec de grandes phrases populistes qui en appellent à la conservation des droits des travailleurs. Elle s'attaque ensuite à la politique menée par ses adversaires sans les citer mais en nous faisant bien comprendre de qui elle parle.

Aucun problème de fond n'est abordé. Elle en revient souvent aux acquis politiques et sociaux de l'argentine pour entendre la place entière l'acclamer après que quelques meneurs bien briffés aient lancé l'applaudissement.

Le discours commence par le traditionnel hymne argentin qui est repris par la foule entière. Il se termine par la plus populiste des fins:

« Vamos a hacer una patria con alegria y con amor. »¹⁰

9 « Le peuple uni, jamais ne sera vaincu »

10 « Nous allons faire une patrie avec de la joie et de l'amour »

CABA/AMBA, La métropole et ses espaces résiduels.

CABA : Ciudad Autonoma de Buenos Aires.

AMBA : Area Metropolitana de Buenos Aires.

L'Argentine est un État fédéral, avec un poids important donné à chaque province. Au sein de la province de Buenos Aires, la plus peuplée et avec le poids économique le plus important, la ville de Buenos Aires est une capitale autonome. Elle a ses propres lois, sa propre police, ses propres règles d'urbanisme. L'AMBA représente la CABA et toute ses banlieues, qui sont légalement rattachées à la province de Buenos Aires.

On voit donc un premier rapport particulier au sein de l'AMBA entre la CABA et sa banlieue, deux ensembles urbains qui se côtoient, se touchent, qui forment une même entité, mais qui répondent à des décisions politiques et urbaines différentes. La frontière entre les deux, l'avenue Général Paz, qui est le périphérique de la ville de Buenos Aires, prend un caractère tout particulier. Cette autoroute surélevée agit comme une barrière entre les deux entités qui se développent pourtant selon la même trame. L'AMBA s'étale sur 5000 km², soit environ 100.000 hectare. Il s'y concentre environ 15.000.000 d'argentins, ce qui représente 40 % de la population nationale. À l'intérieur, la CABA réunit 2.900.000 habitants.

La fracture est avant tout politique. Dans la ville de Buenos Aires, Mauricio Macri et son parti la PRO sont au pouvoir. Dans les communes qui composent l'AMBA, il y en a plus de 30, le pouvoir est majoritairement Kirchneristes, avec Daniel Scioli, comme chef du gouvernement de la province de Buenos Aires. Cette opposition entre droite centriste et gauche s'illustre évidemment dans de nombreux consensus qui caractérisent le rapport CABA/AMBA. Les transports, les lois d'urbanisme, et les politiques sociales illustrent cette confrontation comme la matérialisation du débat politique.

Comme évoqué plus haut la PRO développe une politique du progrès, qui correspond bien à la ville de Buenos Aires, partie urbaine ou le développement a des ambitions mondiales. Par contre les politiques sociales développées par les Kirchneriste en province, reste au niveau du peuple, de son échelle et de son développement. Il en résulte un fort décalage entre le centre et la périphérie. Une particularité propre aux grandes métropoles en développement, que je n'avais jamais observé auparavant.

La CABA est une ville-monde, certains de ces quartiers ressemblent à Paris, New York ou Tokyo. Il suffit de se diriger vers le sud de la ville ou bien sa province, pour voir une différence temporelle dans le développement. En effet on passe des grandes infrastructures destinées au transit des bus, à l'échangeur autoroutier, jusqu'au chemin de terre en



plein quartier de Quilmes. On est à 15km du cœur de l'Argentine, pourtant il paraîtrait qu'on est remonté de plusieurs décennie dans le temps.

Il existe au sein de l'AMBA, une dichotomie entre le nord et le sud. Cette différence s'illustre dans le réseau de train provinciaux juste rénové en partant pour le Nord depuis Retiro, alors qu'il tombe en ruine vers le Sud en partant de Constitucion. On retrouve cette dichotomie Nord/Sud au sein de la capitale où les différences sont marquantes entre le quartier Belgrano, et le quartier Soldati, par exemple. Cette dichotomie s'illustre en politique dans les résultats aux élections.

Ce voyage dans le temps caractérise fortement les espaces de l'AMBA. Les communes s'organisent de la même manière avec un centre, généralement une avenue, ou une gare, un centre commercial, une zone péri-urbaine et une zone de grand ensemble qui tourne autour de l'espace de la ville. Aux interfaces de ces espaces ou bien même des communes, on retrouve des zones résiduelles, des zones de passages, des délaissés. Ces espaces sont très souvent utilisés par des industries, lorsque le terrain était constructible. Sinon ils sont laissés vierges, correspondant à des zones inondables, non exploitables.

Ces espaces, laissés par le développement urbain de Buenos Aires, sont aujourd'hui repris à des fins immobilières. D'un côté se développent les *countries* ou autrement appelés *barrio cerrado*. Ce sont des morceaux

de ville construits de toute pièces par des promoteurs. Basés sur une logique sécuritaire, ces espaces sont fermés à la population étrangère et se replient sur eux même pour créer des morceaux de ville privés au sein des communes. Leur intégration à la ville pose évidemment beaucoup de question. De même l'intégration sociale est mise en jeux, les *countries* peuvent être destiné à une population d'un milieu social aisé, mais il se développent aujourd'hui des *countries* réservés à une classe sociale moyenne qui bien souvent choisit la solution d'une simplicité abordable.

D'un autre côté ces espaces résiduels ne sont pas en proie à une production privée ou par l'état de l'habitat. Il se développe alors un troisième mode de production, l'auto-construction, qui répond aux besoins toujours plus importants d'une métropole attractive.

Les chiffres parlent d'eux même. On compte 36000 hectares de *barrios cerrados*, 2 000 000 de personnes dans 6000 hectares de *villas* et *asentamientos*, ainsi que 340000 habitations vides.

Le colectivo 159.

Pour se rendre à Solano depuis le centre de Buenos Aires, la solution qui permet de ne pas faire de changement est de prendre le colectivo 159, un bus urbain, sur l'avenue Paseo Colon. Tout d'abords il faut prendre la bonne rame. Il y a plus de 5 rames différentes en direction de Berzathegui. Il y a donc en permanence une bonne quinzaine de personnes amassées sur le trottoir de l'avenue. Elle est très large, elle fait la liaison entre le nord et le sud, et marque la frontière entre le Micro-Centro et la zone portuaire du nouveau quartier Puerto Madero.

Le bus on peut l'attendre 2 minutes, ou 20 minutes. Ce sont les aléas du transport porteño. Une fois montée dans le bus, il y a rarement des places assises car le trajet étant long, les passagers sont à la recherche de la place qui leur permettra de faire l'habituelle sieste, coutume des porteños dans les transports en commun.

On voit directement les particularités sociales des passagers. Ils n'ont plus les codes vestimentaires associés au centre ville de Buenos Aires. Ils sont venus travailler, ou bien réaliser des documents administratifs. Le bus traverse d'abord la Boca, quartier populaire, ou l'architecture évoque la transition entre le centre et la province. Sur ce tronçon, beaucoup de personnes montent alors que très peu descendent.

Le bus s'engage ensuite sur la voix rapide aérienne qui

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES

passé au dessus du Riachuelo et qui longe toute la zone portuaire sud. Ici le bus prend une vitesse digne d'une autoroute approchant les 100 km/h, alors, à l'intérieur, on est debout et secoué. En premier lieu on arrive dans la commune de Avellaneda. Ici, l'urbain, l'architecture et le social s'apparentent à la Boca. On est dans un périurbain de faible hauteur, toujours bien organisé en *cuadra*, constitué en grande partie de conventillos et de maisons particulières. On voit que cette première ceinture s'apparente à la banlieue historique de Buenos Aires qui correspond à l'extension du début du XXe siècle quand Buenos Aires cherchait à loger une immigration voulue et choisie.

Une fois passé le bourg de Avellaneda on passe à une deuxième étape du développement urbain, le grand ensemble, isolé entre les bretelles d'autoroute. Certains n'ont jamais été terminés, d'autres semblent abandonnés alors qu'ils sont le lieu de vie de nombreux des habitants du bus. Le bus sort donc de l'autoroute Buenos Aires – La Plata pour déposer ses passagers le long du terre-plein, qui entoure toutes les voies rapides d'Argentine.

Une fois passé Avellaneda, ses centres commerciaux sur le principe des *malls*, on entre dans Quilmes par l'ouest de la commune qui correspond à la zone du riachuelo, l'ancien cordon industriel de Buenos Aires. Ici on a complètement changé d'époque. Il y a peu de route en goudron, et les grandes industries côtoient les maisons auto-construites qui caractérisent cette partie de la ville. On retrouve des habitants qui se déplacent en charrette, tirés par des chevaux. Le bus passe à côté d'eux sans grande préoccupation pour la différence de vitesse. On voit les ordures qui s'entassent dans des terrains vagues au bord des routes. Certains trient ces poubelles, d'autres les ignorent comme si elles faisaient partie du paysage de Quilmes Ouest.

L'odeur rejetée par les industries est forte, elle prend le nez, mais ne semble pas pour autant déranger les passagers du bus qui paraissent plutôt habitués, voire résiliés. Les avenues sont incroyablement droites et longues, le passager descend le long de la route parfois dans un petit bourg où l'on trouve des commerces, parfois le long d'une industrie abandonnée ou active. Une grande partie des terres de Quilmes Ouest sont contaminées. L'habitant est pourtant là, il descend de son bus, s'achète un *choripan* (sandwich) et continue. On est loin des bus légendaires parcourant la capitale. On est loin des *manzana* typiques du centre ville. On est pourtant dans la même trame, dans l'*asentamiento*, dans les espaces résiduels de la métropole.



Villas et Asentamientos.

Le terme de *villa* apparaît à la fin du XIX^e siècle, lorsqu'il se réfère à « Terrain vendu aux enchères, payé mensuellement par les ouvriers et couvert de construction sous 6 mois. »¹¹ En soit le terme de *villa* est associé à la formation des quartiers de Buenos Aires, le terme devenant donc un synonyme de quartier. Ainsi on trouve dans la capitale, Villa del Parque, Villa Urquiza, Villa Crespo, des noms qui font références à des quartiers résidentiels peu fréquentés.

C'est au milieu du XX^e siècle que apparaît le terme de *villa miseria* ou *villa de emergencia*. Il se réfère alors à « un ensemble d'habitations faites de matériaux de récupération, sans équipements ni règles construites sur des terrains en friches et occupé illégalement par des migrants qui arrivés en masse à la ville. »¹² On voit la caractéristique légale de la dénomination. Aujourd'hui le terme de *villa* s'est généralisé pour définir le bidonville, comme habitat informel au sein de la ville formelle.

Dans le cas de l'Argentine, cette légalité est à la base de la problématique des *villas*. Seule la *villa 31*, que nous étudierons par la suite, est une *villa* de centre-ville, jouissant d'une position centrale, entre gare et port, à proximité du centre ville et des principaux sites de travail. Dans tous les autres cas, les *villas* se trouvent en périphérie dans les espaces résiduels définis dans le point précédent.

On compte aujourd'hui 819 quartiers informels dont 363 sont des *villas*, 429 sont des *asentamientos* et 27 sont considérés comme non identifiés.

11 *L'aventure des mots de la ville*, Alicia Novick, p.247

12 *IBID.* p.248



On peut définir¹³ les *villas* comme des occupations illégales de terres urbaines libres qui :

- Produisent des trames urbaines irrégulières, ce qui signifie que se ne sont pas des quartiers qui se développent sous forme d'îlot, mais qui sont organisés à partir d'une imbrication complexe de passages où un véhicule ne peut pas passer.

- Répondent à une somme de pratiques individuelles et différées dans le temps, à l'inverse d'autres occupations qui sont effectuées de manière planifiées et en une seule fois.

- Ont des habitations avec différents degrés de précarité.

- Possèdent une forte densité de population.

- Sont bien localisées, en relation aux centres de production et de consommation, dans des zones où la terre est rare.

- Dans la CABA, se sont installées sur des terres de propriété fiscales, autrement dit de l'État.

- Sont considérées à l'origine par la population comme un habitat transitoire jusqu'à un « possible » et qui aspire une élévation sociale, espoir qui ne se concrétise pas pour la majorité de ses habitants.

- Dont la population est composée majoritairement de travailleurs peu qualifiés ou sans qualification. Actuellement les *villas* montrent une hétérogénéité de la pauvreté abritant d' « anciens » *villeros*, de nouveaux migrants (de l'intérieur de l'Argentine et de pays limitrophes) ainsi que des secteurs paupérisés.

13 *Magnitud y crecimiento de las villas y asentamientos en el Area Metropolitana de Buenos Aires en los ultimos 25 años.* Maria Cristina Cravino, p8

- Ses habitants sont porteurs d'une caractérisation stigmatisante de la part de la société et de son environnement. Les habitants ont soutenus diverses demandes d'amélioration des conditions urbaines et de génération d'organisation de quartiers.

La *villa* apparaît dans certains cas comme l'évolution de l'*asentamiento*. L'*asentamiento humano* est défini comme « l'établissement humain, soit l'installation de personne. Il répond à deux constantes essentielles, l'une spatiale, l'installation en périphérie et l'autre sociale, qui caractérise la pauvreté qu'on trouve dans les *asentamientos*. »¹⁴

Les *asentamientos* se distinguent des *villas* par :

- Leurs tracés urbains qui tendent à être réguliers et planifiés, suivant la logique d'îlots habituelle des lots commercialisés dans le marché immobilier, c'est-à-dire de manière carrée.

- Leurs habitants qui en grande partie ne les considèrent pas comme une solution transitoire, mais comme une installation à court ou moyen terme.

- Les décisions et organisations qui sont généralement collectives, avec une stratégie préalable (obtention de données cadastrales, confirmation d'un groupe qui commencera l'installation sur la terre, recherche d'aide de la part d'organisation proche, etc.)

- Dans leur grande majorité, ils sont installés sur des terres privées. Il s'agit de terrains contaminés, des décharges ou des terrains inondables, pour lequel les propriétaires n'ont pas d'intérêt ou la possibilité de l'exploiter économiquement ou qu'il souffre de restriction normative pour cela.

- Immédiatement après l'installation sur le terrain, il se recherche des médiations avec l'état revendiquant la légitimation de la terre, la possibilité de pouvoir payer et d'être propriétaire.

- Comme l'occupation de la terre implique d'y vivre, les habitations présentent une évolution de l'habitation précaire à la construction en dur, dépendant des capacités et des moyens financiers que possèdent les habitants.

- Dans tout les cas, il s'agit d'habitants préalablement urbanisés. Ce qui signifie que si dans certains cas ils proviennent d'espaces ruraux, ils sont passés au préalable par d'autres formes d'habitat urbain, comme des chambres d'hôtels, des *villas*, des maisons de connaissances, des locations, etc. En terme générale ils n'est pas, comme dans les *villas* de

CABA et AMBA, le premier habitat urbain (et souvent le seul) des migrants ruraux et plus récemment des pays limitrophe.

- Les caractéristiques sociales ne se différencient pas en principe de celle des habitants des *villas*, même si l'on manque d'analyse précise. Néanmoins la forme qui résulte se différencie de la *villa* par sa future régularisation voulue par ses habitants. Étant donné qu'il ne nécessite pas une réorganisation urbaine profonde, mais un processus de caractère social, politique et juridique pour légaliser la situation existante. Ce caractère se constitue comme l'axe distinct en comparaison à tout autre type d'occupation. Dans le discours des habitants, il apparaît clairement l'idée de ne pas faire une *villa*, ce qui facilite la relation à l'environnement, l'obtention d'un habitat de meilleure qualité, ainsi que la possibilité de réussir avec moins de difficultés à accéder à la propriété de la terre. Ils essaient également de ne pas rester accrochés aux stigmates qui accompagnent le terme de *villa*. On voit que l'*asentamiento* suit un caractère périurbain à *contrario* de la *villa* qui reproduit un morceau de ville dense.

Il existe un autre mode d'habitat informel qui est la *tomada*, le squat. On compte plus de 340000 habitations vides qui sont squattées par une classe pauvre voire moyenne qui ne peut plus payer son loyer après la crise de 2001. Au cours de la dernière décennie de crise, Buenos Aires a également gagné une population estimée à plus de 100000 squatters vivant dans des bâtiments ou usines désaffectés pour le district fédérale centrale.

Les *villas* sont donc avant tout des quartiers, informels, mais qui représentent une entité urbaine à part entière. Elles sont caractérisées par des numéros, ce qui marque la différence dans la toponymie avec les autres quartiers de Buenos Aires. Ainsi le terme de *villa de emergencia* ou *villa miseria* n'est plus utilisé, mais on les nomme *villa 20*, *villa 6*, *villa 31* ou *villa 31 bis*.

Les premiers *asentamientos* naissent durant la dictature militaire au pouvoir entre 1976 et 1983 alors que le phénomène de *villa* apparaît pour la première fois dans les années 1930. La désindustrialisation, le chômage ou encore à libéralisation sont autant de facteurs de déclenchement de la paupérisation, responsable du développement de cet habitat informel.

Ce phénomène de croissance de l'habitat informel est à mettre en relation avec un fort exode rural qui continue dans la deuxième moitié du XXe siècle, de même qu'une immigration importante des pays limitrophes, tel que le Paraguay, la Bolivie ou encore le Pérou.

Entre 1981 et 2006, le phénomène de *villas* et *asentamientos* connaît une forte expansion, notamment par sa population qui était pour l'AMBA de 327.930 habitants en 1981 alors qu'en 2006, elle atteint 1.065.884 habitants. Cette évolution est à mettre en relation avec le taux

d'accroissement naturel qui est de 10,3‰ pour la province de Buenos Aires et de 4,3‰ pour la capitale fédérale. De même la communauté paraguayenne est la plus représentée avec 550,713 habitants en 2010, juste devant la communauté bolivienne avec 345,272 habitants en 2010.

On l'a dit, l'habitat informel est caractérisé par une densité très élevée, surtout dans le cas des *villas*. Ainsi la densité des *villas* est six fois plus élevée que la densité de l'AMBA, alors que la densité d'un *asentamientos* est quant à elle trois fois plus élevée.

L'auto-construction, une place dans la politique.

On a pu voir dans la parti précédente le poids que représente les *villas* et *asentamientos* en terme de population et d'occupation du territoire. Ils jouent donc un rôle très important au point de vue politique depuis de nombreuses années.

Lorsque les immigrants européens commencent à s'installer dans les *villas*, plutôt que dans les *conventillos*, à la fin des années 1930, le phénomène n'est pas du tout contrôlé. Ainsi la forme urbaine s'élargie de manière exponentielle. Il faut attendre l'arrivée au pouvoir de Perón et ses politiques sociales pour entendre les premières considérations sur le phénomène *villero*. En effet, en avril 1956 la création de la CNV (*Comisión Nacional de la Vivienda*) marque la première préoccupation politique à propos de la *villa*. Cette commission réalise alors un recensement des populations des *villas* de capitale. Pour Edouardo Blaustein,

« Cuantificar la población villera significaba, por primera vez y en el mismo acto, asumir el tema de las villas como “problema”. »¹⁵

Le recensement alors réalisé dénombre 33920 habitants pour 21 *villas* de la capital, et 78430 habitants pour l'AMBA. La conclusion de ce premier recensement du phénomène *villero* est la mise en perspective d'une éradication du problème de l'habitat informel. Ce premier plan a pour objectif de proposer des réponses sociales en même temps que la suppression de l'auto-construction comme mode de production de l'habitat. Ainsi il propose la création de centres communaux qui réaliseraient la transition entre les formes de logements, ou encore des facilités économiques pour l'accès à l'habitat formel des populations issues de *villa*. Néanmoins

15 « Dénombrer la population des villas signifiait, dans le même temps et pour la première fois, assumer le thème des villas comme un « problème », *Villas Miseria*, Eduardo Blaustein, p.12

ce plan s'est révélé peu fructueux, car après 6 années d'exécution, il n'a permis le relogement de seulement 1284 personnes dans 214 habitations. Il laisse néanmoins le principe des centres communaux, très important pour l'identité et la vie sociale de chaque quartier.

Les plans d'éradication majeurs qui suivront seront beaucoup plus violents. Ils sont majoritairement associés aux différents coups d'états militaires, alors que les gouvernements, majoritairement péronistes, seront plus dans un accompagnement social du phénomène *villero*. Le plan d'éradication de 1956 donna lieu en 1958 à la création de la première Fédération de *barrios y villas de emergencia*. La fédération remet en 1963 une somme de revendications au président Illia, qui en 1964 remet un premier décret de construction de logement, constitué d'un programme fiscal de prêts sur 15 à 30 ans, avec pour finalité l'éradication des *villas* en Argentine. Le coup d'état militaire de 1965 remet au goût du jour les tensions entre *villeros* et état. De même un second coup d'état en 1976 apporte de nouveau le problème de l'éradication massives de cette forme urbaine. En 1977 est créé le FONAVI, Fondo Nacional por la Vivienda, qui vise à la construction de grands ensembles pour le relogement de quartiers entiers qui sont détruits. La population *villeros* est alors aux alentours de 225 000 personnes. La création du FONAVI, est accompagnée de l'IVC (Institut de Vivienda de la Ciudad), chargé de l'exécution du plan. Ce plan sera à l'origine de nombreuses opérations, comme la construction du quartier SOLDATI, que nous verrons par la suite.

Eduardo Blaustein résume l'histoire de la politique Argentine comme visant une éradication finale du phénomène *villero*. Cette politique a pour conséquences le renforcement des organisations de voisins au sein des différents quartiers, et à leurs engagements dans des sujets de politique nationale comme par exemple sur le combat des différentes dictatures.

Les années suivant les dictatures sont plus laxistes avec le phénomène *villero*, le retour au pouvoir de Perón marque un accompagnement de l'état du développement social des *villas* et des nouveaux *asentamientos*. Les centres communaux sont renforcés, et un accès à l'éducation, ainsi qu'à la santé est privilégié. De même le libéralisme mis en place dans les années 1990, sous le gouvernement de Menem, voit la population des *villas* comme une force ouvrière importante, et laisse courir le problème au profit d'un activisme économique.

De nombreuses institutions, ou formations politiques utilisent et s'investissent dans le problème des *villas*, comme l'Église et le très reconnu père Mugica, mais également, le parti communiste qui bien souvent trouva appui dans les mouvement sociaux émergent du phénomène

villeros, ou encore Nestor Kirchner qui s'investissait beaucoup dans les quartiers, à l'image de Perón, son prédécesseur. Nestor laissa une image importante de l'accompagnement de l'État aux problèmes *villeros*, notamment dans la *villa* 31, où des hommages sont présents sur de nombreux murs du quartier.

La dernière proposition d'éradication date de 2007 et l'arrivée de la PRO comme nouveau bord politique et comme chef du gouvernement de la capitale. Cette loi d'éradication fut massivement réfutée par les organisations *villeros* ainsi que par les partis d'opposition. Elle débouche en 2009 sur la première loi d'urbanisation concernant les *villas* de la capitale. Elle propose une méthode d'intervention, mettant en place des équipes interdisciplinaires composées au moins d'un architecte et d'un travailleur social, développant des « propositions particulières selon le respect des droits à une vie digne. »¹⁶ De même elle propose le développement de l'habitat ainsi que des conditions nécessaires en terme de santé, de sécurité et d'éducation. Le texte met en valeur à de nombreuses reprises le travail avec les voisins, en étroite collaboration.

Les associations revendiquent souvent une non application de cette loi, pointant du doigt un manque de travail sur le recensement du bâti. Des travaux questionnant l'évolution de cette loi avec le TLPS, seront développés par la suite. On voit néanmoins que l'acceptation de la *villa* comme forme urbaine à développer, plutôt qu'à éradiquer est très tardive.

Le poids démographique des *villas* est considéré depuis le retour de Perón comme un enjeu politique. D'où l'investissement des partis péronistes dans une présence marquée médiatiquement dans les *villas*, malgré une volonté de suppression du phénomène.

De même la corruption en vigueur dans toutes les couches de la société depuis l'arrivée au pouvoir de ce dernier laisse place à des situations où la politique se monnaie. Ainsi, Maria, habitante de la *villa* 31, nous révéla lors d'un entretien,

« La PRO venia con todos los dueños ricos de los restaurantes de la Costanera y proponían 300 mangos por voto. Nunca los K hicieron eso. Yo nunca tomé la plata, pero cuando ves la pobreza en la *villa*, había familias que tomaron la plata sin pensar 3 minutos. »¹⁷

16 Proyecto de ley « Urbanización del barrio 31 Carlos Mugica », Article 4, 2009

17 « La PRO venait avec tous les riches propriétaires des restaurants de la Costanera et proposait 300 pesos par vote. Jamais les Kirchner n'ont fait ça. Moi j'ai jamais prit l'argent, mais quand tu vois la pauvreté dans la villa, il y avait des familles qui prenaient l'argent, sans y penser plus de 3 minutes. », *Entretien Maria, lot 9 mz 27, 23/05/2015.*

Légende ou fait réel, on voit que la population *villeros* représente une force électorale non négligeable. C'est donc en période électorale que le sujet de la précarité de l'habitat est remis sur la table. Ainsi durant cette année électorale qui se termine actuellement, les habitants nous révèlent qu'ils voient passer toutes les personnalités politiques, venant visiter les quartiers sous les flash des caméras qui médiatisent les visites. Mais lorsqu'on aborde le sujet avec les habitants, ils nous révèlent que c'est comme ça chaque année, les politiques passent, promettent de nombreuses choses, et dès qu'ils sont élus, oublient le sujet jusqu'aux prochaines élections.

Récemment, c'est l'association TECHO, présente dans toute l'Amérique Latine, qui souleva le sujet en vue des élections présidentielles de 2015 avec son *#asentamientoenagenda*¹⁸. Cette opération médiatique avait pour but de sensibiliser les hommes politiques en campagne sur les engagements qu'ils doivent prendre sur le thème de l'habitat informel.



HOY LA POBREZA ESTARÁ CERCA DEL FUTURO PRESIDENTE.

FIRMÁ EN WWW.TECHO.ORG.AR/ASENTAMIENTOSENAGENDA
PARA QUE A PARTIR DE ESTE DEBATE PRESIDENCIAL PONGAMOS
LOS ASENTAMIENTOS EN LA AGENDA NACIONAL.
#AsentamientosEnAgenda

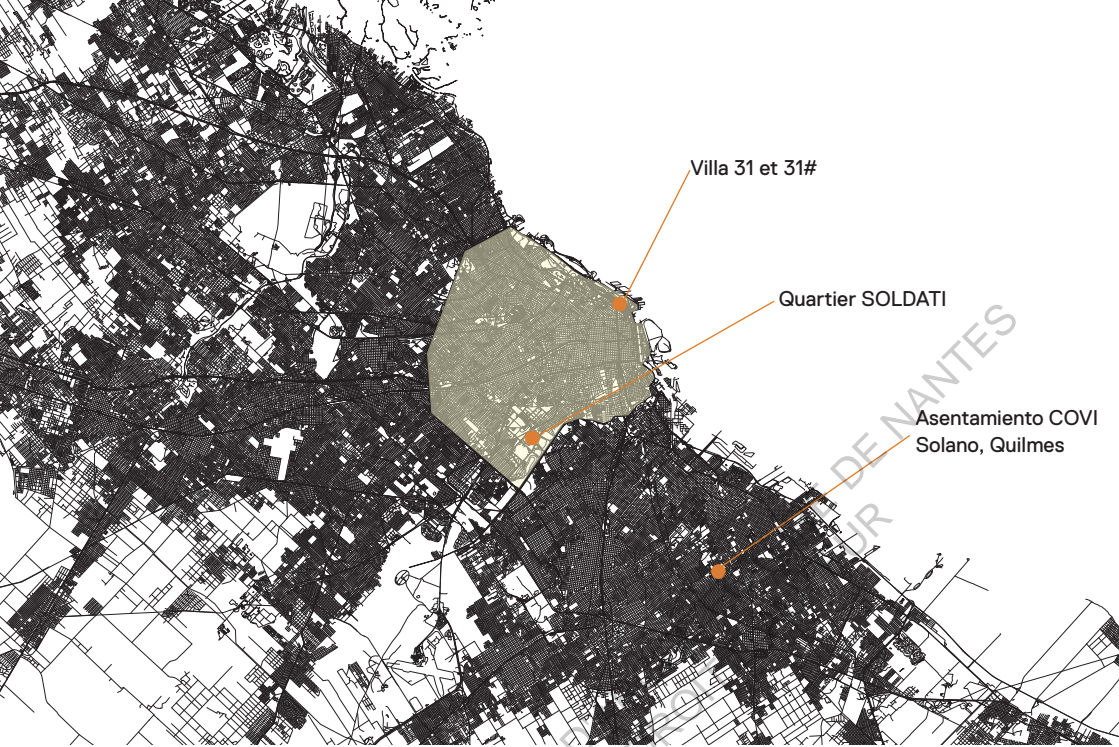
TECHO

« Aujourd'hui la peuvreté sera proche du futur président. » Document de communication de l'association TECHO, 15/12/2015

18 # les *asentamientos* dans l'agenda.

Études urbaines de l'informel.





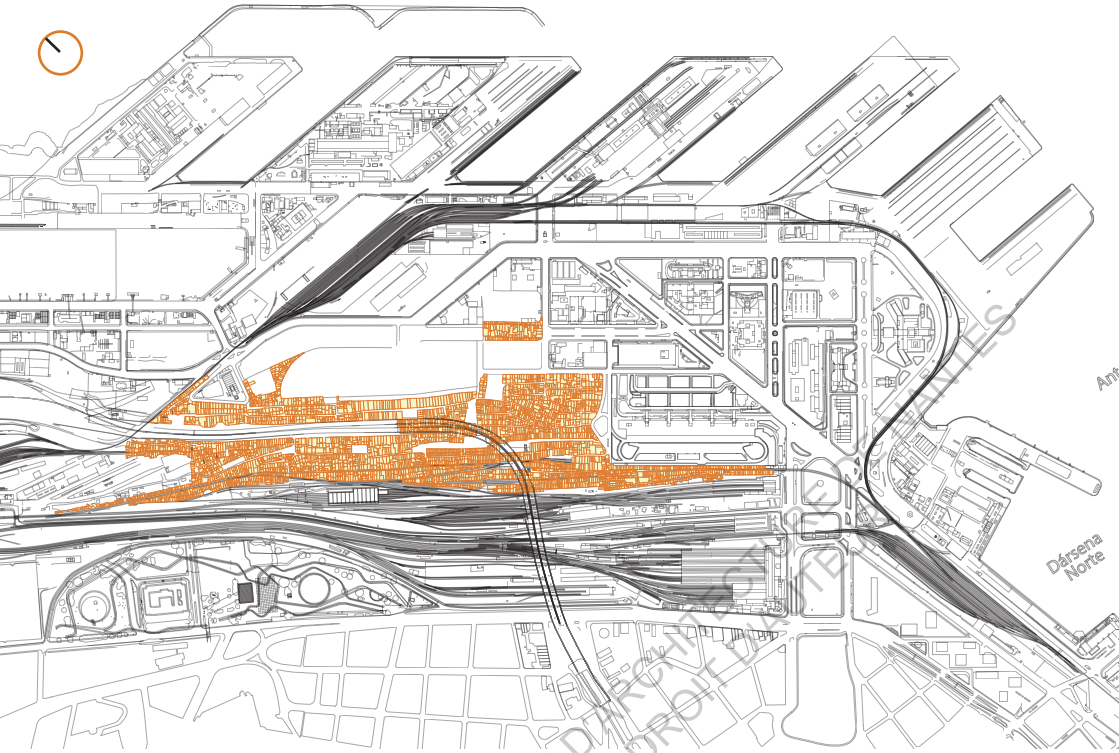
Dans cette partie consacrée aux études urbaines, nous allons nous intéresser aux différents quartiers où on était réalisé les travaux de terrain de ce mémoire. La *villa* 31 et 31#, un quartier informel de centre-ville, un *asentamiento* à Solano, Quilmes, ainsi qu'au quartier SOLDATI, grand ensemble du sud de la capitale. Pour finir, nous étudierons un espace majeur de ces formes informelles, le *comedor*.

Villa 31 et 31#, 80 ans dans l'histoire de la ville.

La *villa* 31 ou autrement appelé *barrio* Padre Mugica, en l'honneur au personnage d'église ayant énormément agit dans le quartier, est la plus ancienne *villa* de Buenos Aires. Son origine remonte aux année 1930, lorsque les migrants alors européen s'installèrent au plus près du port, d'abord temporairement.

De part son ancienneté, la *villa* a toujours eu un poids très important dans les différentes luttes *villeros*, de même elle a souvent servi de référence pour parler de l'habitat précaire à Buenos Aires et en Argentine.

Sa position est très importante, elle se situe dans le cœur de la capitale entre le port, au nord, qui est la porte d'entrée commerciale du territoire, et la gare de Retiro, au sud, deuxième gare de la capitale, mais



la plus emblématique car elle est le point de départ pour tous les trajets d'ordres nationaux. Enfin, à l'est se trouve le terminal de bus, moyen de transport le plus développé pour voyager sur le territoire Argentin. Elle se situe sur des terres qui appartiennent à l'état et est très convoitée pour sa position stratégique. De plus, la *villa* 31 se situe à proximité du quartier Recoleta, de l'autre côté des rails. Cet arrondissement est l'exemple typique des quartiers de classe aisé présent dans le nord de la capitale. La relation entre les deux quartiers est donc emblématique de la lutte de classe qui s'opère en Argentine et plus particulièrement à Buenos Aires. Les terres valent donc très chères, et les impôts sont élevés, ils ne peuvent pas être payés par les habitants de la *villa*. C'est l'une des raisons pour lequel l'éradication de la *villa* 31 fut très souvent un sujet d'actualité.

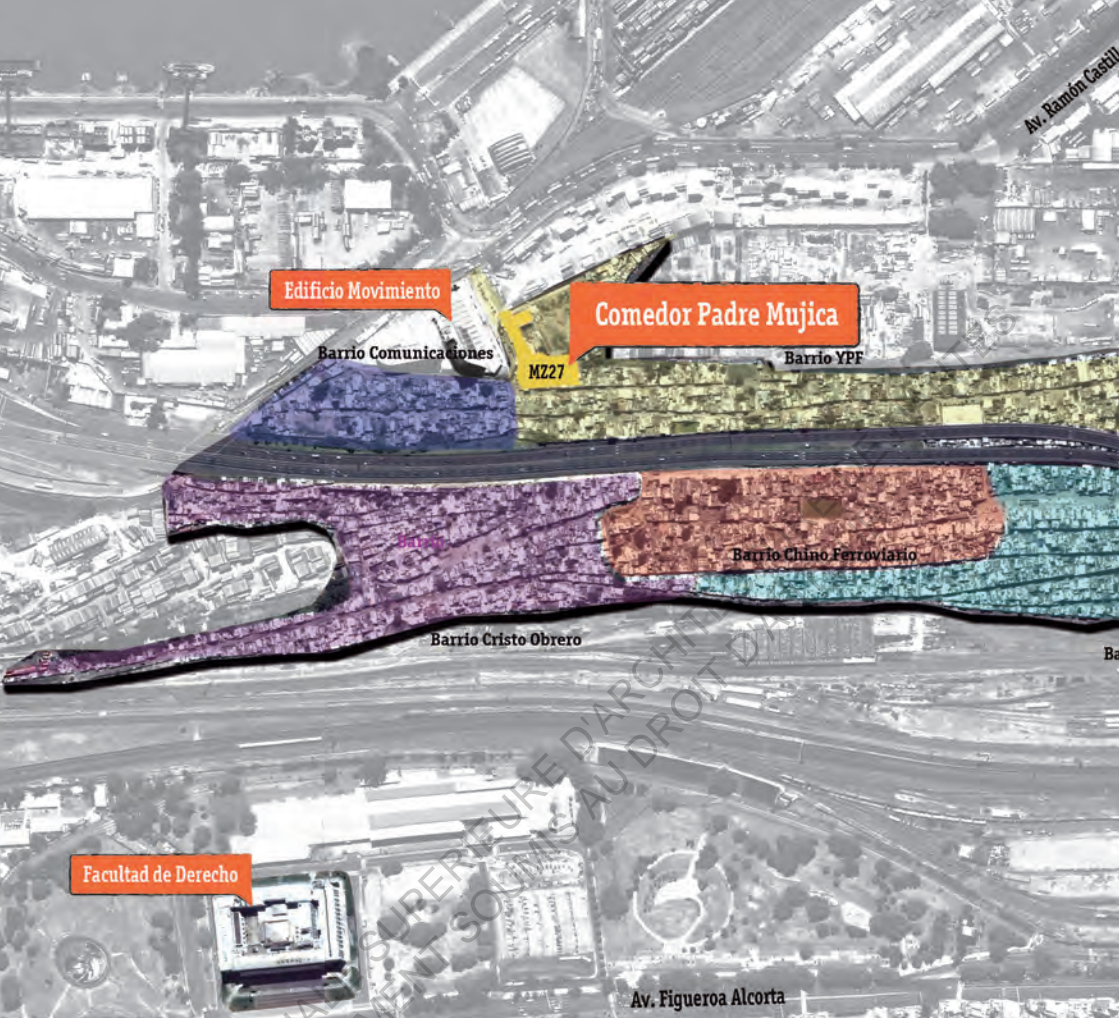
Sa position entre les infrastructures citées ci-dessus a stoppées l'extension de la *villa* dans le temps. En même temps que ses habitations se sont consolidées, elle s'est donc densifiée verticalement atteignant aujourd'hui une population supérieure à 80000 habitants. Elle s'est développée longitudinalement entre les infrastructures et s'est séparée en deux *villas*, la 31 et la 31# lors de la construction de l'autoroute Iliá, accompagnant le très médiatisé projet de la 9 de julio. Ce projet qui est cité comme l'exemple du développement du Buenos Aires contemporain, fut longuement critiqué pour n'avoir pas pris en compte l'implantation urbaine

de la *villa* 31. De même le récent projet de couverture verte accompagnant la voix aérienne de l'autoroute est pour beaucoup considéré comme pour masquer l'existence de la *villa*. Aujourd'hui les constructions ont repris sous l'autoroute, avec certaines habitations qui touchent le tablier de la voix rapide.

Les deux *villas* sont ensuite divisées en quartier. Il y en a 9 au total sur tout le site. Leur toponymie fait référence à des faits historiques comme le *barrio inmigrantes* en lien avec l'implantation des premiers habitants, ou à des proximités spatiales, comme le *barrio* YPF en relation au site de dépôt containers de la société YPF, ou encore le *barrio* 8, *bajo autopista*, en relation à son développement sous l'infrastructure routière. La première carte de la *villa* est récente, il s'agit d'une carte interactive réalisée par le TURBA, avec les habitants. Nous reviendrons dessus dans la dernière partie.

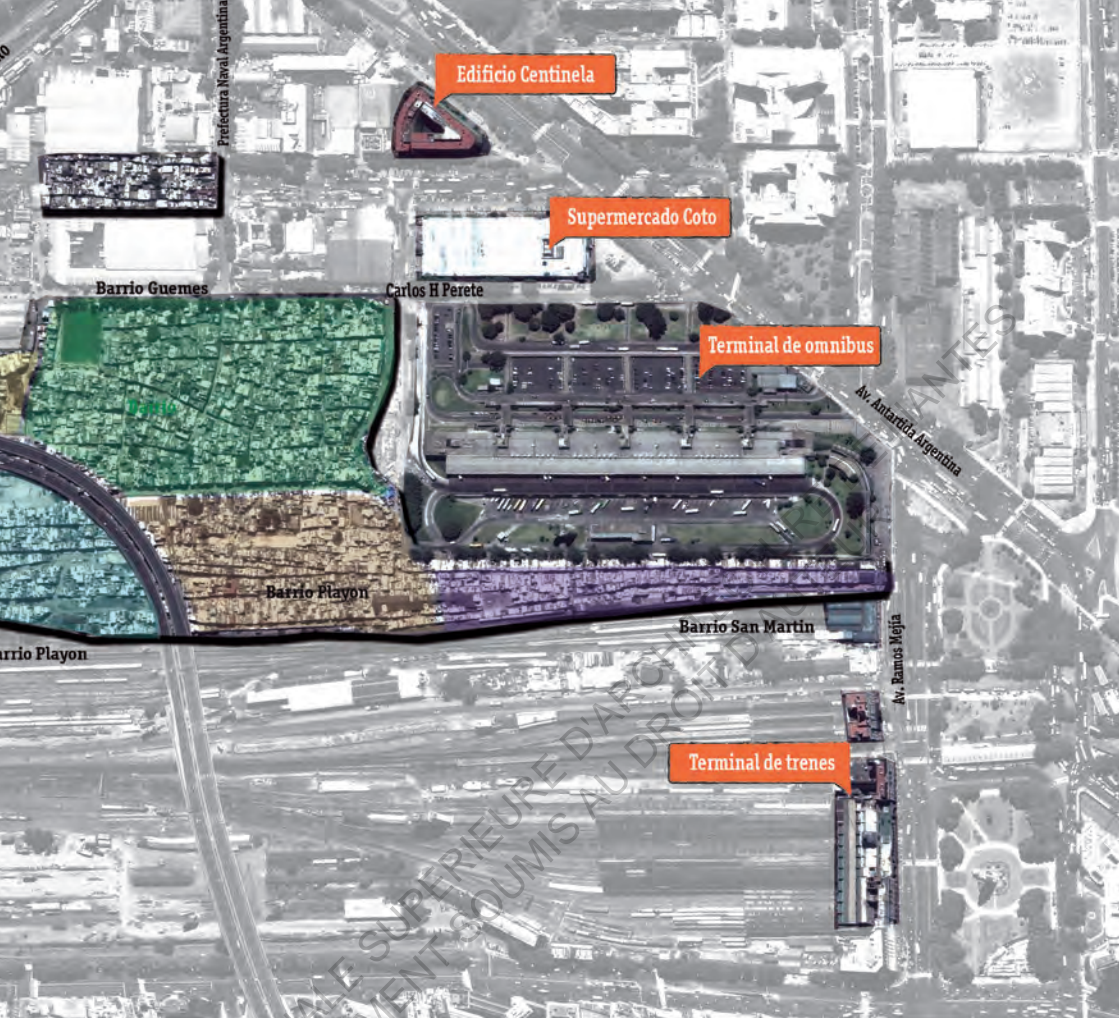
Chaque quartier a son identité propre et ses limites spatiales bien marquées. Ainsi Angela, habitante de la *manzana* 27 dans le quartier YPF, nous révèle que l'année dernière son oncle fut retrouvé décédé dans le quartier Guemes, seulement pour avoir traversé le quartier alors qu'il n'y habitait pas. Il y a évidemment un problème d'insécurité qui revient de manière récurrente dans tous les entretiens. En effet, toutes les zones d'habitat informel sont très rapidement sous le contrôle de groupe à tendance mafieuse qui instaurent leurs propres lois, dans des zones qui par définition n'en ont pas. Ainsi en ce qui concerne la *villa* 31 les groupes qui possèdent les terres, qui réclament une rente pour la protection, ou encore l'utilisation du sol, sont également à l'origine de toute une économie souterraine tournée autour de la vente du *paco*, drogue ressemblant au crack. Ce commerce a des effets sanitaires catastrophiques sur la population locale, notamment par l'accessibilité de cette drogue pour les enfants ou les personnes en situation de détresse. C'est un fléau dans toute la *villa*, et bien souvent la police ne fait rien, car ils agissent dans des zones non reconnue législativement, en utilisant la corruption pour écarter les forces de l'ordre d'une économie très rentable. En effet, une femme travaillant en relation avec l'ONG *Detras de Todo* nous révélait que son propre mari travaille dans la vente de *paco*, alors que elle même était engagée pour les soutiens scolaires des enfants de la *villa*. Dans ce cas il s'agissait principalement d'une nécessité financière pour vivre, nécessité qui alimente la pérennité du trafic ainsi que les problèmes sanitaires à l'intérieur de la *villa*.

Le contrôle de telles pratiques se complexifie car il se réalise à l'interstice entre espace privé et espace public limite très particulière car elle résulte au final d'une convention. Le développement longitudinal entre les infrastructures a développé deux types de rues, l'une transversale, parallèle aux rails de train, et l'autre perpendiculaire à ces axes, permettant la



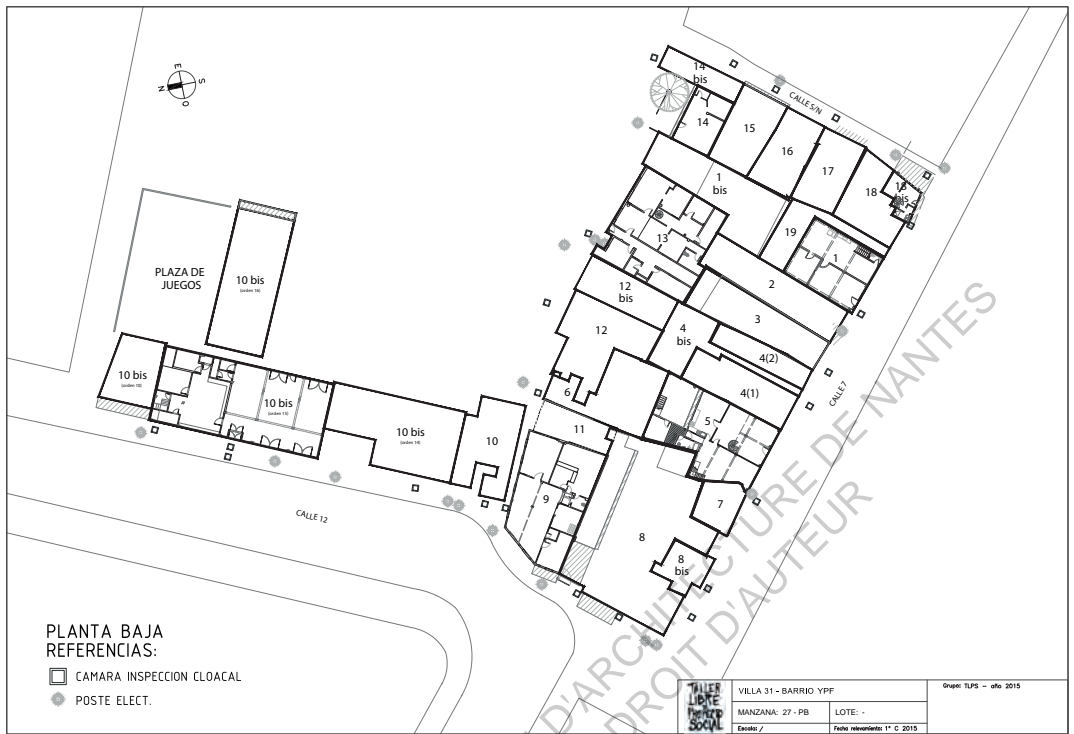
Carte de la villa 31 et 31#, réalisé par le Taller Libre de Proyecto Social, 2011

desserte aux différents îlots. Les rues sont très étroites, non rectiligne et sont le résidu des espaces non bâti. Ainsi elles sont bien souvent l'extension des commerces ou des habitations et surtout un lieu majeur de la vie sociale, au même titre que les places. Les places sont quant a elle le résultat de l'urbanisation non rectiligne. En effet, le croisement entre deux rues, qui viennent se heurter sur un îlot crée un espace évasé, qui prend la fonction de place. Ces espaces sont très souvent utilisés pour installer des terrains de football, ou bien des jeux destinés aux enfants de la *villa*. Il se développe une sociabilité au sein de ces espaces publics unique dans Buenos Aires, et que nous détaillerons par la suite. Malgré la loi d'urbanisation de 2009, l'espace public reste majoritairement à la charge des habitants et des associations locales. Ainsi j'ai pu participer avec la *Corriente Villera*



Independiente aux travaux nécessaires pour l'installation d'une nouvelle canalisation d'eau, au milieu d'une rue de la *villa*. L'organisation est gérée sans intervention ni de la ville, ni de l'état. Ce qui définit la *villa* comme un habitat auto-produit socialement. Terme sur lequel nous reviendrons.

Chaque quartier est ensuite divisé en *manzana*. Chacun possède sa forme particulière et son numéro. Il y en a plus d'une centaine sur les deux *villas*. J'ai pu étudier plus particulièrement la *manzana* 27, dans le quartier YPF, ainsi que la *manzana* 104 dans le quartier Cristo Obrero. Nous détaillerons ici plus particulièrement la *manzana* 27. Elle est particulière en premier lieu par sa forme. Elle se développe en L autour d'un terrain de football, qui n'a jamais été urbanisé car préempté par la société YPF, propriétaire de ce morceau de terre. Ensuite sa particularité est d'être



Plan masse de la *manzana 27*, réalisé avec le Taller Libre de Proyecto Social, 2015

bordée par une rue reconnue sur le plan cadastrale de la ville, la *calle 12*. Pour les habitants, il s'agit d'un point de départ pour tout type de revendication de la terre, la rue étant entretenue et goudronnée par la mairie, ces dernier ayant même initiés la création d'un espace public le long de cette rue. Cette *manzana* est sous le coup d'un décret depuis 2001, les terres étant réservées pour l'implantation d'habitations qui serviraient à reloger les habitants de la *villa*. La *manzana* est donc bordé par 3 rues, ainsi que le terrain de football. De plus on peut voir sur le plan masse, la présence d'un passage entre le lot 9 et 10. En réalité il s'agit d'un passage privé, mais qui est très utile pour la circulation de la *manzana*. On peut dénombrer 19 lots, bien qu'il y en ai plus en réalité, avec la présence de numéro « bis ». Ces nouveaux lots correspondent à la subdivision de terrain dans le temps.

Dans la *villa*, il n'y a pas de règle concernant l'architecture. La seule règle étant la négociation avec ses voisins pour l'extension de sa maison sans impiéter sur la propriété de ce dernier. Le développement des maisons suit généralement différentes étapes dans le temps. En premier lieu, l'installation dans une maison très précaire, réalisée en taule, qui sert à loger la famille à son arrivé et à réserver le terrain. Ensuite vient une étape de construction en dure d'une première base architecturale pour le foyer. Enfin on entre dans une phase beaucoup plus longue de conso-



olidation et de densification. Certaines maisons pouvant aller jusqu'en R+3. Les habitants étant très souvent des travailleurs du bâtiment, ils réalisent eux-mêmes leurs habitations, avec l'aide d'un proche, durant le week-end. La *villa* est sous le coup d'un blocus sur l'achat des matériaux. Tous les matériaux vendus sur place sont volontairement vendus très chers, sous contrôle des autorités. De plus l'apport de matériaux depuis l'extérieur de la *villa* est normalement interdit, bien que cette règle ne soit jamais respectée. Cette mesure a pour objectif de limiter la construction dans la *villa*. Le système constructif est le même pour toutes les *villas* de Buenos Aires. Il s'agit d'une structure squelette en béton armé avec un remplissage de brique. Dans la majorité des cas, il n'y a pas d'enduits, ni de finition en terme d'étanchéité. C'est ce qui donne son ton ocre à l'ensemble urbain. Enfin, les escaliers en colimaçons métalliques extérieurs, marquent le paysage des rues. Ils servent à ceux qui ont acheté un toit, de pouvoir accéder chez eux. Les maisons sont parfois organisées autour d'un espace extérieur, ou bien d'un patio, comme c'est le cas du lot 8, la maison de Angela. L'architecture de la *villa* 31 est très évoluée de par son ancienneté, ainsi l'espace urbain est un morceau de ville au sein de la ville formelle.



Asentamiento à Solano, una tomada de tierra.

Cette seconde étude urbaine concerne un *asentamiento* dans la banlieue de Buenos Aires. Il se situe dans le quartier de Solano, municipalité de Quilmes. Cette ville est constituée de deux parties bien distinctes. À l'est, la partie résidentielle qui héberge des classes sociales moyennes voir aisée, qui accèdent à la propriété dans la périphérie de Buenos Aires. À l'ouest, à proximité du *Riachuelo*, se trouve l'un des cordons industriels de l'agglomération qui suit la rivière, utilisant anciennement l'eau pour le fonctionnement des industries. Le déclin industriel de la seconde moitié du XX^e siècle laissa un grand nombre d'industrie désoccupées, ainsi que leurs terrains vides. Les industries mis à l'écart de la ville avaient bien souvent une activité polluante. La terre reste donc inoccupée et inutilisable à cause de la contamination des sols.

Ces donc dans ces espaces résiduels de la métropole que les nouveaux arrivants viennent s'implanter. Il se réalise une *tomada de tierra*. Un groupe d'habitant repère le terrain, et va organiser une installation très rapide avec une subdivision en lots de la terre. Dans notre, cela s'est fait sur le site d'une ancienne papeterie. Ces premiers arrivants seront suivi sous l'espace d'une semaine par des familles ayant pris connaissance de l'installation. Ces mêmes pionniers vont alors engager les discussions avec le propriétaire de la terre et avec la municipalité. Le propriétaire est très

souvent un industriel qui ne voit plus d'avenir dans ses terres, qu'il a laissé depuis de nombreuses années. Il peut soit demander une rente, soit laisser l'implantation se faire, voyant alors une perspective future dans l'implantation d'habitations sur son terrain. De même pour la municipalité qui, comme me l'expliquait Cristian Coronel, architecte travaillant dans l'*asentamiento*, laisse l'installation se faire avec un objectif politique à long terme. D'abord il laisse s'installer une force électorale qui lui sera forcément bénéfique s'il soutient la *tomada*. Ensuite l'installation permet sur une durée de plusieurs dizaines d'année de légaliser la terre. La logique consiste donc à rendre un terrain contaminé en terrain habitable par son utilisation dans le temps. Il s'agit donc d'un jeu complexe de négociation entre habitants, propriétaires et politiques.

Comme nous avons pu le voir dans les définitions, l'*asentamiento* prend très rapidement un caractère péri-urbain, voir rural. Il va donc suivre la trame présente dans le quartier. La division initiale en lot permet de marquer la délimitation entre espace public et espace privé. Il n'y a donc pas de situation, comme dans les *villas*, de densification créant un espace résiduel, qui par substitution devient l'espace de la rue. La rue est donc large sur le modèle de la majorité des rues en Argentine. Elle est faite de terre, mais suit rectilignement les rues goudronnées présentes sur le cadastre. La pollution est évidemment très présente sur le site, de même les habitants ne possèdent aucune sensibilité à la préservation du lieu, peut-être du à l'état de la terre à l'arrivée. Les déchets se retrouvent donc bien souvent dans l'espace public où chaque habitant vient brûler ses poubelles.

Dans l'*asentamiento* il n'y a aucun accès au service d'État ou au service municipaux. Récemment, le président de l'association TECHO, intervenant dans un Ted Talks, nommait ces quartiers Nicole. Il n'y a ni *colectivo* (bus), ni école, ni collectivité. Ainsi bien que l'urbanisation reprenne les formes de la banlieue, ses caractéristiques légales et administratives restent très détachées de la ville.

De part et d'autre de la grande rue, on accède aux parcelles de chaque famille. Les parcelles furent dans le premier volet d'urbanisation de 7m*15m. Elles furent ensuite élargies à 10m*15m. Ces dimensions laissent des terrains généreux, mais qui dans la plupart des cas sont divisés pour laisser une partie à un proche qui vient planter sa maison. Les maisons sont construites sur le même modèle que celui des *villas*. C'est le même mode constructif et elles suivent les mêmes trois étapes, de l'implantation à la consolidation. Il s'agit également d'un travail au quotidien, la maison étant souvent le projet de toute une vie.

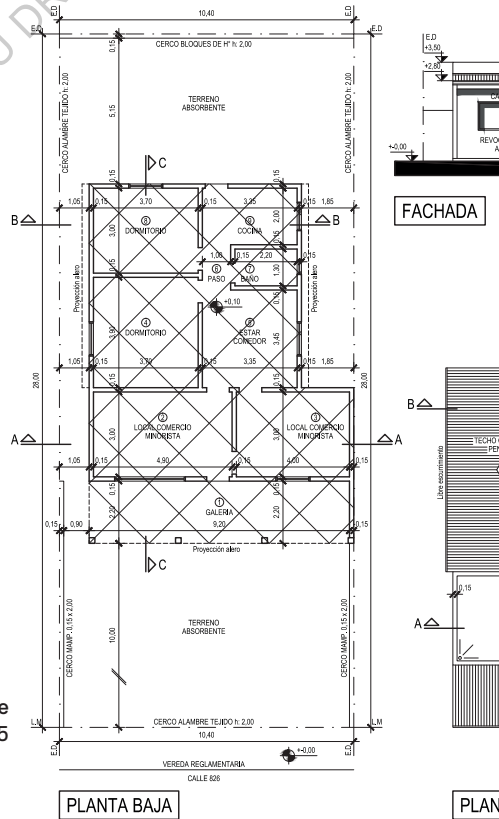
Dans certain cas l'habitation est mélangée avec l'activité. C'est le cas pour Oscar Osvaldo, qui possède une petite alimentation à l'avant de sa maison. On voit que la séparation n'est que très peu marquée entre

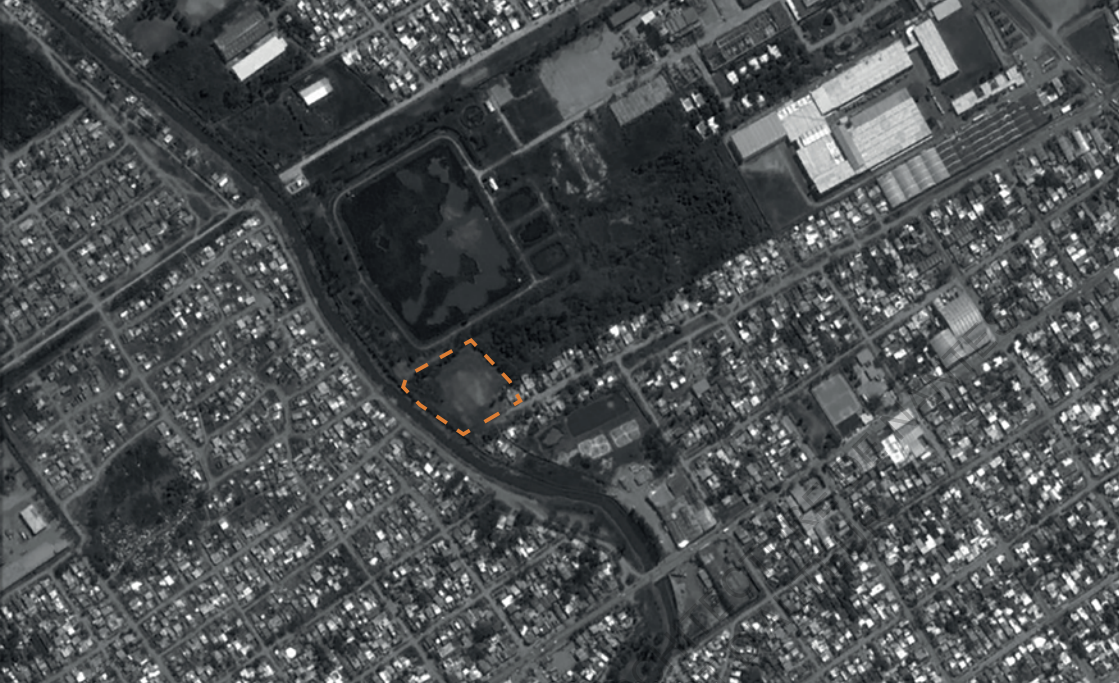
espace privé et activité. On remarque également les différentes phases de fabrication par des différences constructives, au niveau du toit par exemple. Dans son cas il reste deux parties de terrain laissées vacantes à l'arrière et à l'avant de sa maison. L'avant de son commerce est protégé par un grillage. Il répond aux clients par une petite fenêtre incrustée dans le grillage, et les laissent entrer une fois la confiance acquise. Il s'avère que ce même Oscar a subi un cambriolage peu de temps après notre passage. Il possédait ce jour-là une somme d'argent importante, appartenant à son beau-frère et s'est fait menacé par armes durant la nuit par des individus s'étant introduit à son domicile. L'insécurité est bien sûr un thème important dans les *asentamientos*.

Nous avons réalisé ces plans dans le cadre de consultations réalisés avec l'association locale. L'objectif était de réaliser ces plans sur un modèle municipal, dans l'idée qu'ils puissent par la suite servir pour une quelconque reconnaissance en mairie. Cette association, COVI, que nous détaillerons plus tard, possède un terrain au fond de l'*asentamiento*. Sylvia, la présidente, nous expliquait que ce fut très dur de s'imposer dans le quartier, ils se sont heurtés de nombreuses fois aux voisins qui avaient peur que leur enfants viennent, ou même à des personnalités qui voyaient dans l'implantation de l'association une rivalité en terme de gouvernance du quartier, un risque pour les réseaux d'économie souterraine. Ainsi Cristian Coronel nous raconta à de nombreuses reprises comment lors de la première année il fut menacé à deux reprises par des hommes armés qui s'opposaient à l'implantation de l'association.

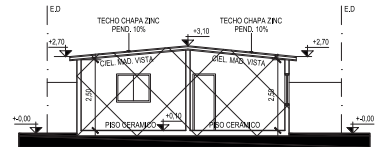
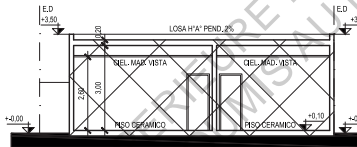
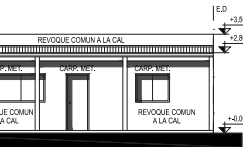
Bien qu'il soit de petite taille, cet *asentamiento* représente bien la forme urbaine générée par ce type d'habitat informel dans les zones périurbaines de Buenos Aires.

Réalisation des plans municipaux de l'habitation de Oscar Osvaldo, groupe COVI, juin 2015





Position du centre culturel COVI dans l'asentamiento de Solano, image google earth.



CORTE A-A

CORTE B-B

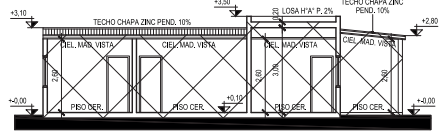
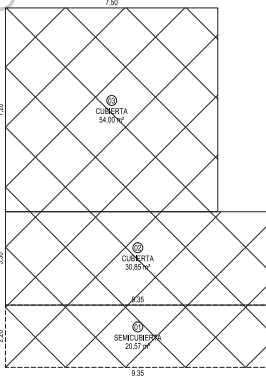
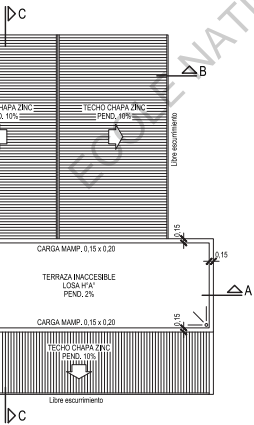
BALANCE

01 - 20.57 m² - SEMICUB. - SIN PERMISO

02 - 30.85 m² - CUBIERTA - SIN PERMISO

03 - 54.00 m² - CUBIERTA - SIN PERMISO

SUPERFICIE TOTAL = 105.42 m²



CORTE C-C

PLANILLA ILUMINACION Y VENTILACION

N°	LOCALES DEFINIDO	MEDIO		ILUMINACION		VENTILACION		OBSERV.
		A	B	SUP. COEF.	MED. PROY.	COEF. MEC.	PROY.	
1	GRUPO	6.00	2.00	22.00	-	-	-	
2	LOCAL COBERTO	4.00	3.00	14.00	170	1.47	270	103 1.403 1.50
3	LOCAL COBERTO	4.00	3.00	12.00	170	1.28	1.50	103 0.930 0.90
4	DOMINIO	3.70	3.00	14.00	170	1.44	1.50	103 0.447 0.77
5	LOCAL COBERTO	3.00	3.00	11.00	170	1.10	1.50	103 1.030 0.90
6	PASO	3.00	1.45	1.45	-	-	-	-
7	BANIO	2.00	1.80	2.00	-	-	-	-
8	DOMINIO	3.00	3.00	11.00	170	1.11	1.50	103 0.937 0.90
9	CORRILLO	3.00	2.00	6.70	170	0.67	1.50	103 0.222 0.60

TA DE TECHOS

SILUETA DE SUPERFICIES

SOLDATI – Le grand ensemble à l'épreuve.

Les problématiques liées à la production de l'habitat par l'État sont très souvent reléguées au second plan en comparaison avec le cas de l'autoproduction de l'habitat. Néanmoins le phénomène des grands ensembles reste très présent en Argentine. Nous allons ici aborder le sujet avec le cas du complexe SOLDATI, qui se situe au sud de la capitale, dans le quartier du même nom.

Le complexe d'habitation de SOLDATI fut construit de 1973 à 1978 par l'agence d'architecture *Estudio STAFF*, à la suite du PEVE, *Plan de Eradicacion de Villa de Emergencia*, débuté en 1967. Il avait pour objectif de reloger en grande majorité les habitants du quartier de Belgrano Sud. Sa construction correspond à deux périodes de dictatures, d'abord de 1971 à 1973 puis de 1976 à 1981, sous le processus de réorganisation nationale.

Le projet occupe un terrain de 19 hectares, sur lequel sont construits 3200 habitations pour un complexe qui compte aujourd'hui une population aux alentours de 17000 personnes. L'architecture est caractéristique des projets de grand ensemble, il s'agit d'une série de tours disposées sur le terrain qui est aménagé sous forme de parc avec la présence de nombreux équipements sportifs. Le projet propose une mixité entre habitat de grande hauteur R+15 et habitat intermédiaire R+4. La logique architecturale s'organise autour d'un noyau de circulation qui dessert tous les trois niveaux quatre tours d'habitations. On nous souligne donc directement les problèmes d'accessibilité qui sont liés à une telle organisation, notamment en terme de surchargé, mais également pour les personnes handicapées. Le vocabulaire architectural est bien choisi, les tours ont beaucoup de relief dans leurs façades, par la disposition des balcons. Lors de la présentation du quartier réalisée avec le TLPS, on nous présente ce vocabulaire comme *villero*. Le but du projet étant de reloger la population des *villas* de la capitale tout récemment expulsé, certain voit l'architecture comme si elle était destiné à cette population par les formes qui sont engendrées, qui font penser à l'architecture de *villa*.

« En las formas de resolver las problemas des entorno material y simbolico, se ocultan las valores de los grupos sociales que las generan »¹⁹

Depuis les années 1980, le complexe s'est considérablement dégradé. En 2010, le gouvernement *porteño* débloque une somme de 44 300

19 « Dans les formes envisagées pour résoudre les problèmes de l'environnement matériel et symbolique, on oublie les valeurs des groupes sociaux qui les génèrent. » Beatriz H.Pedro, visite du quartier le 06/06/2015



Image Google Earth, 2015

000 pesos (3900000 euros) pour le renouvellement des grands ensembles de la capitale. Une partie de cette somme est dédiée au complexe SOLDATI. Ainsi quand nous faisons la visite du quartier, on nous montre tous les travaux réalisés par la municipalité. Néanmoins cette réhabilitation semble superficielle, dans la mesure où la majeure partie du budget a servi pour refaire la peinture extérieure des tours. On retrouve une frustration qui n'est pas seulement propre aux grands ensembles argentins. « Ils ont changé la façade, mais à l'intérieur ça reste la même chose. »

De même, les problèmes sociaux liés à ce type d'habitat sont similaires à ce qu'on peut trouver en Europe. On nous fait part d'un problème de ghettoïsation qui se développe à l'intérieur du complexe, des frontières avec la ville qui sont trop marquées, ou encore un délaissement des problématiques liées à l'habitat. On nous explique alors que les habitants étaient réunis dans les tours en fonction de leur quartier d'origine. Lors de la visite, un habitant jeta depuis sa fenêtre un sceau d'eau sur notre groupe, comme pour signifier que nous ne sommes pas les bienvenus, ou qu'il est en désaccord avec notre visite. Ce geste symbolise le communautarisme qui peut se développer au sein des quartiers. Ces problèmes d'ordre sociale sont au final très proche de ceux qui peuvent se développer en *villas* ou en



asentamiento. Cela qui nous pousse à nous interroger sur la solution que propose le grand ensemble au phénomène *villero*.

« Me parece que el comedor es mucho mas firme que mi piso »²⁰

Lors de cette visite nous sommes accueilli dans le *comedor* du quartier. Il fut construit juste après les événements de 2001, avec une participation financière de la municipalité. L'architecture est pensée par le TLPS et la construction réalisée par les habitants du quartier. En période de crise, la main d'œuvre était disponible pour réaliser le chantier. Le *comedor* avait pour vocation à terme de devenir un centre culturel. Or les deux habitantes responsables de son fonctionnement nous expliquent que cette évolution n'est toujours pas au goût du jour, faute de moyen. Le *comedor* sert 500 repas, alors que 450 sont apportés par la ville. On comprend bien qu'il s'agit d'un lieu important pour la vie sociale du quartier, et que les habitants se sentent ici dans un lieu à part.

20 « J'ai l'impression que la cantine est beaucoup plus solide que mon appartement. »
Agustina, habitante du quartier SOLDATI, 06/06/2015

Le *comedor* de Tapia, un lieu central du quartier.

Teófilo Tapia est une figure emblématique de la *villa* 31. Il arrive en 1963 et va très rapidement s'investir dans la vie de quartier, notamment aux côtés de *padre* Carlos Mugica. Son investissement passe d'abord par des actions dans les *junta vecinal*, réunions de voisinage puis par sa nomination comme représentant de *manzana*. C'est grâce à une indemnisation pour un accident du travail qu'il peut faire la dalle de l'actuel *comedor*, ce qui permet dans un premier temps d'obtenir une surface de 150m², selon les relèvements de 2009. Ensuite il obtient une aide du PENUR, qui est un fond d'aide internationale, et reçoit 600 000 *pesos*, pour la réalisation de la suite des travaux.

Il vit dans le *comedor* et c'est désormais son activité principale en plus des différentes actions qu'il mène dans le quartier. Le bâtiment se trouve dans la *manzana* 27, *barrio* YPF. Il s'agit de l'entrée de la *villa*, le long de la *calle* 12. Cela donne une importance considérable par la position stratégique qu'a le bâtiment. Le *comedor* a vu entre 2009 et 2015 sa superficie augmenter. Aujourd'hui, il s'agit d'une grande pièce de 250m²



qui donne directement sur les cuisines, avec un toilette pour le public et un toilette pour les cuisines, alors que son habitation est désormais au premier étage. La construction en hauteur est une volonté d'extension à terme du *comedor* qui reçoit toujours plus de monde.

Le *comedor* sert aujourd'hui près de 800 repas, alors que la ville n'en fourni que 400. C'est une situation qu'il juge problématique dans la mesure où la demande de repas est toujours plus forte. La cuisine est faite par des habitantes, et de manière totalement volontaire.

« Ojala no necesitara nadie comer en el comedor, y esto se transforma en un lugar donde los chicos vengan a dar cursos, capacitarse o trabajar »²¹

En effet l'objectif final du projet est de créer une bibliothèque ainsi qu'un centre culturel pour les habitants du quartier. Ainsi quand nous étions présents nous avons pu assister à l'arrivée d'une caisse de livre destinée à remplir la première et unique étagère du *comedor*.

« Conservar la historia y la identidad del barrio para que proximas generaciones conozcan de la luchas pasadas »²²

On voit que derrière l'idée du développement du *comedor*, on retrouve l'idée de préserver une identité culturelle ainsi que l'histoire des luttes qui ont eu lieu dans cet espace. La façade du bâtiment qui est peinte à la mémoire de *Padre Mugica* illustre cette volonté.

« Estamos en la lucha por la Tierras, lo mas importante es que nos mantengamos unidos. »²³

On identifie clairement le rôle social très important que possède les *comedor* à l'intérieure des quartiers. Ils sont des lieux de rassemblement et qui propose aussi une aide. Ils ont donc un rôle fédérateur, en tant qu'espace commun, ouvert à tous. Il génère une interaction sociale, par les rencontres qu'ils produisent, et sont bien souvent le point de départ des luttes et des actions solidaires qui existent dans les quartiers et sur lesquelles nous reviendrons dans la dernière partie de ce mémoire.

21 « Un jour peut-être, personne n'aura besoin de manger dans la cantine, et il se transformera en un lieu où les enfants viennent prendre cours, s'entraîner ou travailler. » Teófilo Tapia, 17/03/2015

22 « Conserver l'histoire et l'identité du quartier pour que les prochaines générations connaissent les luttes passées. » Teófilo Tapia, 17/03/2015

23 « Nous sommes entrain de lutter pour la terre, le plus important est que l'on reste unis. » Teófilo Tapia, 17/03/2015





PARTIE 2
Les figures qui composent l'espace spatial, social et politique.



Différentes visions sur une situation commune.



L'église un pilier de la *villa*.

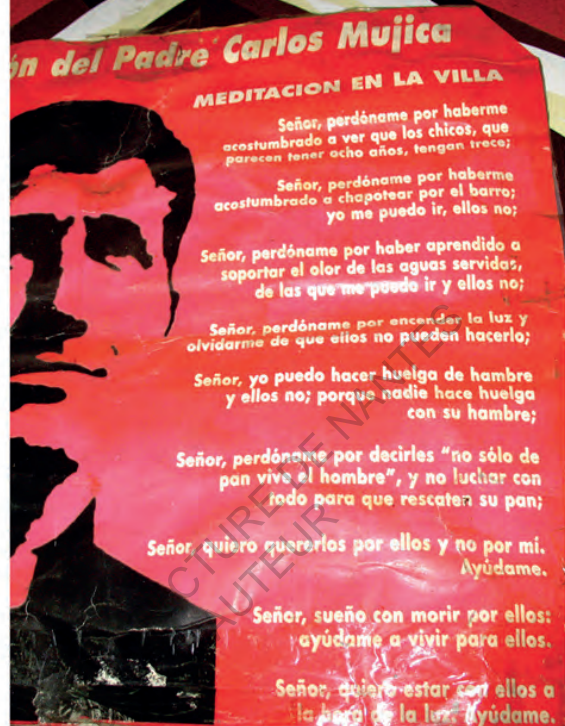
L'Argentine est marquée depuis l'époque coloniale par une culture catholique très marquée. Ainsi l'église catholique est moteur, avec notamment deux organismes, CARITAS et la PASTORALE SOCIALE, sous la charge de l'évêque, Jorge CASARETTO. L'église participe à de nombreuses actions d'ordre social surtout envers les plus défavorisés, à Buenos Aires mais également dans toutes les petites villes du pays.

Dans les *villas* et *asentamientos*, les paroisses ont un rôle fédérateur et réalisent des actions sociales reconnues par toute la population. Ainsi dans toutes les formes urbaines informelles, la paroisse possède un local à la disposition de tous les habitants. Il peut s'agir d'une chapelle, d'une maison récupérée par le diocèse, ou même d'un simple local dans un immeuble partagé avec des habitations. Le côté sacralisé du lieu de culte se perd, pour répondre à des objectifs qui sont plus sociaux que de recueillement.

La paroisse est évidemment à l'origine des traditionnelles cérémonies de culte qui sont réalisées avec une fréquence très importante, elle réalise les cours de catéchisme pour les enfants des *villas*, mais elle est également à l'origine d'un certain nombre d'activités à l'intention de la population. On trouve des ateliers de construction pour le développement de l'habitat dans la *villa*, des activités telles que la couture qui mettent à disposition du matériel pour les habitants, ou encore des activités sportives et culturelles à l'attention des enfants. Enfin, la paroisse organise des moments d'échanges autour de sujets d'ordre beaucoup plus personnel, temps où les habitants viennent se confier, échanger et trouver du soutien avec leurs voisins.

La personnalité emblématique de l'investissement de l'église dans les *villas* est le père Carlos Mugica. Il naît à Buenos Aires en 1930 et appartient au mouvement jésuite. Il est le fils de Adolfo Mugica, fondateur du parti conservateur et député argentin ainsi que de Carmen Echagüe, fille de propriétaires terriens fortunés. On voit donc l'origine sociale élevée de ce prêtre qui pourtant est le principal représentant du mouvement des prêtres ouvriers en Argentine. Il est très proche du péronisme, ainsi que le conseiller spirituel des Jeunes Étudiants Catholiques (JEC), organisation d'où sortiront la majorité des représentants du mouvement *Montoneros* que nous détaillerons plus tard. Il est également très proche des mouvements guévaristes qui émergent en Argentine. Il est intéressant d'observer que la plus grande partie des idéologies de gauche qui ont pu naître en Argentine sont toujours restées très liées à l'église.

Carlos Mugica fut très investi dans la *villa* 31 notamment par son orientation proche de la théologie de la libération et par définition



Affichage urbain à la gloire de Carlos Mugica, photo du TLPS, 2011

du marxisme visant à défendre et à supporter les plus pauvres contre un capitalisme les rendant toujours plus pauvres. Concrètement ses actions furent la fondation de la paroisse du Christ ouvrier dans la *villa* 31, première paroisse constituée au sein d'une *villa* en Argentine. Il fut à l'origine de nombreux mouvements habitants pour la revendication de leurs droits ou leur accès à la santé. Il fut également à l'origine de constructions collectives qui s'organisent pour développer l'espace public ou les constructions privées au sein des *villas*. Il était notamment acteurs de la construction du comedor de Tapia détaillé précédemment.

La théologie de la libération devenant un mouvement socio-politique d'ampleur dans toute l'Amérique latine, il devint une personnalité critiquée par une partie des mouvements politiques en Argentine. Il fut assassiné en 1974 par l'un des leaders de la Triple A, mouvement anti-communiste proche des dictatures successivement au pouvoir. Carlos Mugica laisse une image très forte dans les *villas* de la capitale, il est le représentant d'une lutte reconnue par toute une partie des habitants des *villas*.

On voit donc le rôle important de l'église, qui trouve dans ces milieux un soutien important de la part d'une population qu'on peut caractériser comme en détresse sociale. Cette intervention auprès d'une telle population peut également être à la base de mouvement religieux plus intégristes laissant notamment place à des mouvements que l'on peut caractériser comme sectaires.

Le catéchisme.

Samedi pluvieux sur Buenos Aires, l'ensemble du groupe a décidé d'annuler sa venue dans l'asentamiento de Quilmes. Je ne suis pas au courant et je me rends donc seul dans le quartier. J'arrive pendant le cours de catéchisme destiné aux enfants et je reste donc avec Gabriela qui me propose un maté dulce. Nous commençons à parler du catéchisme. Elle m'explique l'organisation des cours dans le quartier et l'importance d'avoir accès au catéchisme pour les enfants qui vont à l'école publique ou qui simplement ne reçoivent pas d'enseignement. Sa fille arrive, et je lui demande pourquoi elle ne suit pas le cour. La petite fille me répond, un peu timide, qu'elle a sa première communion et qu'elle n'est donc pas obligé de suivre les cours. Naturellement sa mère me demande :

« Comme toi, non ? ».

Je répond que non je ne l'ai jamais passé. D'un air étonné, elle me demande si je fais partie de ceux qu'on appelle les athées. Je répond alors franchement que oui je ne suis pas croyant.

« Mais, tu es baptisé au moins ? »

« Non je ne suis pas baptisé »

Mes parents étant non croyant eux aussi, je n'ai pas été baptisé. Je vois alors l'étonnement de la mère et de la fille, qui me regardent avec les yeux grands ouverts. Un petit blanc s'installe, on est tous les trois gênés...

« Mais comment tu vas faire quand tu voudras te marier ? »

On comprend Gabriela et moi le choc culturel qui vient de se passer. Elle n'avait jamais envisagé que la religion puisse être absente à un tel point de la vie de quelqu'un. Nous changeons de sujet pour parler de nos projets actuellement en cour. Sur ce sujet là, nous nous retrouvons.

La Municipalité, un modèle d'intervention ?

Depuis les réactions liées à la loi d'urbanisation de 2009, la PRO, au pouvoir en CABA entreprend une politique d'assistance et d'accompagnement du phénomène des *villas* de la capitale. On ne parle plus d'éradication, on parle d'intégration, d'inclusion qui porterait à l'urbanisation.

Pour ce faire, la municipalité crée en 2011 le SECHI, *Secretaría de Hábitat e Inclusión* en partenariat avec le ministère du développement social. Le programme du SECHI s'intitule de *Villa a Barrio*. Il se manifeste par l'ouverture de « portails d'inclusion » dans chaque quartier de la ville concerné. De même il réalise un ensemble d'actions au sein des *villas*, des réunions entre voisins, des ateliers, des événements et autres activités.

Leur communication reprend la charte graphique de la PRO, et parle constamment de cette transition entre *villa* et *barrio*. Ils utilisent un journal mensuel comme média de communication dans lequel sont répertoriés les différents travaux actuellement menés par le SECHI, les projets à venir, les événements qui ont eu lieu au cour du mois, ou encore des petits faits de la vie quotidienne comme des événements sportifs, des recettes de cuisines ou des activité à destination des enfants.

Il tourne autour du sujet un important dispositif de communication, à la fois dans les journaux, mais également dans les portails d'inclusion. On reconnaît l'ouverture aux publics et la main tendue aux *villeros* par ces différents moyens mis en œuvre. Il s'agit en effet d'une partie importante de l'inclusion que de rouvrir le dialogue avec les principaux concernés, habitants, associations locales, pourvu qu'elles ne soient pas trop politisé. Ces médias représentent une avancé pour l'ouverture du dialogue, avant inexistant.

Néanmoins on repère dans ces différents moyens de communication comme une volonté de noyer l'information, qui passe par une mise en page particulière, l'utilisation de couleur bien précise, une esthétique, autant d'éléments qui noient le discours dans des préoccupations médiatiques. Ainsi j'ai pu lire une partie du journal avec Maria, habitante de la *villa* 31, qui dès la première page me fit remarquer qu'ils n'avaient pas besoins du SECHI pour se donner des recettes de cuisine, il préfèrent qu'on leur disent se qu'il vont faire pour leur enfants. La parution dans ces médias de sujets tel que ces recettes, paraît pour beaucoup comme anecdotique, et noie les sujets de fond dans une masse d'information légèrement indigeste. De même dans les « portails d'inclusion », les médiateurs de la PRO, qui sont majoritairement des travailleurs sociaux, semblent noyer les problèmes fondamentaux liés au futur de la *villa* dans des préoccupations superficielles autour de la vie quotidienne. Leur refus d'aborder ces questions avec moi lors de ma visite à l'UTIU 1 et 2, spécifique à la zone de Retiro, *villa* 31, est symptomatique de ces problèmes liés à la communication.

Lors d'une conférence à la SCA, *Sociedad Central de Arquitectos*, l'architecte Claudia Roja nous exposa les principes développés par le SECHI. Elle met en relation trois principes de gestion qui seraient nécessaire pour mener le programme de *villa a barrio*. La gestion communautaire, la gestion associée et la gestion publique intégrale. Le principe étant d'intégrer tous les acteurs dans la fabrication du programme, utilisant la participation comme politique publique. L'idée principale est d'arriver à rompre la dichotomie Nord-Sud, déjà évoqués, et de « remettre la présence de l'état dans la zone sud ». Elle définit trois lignes directrices nécessaire au programme :

- L'acupuncture : de petites interventions pour le développement des lieux ;
- L'interconnexion : travailler les axes de connexion avec la ville formel ;
- Les infrastructures : proposer des infrastructures municipales dans les *villas*.

Ces trois thèmes sont développés par une série d'exemple que nous détaillerons par la suite.

L'un des projets vecteurs de ces grands principes serait la réalisation des Jeux Olympique de la Jeunesse à Buenos Aires en 2018. Il serait, par la réalisation de 141 projets dans la zone sud, l'opportunité de travailler cette partie de la ville, mais également de relevé l'ISU, *Indice de Sustentabilidad Urbana*, qui est actuellement de 0,37 dans la ville informel, contre 0,63 dans la ville formel. Elle précise ensuite à la salle qu'il ne faut pas confondre dans le travail proposé par le SECHI, opportunité et assistance. La conférence se termine par une série de questions, l'occasion de préciser à l'un des rares habitants présent qu'il n'y aura aucun processus de régularisation des terres avant le travail d'urbanisation.

Le travail du SECHI passe notamment par une cartographie des *villas*. Ce travail est important car il n'avait jamais été fait auparavant. Cette carte ne fait apparaître que les zones de projets réalisées ou à venir. Elle montre également les portails d'inclusion ou encore les structures d'accueils. Or on peut observer sur la carte ci-jointe le problème évoqué par beaucoup d'habitant. Il manque un travail de recensement de l'existant qui est nécessaire pour travailler sur ces formes urbaines informelles. Travail que tente de réalisé des ateliers comme le TURBA, ou le TLPS.



Les travaux d'acupuncture que nous avons pu évoquer sont souvent très mal reçus par les habitants, qui voient ici des projets superficiels et participant seulement à montrer la présence du SECHI. Sur le thème des peintures, plus particulièrement, les habitants voient une volonté de « cacher » le problème, ne s'intéressant pas à l'intérieur de l'habitat, mais seulement à son aspect extérieur. Dans la *villa* 31, les travaux furent principalement réalisés en périphérie du quartier, ce que les habitants ont perçu comme une envie de montrer une bonne image de la *villa*, comme la Boca et ses maisons aux couleurs folkloriques.

Les travaux d'interconnexion et d'infrastructure sont mieux perçus par les habitants, qui mettent néanmoins le point sur plusieurs problèmes. D'abord, le côté politisé de toutes les infrastructures créées par la ville. Comme si on avait l'impression qu'il fallait adhérer à la PRO pour pouvoir participer à la vie de ces lieux. Ensuite, le problème de la légalité. Même si ce n'est pas réellement valable pour la *villa* 31, la municipalité n'intervient que sur des zones reconnues dans le cadastre, ce qui pose la question des zones informelles qui n'apparaissent pas sur le cadastre. Enfin la question du temps. La loi d'urbanisation pour la *villa* 31 a maintenant plus de six ans, et les habitants se plaignent du peu d'ouvrage réalisé sur cette période. A tel point qu'ils continuent de réaliser les travaux par leurs propres initiatives, ceux sur quoi nous reviendrons par la suite.

Cette politique représente seulement le travail de la CABA, précurseur dans l'AMBA pour son travail sur les zones informelles. L'*asentamiento* de Solano ne bénéficie pas de toutes ces mesures, les villes de l'AMBA proposant un système d'aide considérablement inférieur pour l'habitat informel.

Il est donc vrai que le travail du SECHI représente un avancé considérable dans la prise en compte de l'habitat informel, loin devant certains pays Sud-Américains ou Asiatique. Mais ce travail reste insuffisant pour beaucoup d'habitants et d'associations, qui agissent donc à leur manière dans les *villas*.

PINTANDO BUENOS AIRES

LAS PINTADAS COMUNITARIAS GENERAN ENCUENTROS PARA QUE LOS VECINOS SEAN ARTIFICES Y PROTAGONISTAS DEL CAMBIO EN SUS BARRIOS.

Revocar y pintar al frente de un casa o un espacio público es cambiar un poco el alma al barrio, pero lo más importante es que son los mismos vecinos y vecinas quienes participan de la transformación. Para eso el Gobierno de la Ciudad, junto a la Asociación Mas Color, llevan adelante el proyecto "Pintando Buenos Aires", una estrategia que busca generar mayor participación en la gestión pública y así lograr un sentido comunitario de apropiación.



PINTADA COMUNITARIA - BARRIO CILDÁNEZ

ASÍ ES EL PROCESO DEL PINTANDO BUENOS AIRES

- 1º Se realiza una reunión informativa en la cual se invita a los vecinos a participar del proyecto.
- 2º Los participantes asisten a talleres donde elaboran pinturas, mensajes, técnicas y organización de colores.
- 3º Los vecinos eligen los colores de sus casas y reciben los talleres para el trabajo y/o pintura.
- 4º En una jornada comunitaria los vecinos y vecinas, junto a un grupo de voluntarios, pintan las fachadas de sus casas.

DURANTE 2014 SE REALIZARON PINTADAS EN: ZVALETA, MARIANO ACOSTA (FATIMA Y CARRILLO), VILLA 21-24, PLAZA DE LOS CHICOS (CIUDAD OCULTA), CANCHA DE LORENZA (VILLA 20) INTA, MANZANA 5 (FA...), PERITO MORENO (VILLA 11-14) Y CALAZA.



PINTADA COMUNITARIA - CIUDAD OCULTA

« Peindre Buenos Aires » extrait du journal de *Villa a Barrio*, SECHI, 2014

CONECTAR EL BARRIO CON LA CIUDAD

EL PROGRAMA DE MEJORAS DE LA VILLA 31 Y 31 BIS REALIZÓ EN EL BARRIO CARLOS MUGICA OBRAS DE INFRAESTRUCTURA QUE AJUSTAN A TRANSFORMARNOS COMO SOCIEDAD, INTEGRANDO ASPECTOS COMO LA EQUITAD, LA CONVIVENCIA Y LA CIUDADANÍA PLENA.

DURANTE EL 2014 SE REALIZARON **28 OBRAS**, **1.5 KMS LINEALES DE OBRA**

CLÓACAS / FURIVALES / AGUA POTABLE / PAVIMENTACION



ANTES



HOY

MÁS ACCESOS PARA LOS VECINOS

Los cruces realizados bajo la Autopista Illas que conectan la villa 31 con la 31 bis fueron los de mayor envergadura en términos de interconectividad. Otra de las obras clave resultó la de las calles 10 y 5 en el sector Güemes, uno de los principales accesos a la villa 31, que conectan el barrio con el resto de la ciudad.

La circulación interna en esta villa y su conectividad con la ciudad también se mejoraron con las obras realizadas en la calle 9, sector VDF, que es una de las calles más transitadas, y con el mantenimiento realizado en la calle del Flayor.

« Connecter le quartier avec la ville »
 extrait du journal de Villa à Barrio, SECHI, 2014

17 / ASI TRANSFORMAMOS NUESTROS BARRIOS / SECRETARIA DE HABITAT E INCLUSION

NIDO LA OPORTUNIDAD DEL BAJO FLORES



« NIDO, centre d'inclusion et de développement des opportunités »
 extrait du journal de Villa a Barrio, SECHI, 2014

EN FEBRERO DE 2015 COMENZÓ LA CONSTRUCCIÓN FÍSICA DE NIDO (NÚCLEO DE INCLUSIÓN Y DESARROLLO DE OPORTUNIDADES), UN GRAN PROYECTO DE TRANSFORMACIÓN CIUDADANA QUE ESTARÁ UBICADO SOBRE LA AVENIDA PERITO MORENO Y AVENIDA VARELA, AL LADO DE LA CANCHA DEL CLUB ATLÉTICO SAN LORENZO. SERÁ UN LUGAR PARA QUE VECINOS Y VECINAS DE TODAS LAS EDADES ENCUENTREN OPORTUNIDADES EDUCATIVAS, DE EMPRENDIMIENTOS, ARTÍSTICAS, CULTURALES Y DEPORTIVAS, FOMENTANDO LA INCLUSIÓN EN LA CIUDAD. EL EDIFICIO RECÉN INICIÓ SU CONSTRUCCIÓN, PERO DURANTE TODO EL 2014 LA COMUNIDAD Y EL GOBIERNO DE LA CIUDAD HAN TRABAJADO EN LA ARQUITECTURA SOCIAL, QUE ES LA QUE GARANTIZA LA CALIDAD DE LOS PROGRAMAS Y CONTENIDOS Y LA APROPIACION DE LOS Y LAS VECINAS.

SECRETARIA DE HABITAT E INCLUSION / MUJER Y HABITAT / 11

RECETA

GASTRONOMIA BOLIVIANA
 SOPA DE MANI POR ZELMA CARRA, VILLA 20.

INGREDIENTE

- 1/2 kilo de maní crudo
- 2 puerros
- 2 ajos
- 2 papas chicas
- 2 morrones
- 1/2 kilo de cebolla
- 2 alios
- 1 Cta de perejil
- 1/2 kilo de arroz
- 1 kilo de papas
- 1 kilo de carne (1/2 kilo de osoebuco y 1/2 kilo de cuadril)
- 1 Aceite
- 1 Sal

PREPARACION

- 1- Dejar el maní pelado en agua tibia por 10 minutos. Una vez listos ponerlos en la foudora con un poco de agua hasta que se forme una pasta cremosa.
- 2- Lavar todas las verduras, papas y cortarlas en cuadraditos.
- 3- Poner a hervir agua en una olla y colocar la carne cortada en trozos pequeños para que se selle. Una vez sellada la carne incorporar todas las verduras, luego la pasta de maní y dejar cocinar unos 30 minutos. Una vez pasado ese tiempo incorporar el arroz y 3 papas cortadas en 4.
- 4- Pelar y cortar las papas restantes bien finitas (estilo papas pay) y freír en una sartén con aceite bien caliente.
- 5- Picar bien finito el perejil.
- 6- Servir en un plato hondo, con un pedazo de carne, papas fritas por encima y perejil.

« Recette de gastronomie bolivienne. »
 extrait du journal de Villa a Barrio, SECHI, 2014

L'ONG, agir dans le politiquement correct.

C'est tout d'abord mon réseau d'étranger à Buenos Aires qui m'a présenté ces associations. *Detras de Todos* est une association argentine qui se définit ainsi :

« Asociación Civil sin fines de lucro que trabaja en la villa 31 bis para promover la inclusión e igualdad de oportunidades. »²⁴

Pour mettre en place ses objectifs, l'association possède un jardin d'enfant ouvert tout le long de l'année. Ce jardin d'enfant est financé majoritairement par des donations, notamment celle d'un riche argentin qui offre 1 million de pesos pour la construction du lieu. On voit donc que la médiatisation de l'association est bien réussite car elle s'adresse à une population en dehors de la *villa* pour les faire participer financièrement au projet.

La seconde association qui participe au projet est *Zero Fronteras*, c'est une ONG elle aussi argentine qui se définit ainsi :

« Promover proyectos entre jóvenes universitarios de diferentes nacionalidades que mejoren la calidad de vida de familias en situaciones de pobreza ».²⁵

On voit donc que en ce qui concerne cette organisation l'idée de créer un lien entre les différentes populations. D'un côté des étrangers qui réalisent un échange universitaire et de l'autre les *villeros*. Le financement se fait par les étudiants qui organisent par exemple des soirées pour récolter des fonds.

On a donc une association qui s'occupe du lieu, organise toute les activités et l'autre qui se charge d'apporter les volontaires qui vont participer aux activités. Ces deux organisations sont en liens avec le SECHI, et donc avec la ville de Buenos Aires qui contribue pour le lieu en apportant des repas tous les jours et en fournissant une partie du matériel utilisé.

Le groupe de volontaire se retrouve à Retiro afin de rentrer ensemble dans la *villa*. Il s'agit principalement d'étranger et de jeune étudiant. C'est un cadre particulier pour rentrer dans la *villa*, car c'est très clairement une population que les habitants n'ont pas l'habitude de voir,

24 « Association à but non lucratif, qui travaille dans la villa 31 pour promouvoir l'inclusion et l'égalité des chances. » Facebook Detras De Todos, 2015.

25 « Promouvoir des projets entre jeunes universitaire de différentes nationalité qui améliorent la qualité de vie de famille en situation de pauvreté. » Facebook Zero Fronteras, 2015.



à l'inverse d'organisation comme la *Corriente*, qui se fonde beaucoup plus dans la masse des habitants. On prend le bus puis traverse la voie de chemin de fer pour accéder à la *villa* du côté de la *manzana* 104 par la rue Padre Mugica. Ici la ville est entrain de réaliser une passerelle qui permet de franchir les voies de chemin de fer en sécurité. La dernière fois que j'étais venu dans cette partie de la *villa*, les travaux étaient seulement évoqués. Maintenant on voit bien l'échelle de la construction du franchissement. Le problème est de savoir si les gens vont réellement monter ou continuer à prendre le chemin le plus court par les rails.

L'école se trouve à deux maisons de l'entrée de la *villa*. Le lieu est très bien tenu. Il y a une salle commune qui sert de *comedor* et où sont réalisés les ateliers. Au premier étage on trouve plusieurs salles de cour et enfin au dernier étage une terrasse qui sert de cour de récréation. On est donc dans un lieu grand et qui offre de nombreuses possibilités pour les enfants en terme d'espace et d'activité. On trouve donc du soutien scolaire le mardi et le jeudi auquel participe 70 enfants sur les deux jours. Il y a ensuite des activités de type arts-plastiques, musique ou encore jardinage. Les enfants sont inscrits sur une liste, ils viennent directement à la sortie de l'école pour faire leurs devoirs pendant 1h30 avant de prendre le goûter tous ensemble.

Les enfants ont tous une situation très différente. Certains n'ont aucune difficulté avec leurs devoirs ou dans les relations sociales. Pour certains c'est plus difficile, en mathématique, géographie, mais également

dans les relations avec leurs camarades. On remarque des enfants qui sont juste agités et d'autre qui ont des problèmes un peu plus importants. Cela soulève le thème de l'handicap dans la *villa*. Comme à COVI, on voit que c'est très difficile de proposer à des enfants atteints d'autisme, une situation particulière, qui leur permet d'avoir un suivi. La *villa* isole certains cas qui auraient besoin des solutions proposées normalement par la ville formelle.

On voit comment la situation familiale influence les enfants et comme ils sont baignés dans des questions d'argent ou de conflit qui ne devraient pas les concerner à cet âge. En effet les problèmes des enfants reflètent souvent une situation familiale compliquée. Or il est très difficile d'organiser un dialogue avec toute la famille. On peut citer, comme comportement déviant, l'exemple du père de famille qui ne souhaite plus vivre dans la *villa* pour la stigmatisation qui lui est associé et qui décide d'amener sa famille à vivre en situation de rue sur la place de Retiro. On a évoqué la place du *paco* qui joue un rôle important dans les situations psychique de beaucoup d'habitant. Il s'agit d'un problème sur lequel se penche beaucoup d'association mais qui reste très difficile à combattre pour l'importance sociale et économique qu'il possède dans la *villa*.

On voit donc que ces associations s'insèrent dans un système d'aide solidaire en évacuant beaucoup de conflit qui peuvent être associé à de la lutte comme dans le cas de la *Corriente*. Ici on se rapproche plus de groupe comme la fondation *Sagrada Familia* pour une intervention en accord avec d'autres acteurs dans une aide qui respecte une vision politiquement correcte de l'intervention.



Vivienda Digna – Fondation Sagrada Familia.

La présentation du projet se fait au moyen d'une vidéo disponible sur Youtube. On y voit une succession de scènes liées à la construction d'une maison sur une musique entraînante avec des interruptions des différents acteurs du projet. La population montrée dans le projet est jeune et tout semble se dérouler dans une bonne ambiance générale. La vidéo est de bonne qualité et avec de bon moyen de réalisation en comparaison à des vidéo de mouvement comme la CVI. On sent le côté promotionnel dans la vidéo qui est très marqué. On voit différents acteurs l'architecte, une assistante social, des voisins, et le responsable de Mundo Seco, entreprise de construction sèche. Sur le site internet, on trouve des remerciements adressés à tous ceux qui ont aidé le projet. On trouve alors des entreprises locales, mais aussi des multinationales ou encore des banques. Ils remercient également les paroisses qui leurs permettent d'organiser des collectes pour la fondation. On voit dans la recherche des partenaires une rupture avec les organisations qu'on a pu voir qui sont très loin idéologiquement de la discussion avec de tel partenaire.

La fondation est basée à San Isidro, ville historique aisée, dans la métropole de Buenos Aires. Tout cela contribue à développer un type de projet similaire à ceux qu'on a déjà pu voir, mais dans un contexte de moyen et d'organisation totalement différent. La manière de militer pour ce projet semble également respecter un processus politiquement correct.

La Corriente Villera Independiente, la politique dans la *villa*.

J'ai d'abord découvert la *Corriente* par l'intermédiaire de l'architecture. La *Corriente* est aussi un groupe d'étudiants de l'université. En Argentine, *Corriente* se définit comme courant, on peut donc traduire ce terme par mouvement, organisation. Il est ouvert dans ses idées, se qui permet de rassembler le plus de personne possible et de prendre une importance en terme d'opposition. Généralement on va trouver des Corriente dans les syndicats, association, groupe de supporteur ou encore dans les universités.

Le lien c'est donc fait entre la *Corriente* étudiante et la *Corriente Villera*. Tous ces partis appartiennent à des mouvances politiques relativement proche, le liens sur internet se fait donc très rapidement. On voit l'importance de la communication de ce type d'association, pour légitimer son travail et surtout pour faire de la publicité à leurs mouvements. Pour

cela toutes ces associations sont présentes sur les réseaux sociaux et sont actifs tous les jours. Il s'agit d'un travail à part entière au sein de l'association, entre les personnes qui font les graphismes numériques et ceux qui s'occupent de répertoire photos et vidéos. L'activité internet de la *Corriente* est démultipliée car elle est très liée à de nombreuses autres associations qui ne présentent pas les mêmes projets, mais qui ont les mêmes engagements. Parmi eux, *Movimiento Por La Dignidad* que j'ai pu suivre à quelques reprises. Beaucoup de gens portent la double casquette, ils sont du *MPLD* et donc de la *Corriente*.

La *Corriente* est composée de personnes très différentes. On trouve évidemment des *villeros* qui sont très généralement des représentants de *manzana*, ou des habitants du quartier qui sont engagés. Premièrement, on remarque que ce sont beaucoup des femmes qui prennent ce rôle par rapport au mari qui semble avoir un rôle beaucoup plus économique et manuel dans la société, loin des questions de relations sociales. Secondement, on remarque que très souvent, c'est le cas pour COVI, ce sont particulièrement les voisins les plus aisés qui s'engagent, ou alors les commerçants présent sur le terrain mais qui eux aussi représentent un entrepreneuriat qui n'est pas accessible pour tous les voisins. Les habitants représentent la première couche de la *Corriente*, ils représentent le lien le plus étroit avec le quartier, et sont au final les responsables de l'association sur le terrain.

La seconde couche de la *Corriente* ce sont ses organisateurs, très généralement il ne sont pas originaires de la *villa*, et viennent de classes sociales diverses, parfois aisées. On retrouve énormément d'étudiants qui sont également engagés dans des associations étudiantes et qui représentent les liens idéologiques entre différentes organisations. Ensuite on trouve un grand nombre d'actif, qui ont des travail généralement liés aux causes sociales. Toute cette couche qui participe à l'organisation du mouvement est relativement jeune, et mettent en pratique leurs idéologies, par le travail dans la *villa*.

La troisième couche est composée de toutes les autres organisations politiques qui sont rattachées à la *Corriente*, qui vont parler en son nom et qui sont très liées idéologiquement aux actions de la *Corriente*.

Enfin, la dernière couche de l'association, ce sont les personnes qui viennent participer aux différentes activités proposées par l'organisation, du soutien scolaire en passant par la construction d'une chaussée ou l'organisation d'un atelier de karaté. On trouve des personnes à la retraite jusqu'au lycéen avec une bonne majorité entre 20 et 30 ans.

L'association possède une organisation classique où les tâches vont être réparti entre les membres permanents qui gèrent les différents projets avec l'aide de bénévoles et qui en réfèrent à une hiérarchie qui s'oc-

cupe des questions de l'ordre des négociations avec le gouvernement. Elle possède toute une branche qui gère les parties administratives tel que la trésorerie ou la communication.

« La Corriente Villera Independiente es una herramienta de lucha de los barrios decididos a terminar con los malos gobiernos. Una de nuestras primeras aspiraciones es trabajar y luchar por la urbanización con radicación de las *villas*. »²⁶

Tout d'abord on voit dans la présentation disponible sur Facebook, qu'ils se présentent comme un outil. On comprend alors que plus qu'une fin, l'organisation se présente comme un moyen de lutte, c'est pourquoi d'autres groupes se rapprochent et utilisent la *Corriente*. Ensuite, on voit qu'il s'agit d'une lutte des classes, dans les quartiers, d'où le côté populaire soulevé par l'organisation qui cadre socialement son public. Cette première phrase se termine par l'idée de combattre les mauvais gouvernements. On remarque alors l'idée de lutte politique et idéologique qui va de paire avec la *Corriente*, comme un outil qui permet aux habitants des quartiers de pouvoir lutter contre les mauvais gouvernements, sous entendu, ceux qui les laissent dans cette situation.

Dans la deuxième phrase, on retrouve le terme de lutte mais qui est ici utilisé pour définir leurs actions de manière plus concrète. Ils proposent une lutte pour l'urbanisation des *villas* et leur appropriation par les habitants. Par appropriation on peut comprendre revendication, pour une légitimité des habitants sur leurs terres. Le principal objectif de l'organisation est donc de travailler avec les habitants des *villas* pour un développement urbain des quartiers et pour une lutte politique qui vise à la reconnaissance de leur droit à la terre.

Les influences politiques de la *Corriente* sont très claires. Leur logo fait apparaître le visage de *Padre* Mugica, et de Che Guevara. En arrière plan on voit une étoile rouge, alors qu'un logo un peu plus petit



26 « La Corriente Villera Independiente est un outil de lutte des quartier décidé a en terminer avec les mauvais gouvernement. L'une de nos première aspiration est de travailler et de lutter pour l'urbanisation avec l'appropriation (possession par les habitants) des villas. » Facebook Corriente Villera Independiente, 2015

nous montre 3 points levés. On retrouve donc l'illustration de la lutte des classes, le point levé. Ensuite on voit clairement la référence au Guevarisme et au communisme par la présence de l'étoile Rouge. La référence au Che est très présente dans la communication ou dans les discours qui sont fait par les responsables de l'association. On étudie ses textes, comme celui de son message pour la clôture de la rencontre internationale des étudiants d'architecture. On voit donc que tous ces mouvements reprennent des utopies socialistes du XX^e siècle comme point de départ de la lutte des peuples actuel. Ce modèle n'est pas anodin, et a toujours réussi à trouver une place au sein des quartiers populaires plus enclin à croire à des idéologies qui les concernent personnellement en tant qu'habitant et travailleur.

Si on met ces influences politiques en relation avec la définition de la *Corriente* comme un outil de lutte populaire contre les mauvais gouvernements, on remarque alors que c'est une opposition d'extrême gauche qui se constituent allant plus loin que le gouvernement populaire déjà en place en défendant un extrémisme idéologique.

L'événement phare réalisé par la *Corriente* c'est la *Carpa Villera* entre avril et juin 2014. Durant 55 jours les organisations installèrent une tente sur la place de l'obélisque en plein centre de Buenos Aires, sous le monument de l'indépendance. Certains habitants ont réalisés une grève de la faim qui fut très médiatisée. Ils sont présents pour exiger des réponses de la part des gouvernements à propos de la problématique des *villas*. L'installation fait suite aux refus des gouvernements de réaliser des entretiens avec les habitants. Des organisations politiques sont présentes lors



de la manifestation. La tente est donc levée suite à un entretien entre les membres de la CVI, du SECHI, de la Defensoría del Pueblo y el Ministerio de Desarrollo Social de la Ciudad.

Les principaux sujets abordés lors de la réunion sont ceux de l'électricité, de l'eau et de l'accès au secours, comme les premières nécessités qui sont remis sur la table. D'où la présence lors de la réunion des compagnies d'eau et d'électricité. Les représentants ont pu faire un retour sur les plans d'urbanisation que la ville de Buenos Aires avait proposé. Ils demandaient également d'être tenu au courant de l'avancée des travaux d'urbanisation ainsi que la création d'une table de travail permanente pour permettre une discussion régulière autour des nécessités des habitants.

Il faut attendre le 19 mai 2015 pour retrouver sur le Facebook de la *Corriente* la déclaration d'une réunion autour d'un protocole de soin pour la *villa* avec Carmen Polledo, chef du bloque législatif de la PRO et Carlos Russo, directeur médical du SAME. Ce nouvel entretien fait suite au retour de la tente à l'Obélisque qui exige toujours la présence de médecin et d'ambulance dans les *villas*.

Une partie du travail de la *Corriente* est donc de réaliser ce genre d'actions ponctuelles de contestations qui leur permettent ainsi de rentrer en contact avec les organismes d'état. On voit l'importance de ces actions pour permettre d'engager le dialogue, comme pour se faire reconnaître.

D'autre part la *Corriente* est présente au quotidien dans les quartiers pour un travail en collaboration avec les habitants. Il y a une part importante du travail qui réside dans la construction, la mise en place des œuvres d'urbanisation du quartier. Mais également en proposant des marchés d'économie alternative pour les habitants, sur lequel nous reviendrons par la suite.

La *Corriente*, est donc active à plusieurs degrés, le premier est la revendication sociale et politique, et le second, des actions concrètes sur le terrain. Ainsi des groupes de travail débutent les travaux d'urbanisation qui doivent être réalisés par la municipalité depuis la loi d'urbanisation de 2009. Il peut s'agir de creuser une canalisation, de construire un éclairage public, ou même d'immatriculer les différentes maisons. Ce sont des travaux simples, mais qui participent au processus d'urbanisation.

La *Corriente* possède plusieurs locaux dans les *villas*, et le bar *La dignidad*, dans le quartier Caballito, dans le centre de la ville formelle. Le bar affiche clairement ses valeurs politiques, il montre en devanture la même étoile rouge ainsi que le portrait du Che. C'est ici que se déroulent toutes les réunions d'organisations de la *Corriente*, il s'y négocie les actions à venir, on fait le bilan de ce qui a été fait, on discute le pour, le contre. Les moments ressemblent à des réunions classiques d'associations qui organisent la suite de leur travail. Il est assez surprenant de voir que le

mouvement ne se réunit pas toujours dans la *villa*, ce qui accentuerait sa proximité avec les habitants, dont ils se définissent comme garant de leur lutte.

On voit par l'exemple de la Corriente l'exemple des associations engagées dans le changement des *villas*, avec des aspirations politiques. Nous reviendrons par la suite sur la portée du changement politique proposé.

Une journée de travail volontaire dans la villa 31 :

9h30 : Rendez-vous au terminal de bus de Retiro. Il vaut mieux toujours entrer dans la *villa* en groupe quand on ne connaît pas.

Il est attendu entre 50 et 60 personnes. Une demi-heure plus tard il n'y a même pas la moitié des volontaires qui sont arrivés. On est en Argentine après tout, l'heure... c'est pas vraiment l'heure.

On boit du maté, on discute, j'ai l'occasion de rencontrer un des représentants du mouvement *Corriente Villera Independiente*, qui organise la journée. Il est étudiant à la faculté de sciences sociales et m'explique l'origine du mouvement.

Une heure plus tard, on entre alors dans la *villa*, j'en avais tellement entendu parler auparavant, que je rentre avec les yeux grands ouverts sur ce qui m'entoure. Les rues sont très étroites, faites de terre ce qui rend le tout assez goudoueux, une voiture peut difficilement passer, d'ailleurs on voit que les habitants ont principalement des motos à trois roues, plus facile à conduire. Les habitations sont faites en auto-construction, avec utilisation de la brique et du béton. Du coup on voit l'architecture qui se décompose au fur et à mesure que l'on avance. Certaines maisons sont quasiment finies, on voit le propriétaire qui dispose l'enduit alors que son voisin ne possède pour le moment que le squelette en béton duquel dépassent les aciers

« Pour continuer, il faut attendre l'argent, tu sais. »

On continue d'avancer, il faut bien marcher 15 minutes dans la *Villa* avant d'arriver au point de rendez-vous. En plus d'être étroites, les rues se rétrécissent au fur et à mesure que l'on avance. On passe sous l'autoroute Illia, un lieu incroyable où les constructions montent jusqu'au tablier du pont et où l'on ressent une ambiance urbaine très particulière. L'écho est très important, on perçoit une fraîcheur, chose rare en ce temps de forte chaleur, l'espace public paraît se développer d'une manière très différente. On finit par arriver au bout d'une ruelle dans un espace un peu plus large où se trouve un terrain de football. Le rassemblement doit se passer sur le terrain, ce qui n'enchant pas les jeunes en pleine partie. Ici on fait connaissance avec les autres membres de la Corriente, les Villeros. Il s'agit principalement de femmes. On nous présente rapidement les différents travaux à réaliser dans la journée.

Tout le monde s'appelle « compa », de compaignon, c'est beaucoup plus simple pour les prénoms. Surtout cela indique directement les orientations politiques. On se répartit donc en petit groupe. Pour nous, le travail consistera principalement à creuser une canalisation sur un segment de l'une des rues. Je fais le chemin avec Florentina. Elle vit dans la villa depuis plus de 25 ans et fait partie de la *Corriente* depuis 15 ans. Elle m'explique alors que le gouvernement a promis un plan d'aménagement pour la villa 31 il y a maintenant 8 ans, c'était une première en Argentine. Or depuis ce temps-là rien n'a été fait dans la villa,

« Nous on a commencé sans eux, on va pas tous attendre pour faire les travaux. »

On arrive sur place, et on voit l'ampleur des travaux. Un homme est déjà présent en train de creuser. Il faut donc enlever la terre puis l'emporter avec une brouette jusque sur une placette de la villa qui sert de déchetterie. L'ouvrage est rempli d'eau ce qui rend le travail très périlleux.

Le midi, les habitants préparent le déjeuner pour tout le monde. On mange à l'abri de l'ombre du pont de l'autoroute. C'est le moment d'interagir avec les volontaires qui travaillent sur d'autres ouvrages, mais aussi avec les habitants qui sont attirés par l'événement.

L'après-midi est beaucoup plus difficile, la chaleur est vraiment très élevée. Le travail physique devient réellement compliqué. On boit du *tereré* (maté froid) avec les femmes de la *Corriente*. Elles nous font part de l'avancée des travaux. Elles paraissent vraiment investies dans chacune des tâches, avec des connaissances de chacun des procédés constructifs, des outils, et surtout de tous les voisins de la villa. Nous continuons sur un travail différent. Il s'agit d'immatriculer les maisons. Pour cela, on peint des plaquettes métalliques sur lesquelles sont inscrits le numéro de la manzana et le numéro de la maison. Toute la préparation se fait dans la Casa de la Mujeres. Un des premiers points abordés par les associations dans la villa est celui de la place des femmes. Il y a maintenant plus de 10 ans que cette casa a été construite. Il s'agit du lieu de rendez-vous de la *Corriente*, mais aussi d'un lieu d'atelier pour les femmes et les enfants où l'on parle beaucoup d'alphabétisation, d'apprentissage et de dimensions ludiques. Elle apparaît comme un point de repère dans le quartier, une zone neutre où tout le monde peut se réfugier.

La fin de la journée est l'occasion de réellement se détendre. La vie du quartier continue son cours, les habitants écoutent de la *cumbia* en buvant du maté devant leur maison. Ils discutent avec les voisins, les enfants jouent au foot ; en soit ils vivent leur vie de quartier.



COVI, apprendre autrement.



Comunidad Organizada de Vecinos Independiente.

Le groupe de COVI travail dans un *asentamiento* de Quilmes, que nous avons déjà pu étudier dans la partie 2 du premier chapitre de ce mémoire. Lors de la *tomada de tierra*, un groupe de voisin a investi une parcelle, située au bout de l'*asentamiento* pour réaliser un espace communautaire pour tous les voisins du quartier. Il a fallu s'installer rapidement sur cet espace, sinon d'autres personnes auraient continué à arriver sur le terrain.

L'initiative est prise par des voisines qui avaient dès le début envisagé la création d'un tel espace. Il y a derrière ça une ambition sociale qui est plutôt rare dans les *asentamientos*, surtout quand elle intervient au début de la *tomada*, comme c'est le cas ici. Ce sont deux femmes, Sylvia et Gabriela, qui en premier lieu avaient destiné le centre pour les enfants du quartier. Elles durent s'opposer à de nombreux problèmes de relations sociales, comme certains voisins qui n'appréciaient pas ou avaient peur que leur enfant fréquente cet endroit, ou encore des questions de gouvernance illégale qui s'instaurent dans le quartier comme nous avons déjà pu l'évoquer.

Dans les deux premières années, un architecte, Cristian Coronel, rejoint le projet, il s'investit avec les voisins pour développer le lieu, et les projets qui s'y déroulent. Aujourd'hui le centre se compose d'un vaste terrain, où l'on trouve un terrain de football, de volley, un espace de jeux pour les enfants et un bâtiment composé d'une salle commune et d'une cuisine. Une pièce destinée à l'informatique est actuellement en construction, mais il manque toujours les ordinateurs. Le projet se déroule dans le temps, et l'arrivée d'un architecte aida énormément les voisins qui virent l'opportunité de cadrer le projet et de le formaliser par l'apport d'un professionnel extérieur au quartier.

La communication du projet passe par le bouche à oreille toujours très utilisé dans ces formes urbaines, ainsi que par les réseaux sociaux, notamment Facebook. Les activités proposées sont très variées, des activités sportives, football, volley, hockey sur gazon, jusqu'aux classes de catéchisme qui ont lieu chaque semaine dans le centre. Il y a également des cours de percussion. Ces activités sont réalisées par des intervenants extérieurs qui s'investissent volontairement dans le projet. En plus de ces activités, un moment de réunion destiné aux enfants est organisé le samedi après-midi. Il s'intitule la *copa de leche*, c'est l'idée de proposer du lait, une boisson qui n'est pas forcément accessible pour tous. Le lait évoque également un côté maternelle, synonyme des ambitions d'éducatrices que

développe le centre. Enfin, l'arrivé de Cristian Coronel permet de proposer aux adultes des consultations sur le thème de l'habitat, avec des relevés, des propositions d'aménagement et la réalisation de plans municipaux en vue d'une futur légalisation du terrain.

Depuis l'arrivé de l'architecte dans le projet, des étudiants de la faculté viennent chaque semestre participer au développement du projet. Ils agissent dans le cadre du SIUS, *Seminario Interdisciplinario por la Urgencia Social*, où de nombreuses associations viennent dans l'idée de travailler des projets de quartier avec les étudiants. L'apport de la faculté dans le projet est très importante, comme le soulève les voisins. Chaque semestre né un nouveau projet, ce qui participe à son développement, de même que la venue dans le quartier d'étudiant, permet aux enfants de rentrer en contact avec des personnes qui ne sont pas au quotidien dans l'*asentamiento*. Cela fait partie de l'éducation, et c'est important pour des enfants qui n'ont que rarement l'opportunité de sortir du quartier.

Les projets qui sont développés s'intéressent particulièrement aux processus qui accompagnent le projet. Nous reviendrons sur un exemple dans la 3eme partie de ce mémoire. L'objectif est que le projet naisse des habitants, pour les habitants. D'où la présence chaque semaine des étudiants sur le terrain. Ensuite le fil conducteur est l'éducation des enfants, avec des références à des théories de l'éducation, tel que Montessori ou Hoffmann, où les enfants sont protagonistes de leur propre éducation.

Ici la politique est reléguée en arrière plan, on en parle mais que très peu, il ne s'agit pas d'un sujet central. Nous ne sommes pas non plus dans un politiquement correct comme on a pu le voir avec les ONG, mais il s'agit d'une ambition sociale qui se réalise ensemble. COVI *crea consciencia*, on développe les nouveaux modes de fabrication d'espace et de cohésion sociale.





TLPS, La pensée politique et sociale comme projet architecturale



Taller Libre de Proyecto Social.

Le TLPS, est un groupe qui agit dans le cadre de la faculté, sans être une option officiellement reconnu. Il s'agit d'un atelier libre, comme son nom l'indique, où les étudiants viennent de manière volontaire. Les réunions se déroulent le samedi matin avec une alternance entre apport théorique, et déplacement sur le terrain.

L'atelier propose donc, l'intervention de nombreuses personnalités qui travaillent sur l'habitat informel. Ces exposés mettent le point sur l'importance du projet réalisé en commun avec les habitants, dans la communauté. Ainsi ils invitent ainsi à un partage des connaissances avec les habitants, point d'orgue de la naissance du projet. Ils invitent ainsi à réaliser le saut entre la faculté et le quartier pour avoir conscience de la nécessité jusqu'à la possibilité de la transformation.

« Proyectar formas habitables y esto es imposible sin recuperar el dialogo con quien ha de habitar esas formas »²⁷

Ce travail proposé par le TLPS, de l'individu au groupe, nous reviendrons dessus largement dans la partie trois. Il est intéressant de voir la présence d'un tel atelier dans une faculté où l'enseignement est complètement différent, avec une absence des sciences sociales, et une prédominance de l'art et surtout de la rationalité.

En parallèle de cet apport théorique, il y a un important travail de terrain. Les groupes travaillent dans des quartiers différents, en CABA ou en AMBA, avec des problématiques différentes, qui sont propres à chaque lieu. Certains cours, réalisés aux seins de la faculté, nous permettent de mettre en commun les problématiques et les modes d'actions de chaque groupe.

J'ai pu suivre particulièrement le groupe *Villa 31 – Habitat*. L'idée, déjà évoquée, est de questionner la loi d'urbanisation qui date de 2009, sur un îlot particulier, la *manzana 27*. Le point de rassemblement était le comedor de Tapia. Il s'agissait de réaliser un recensement architectural, ainsi que des entretiens avec les habitants, pour voir les différences entre ce même travail réalisé en 2006 et aujourd'hui.

²⁷ « Projeiter des formes habitées, ceci est impossible sans récupérer le dialogue avec ceux qui vont habiter ces formes. » *¿Qué arquitectura, para quién y cómo?*, Esteban de Manuel, 2009, p.7

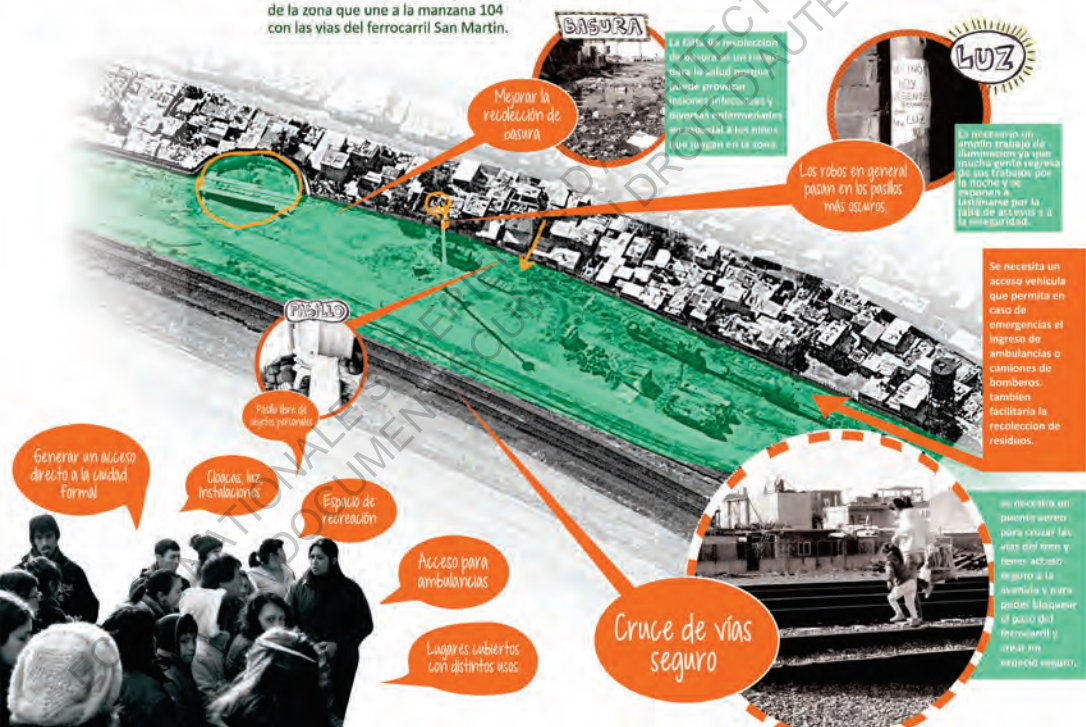
« Todo crece, todo evoluciona, todo cambio. La *villa* no está dispuesto a parar, pero no esperemos el municipio para cambiar las cosas. » 28

Cette atelier a pour vocation une remise en cause du modèle politique pour questionner de nouveaux modèles sociaux. Il est très intéressant de voir un atelier de la faculté être politisé à ce point. En effet, les apports théoriques retranscrivent une réelle opinion politique orientée vers une ouverture sociale. C'est rare en France de voir une telle expression politique au sein d'un bâtiment publique.

NECESIDADES DEL BARRIO

**BARRIO CARLOS MUGICA
MANZANA 104**

En las reuniones y en el dialogo puerta a puerta los vecinos del barrio nos hablaron de las necesidades y carencias de la zona que une a la manzana 104 con las vias del ferrocarril San Martin.



Exemple de production du TLPS, nécessités du quartier *manzana* 104, 2014

28 « Tout a grandi, tout a évolué, tout a changé. La villa n'est pas prête de s'arrêter, par contre on n'a pas attendu la municipalité pour changer les choses. » Maria, *Villa 31*, 27/05/2015

Le *villero* entre identités, stéréotypes et rejets.



Portraits *Villeros*, « la boue c'est notre stigmat. »²⁹.

Immigration et détresse économique.

Comme nous avons déjà pu l'évoquer, les habitants des *villas* et des *asentamientos* sont en grande partie issus de l'immigration en première, deuxième ou troisième génération ; ils sont péruviens, paraguayens ou boliviens. Ces pays possèdent une culture andine, beaucoup plus présente qu'en Argentine et qui est très représentée dans ces quartiers de la capitale. On trouve également la culture que l'on appelle criolla, qui se retrouve dans toute l'Amérique du Sud. Elle est assimilée à la période coloniale, se référant à une culture d'influence paysanne des nouveaux arrivants. Ces repères sociaux-culturels des pays limitrophes viennent se mélanger avec la culture argentine des deux dernières décennies, mais également avec une culture mondiale, propre aux villes mondes telles que les définit Saskia Sassen.

Il y a des argentins aussi, d'un milieu social populaire, qui pour des raisons économiques ou personnelles ont dû quitter la ville formelle pour s'installer dans ces morceaux de ville. La crise économique de 2001 marqua par exemple une augmentation considérable de l'installation de familles en *villas* ou *asentamientos*, avec l'arrivée d'une population appartenant à une classe sociale moyenne. Elles ne sont pas arrivées pour des problèmes d'intégration, mais bien parce qu'elles reflètent une détresse économique très présente en Argentine. À ces argentins qui subissent une évolution sociale, on ajoute des habitants qui arrivent par détresse psycho-sociale. Il est important de bien distinguer ces deux types d'habitants, comme a pu le définir Patrick Declerck à propos des sans domicile fixe de la ville de Paris.

Toutes ces différentes cultures qui se croisent à l'intérieur de la ville informelle sont à l'origine d'un mélange de singularité qui vient créer la culture *villeros*, que nous allons essayer de détailler dans cette partie. Ce mélange, ces cultures qui cohabitent sont à l'origine de la *villa* et de ces nombreuses facettes.

Les transports, des difficultés qui isolent.

Dans la plupart des cas, le *villeros* quitte tous les matins la ville informelle pour rejoindre la ville formelle. Il part naturellement au travail se fondre dans la masse des millions d'actifs argentins qui se déplacent dans la capitale pour se rendre à leur lieu de travail. Pour les habitants de la *villa*

29 *Buenos Aires « Villas » au bord de l'amer*, par Mathilde Guillaume, pour Libération, le 31 août 2014.

31, qui sont privilégiés, ils ont peu de trajet à réaliser, ce qui améliore le cadre de vie et qui représente un des premiers facteurs du choix d'implantation dans la ville. Pour les habitants des *asentamientos* de province, la situation est bien sûr très différente avec un temps passé dans les transport en commun, bien souvent supérieur à deux heures. (Le temps de transport moyen dans l'AMBA est de 1H30 aller, soit 3 heures aller-retour).

Ce manque de proximité est un réel problème sur lequel nous reviendrons notamment dans les entretiens, car les lieux informels sont inaccessibles en transport en commun. Il est alors nécessaire de marcher de longues distances, ou bien d'utiliser des transports privés qui permettent plus de sécurité, notamment dans la *villa* 31, mais qui représentent un coût important pour des familles entières. À titre d'exemple, pour accéder à l'*asentamiento* de COVI, à Quilmess, pourtant bien desservi, il fallait marcher plus de 1,5 kms entre le premier bus et l'entrée du quartier. Cette situation est loin d'être la plus marquante, les habitants du centre de la *villa* 31 avaient par moment plus de 45 minutes de marche pour sortir de la *villa* et avoir accès aux premiers services de transport en commun. Ce rapport très particulier au transport est l'un des premiers facteurs d'isolement des habitants de la ville informelle.



Le travail, un point d'attache avec la ville formelle.

La profession que l'on retrouve majoritairement est celle des travailleurs dans le bâtiment et dans la voirie. S'agissant d'un travail plutôt difficile il est en majorité réalisé par des expatriés qui sont justement les habitants des *villas* et des *asentamientos*. C'est pour cela que nous parlions auparavant « d'habitations bien construites et qui possèdent une structure saine » Javier Fernandez Castro. On montre néanmoins un paradoxe social, ce sont ceux qui construisent les nouveaux édifices de Puerto Madero qui vivent dans les zones informelles non loin de là. Cet écart est difficile à comprendre lorsqu'on sait la force économique que représente la main d'œuvre de la ville informelle.

L'autre corps de métier très représenté, ce sont les agents de propreté, femmes ou hommes, à domicile ou dans l'espace public. De la même manière ils quittent la *villa* pour nettoyer la capitale, alors qu'ils vivent eux-mêmes dans ce qu'on a longtemps appelé *villa basura*. Là encore la contradiction est très forte, bien qu'elle soit à l'origine d'une force identitaire de la *villa*.

Ensuite il se développe dans la *villa* un grand nombre de professions basées sur une économie parallèle et souterraine. Parmi eux les Cartoneros, ils sont l'emblème de la précarité à Buenos Aires, car ils sont très visibles dans la capitale. Ils arpentent les rues en tirant des charrettes, et recherchent dans toutes les poubelles des matériaux, principalement du carton, mais également de la ferraille ou d'autres types d'objets, qui peuvent se revendre. Ils monnaient ensuite leurs matériaux à des commerciaux qui se chargent de les recycler. Ils sont donc payés au jour le jour et pour des sommes très modestes. C'est la profession la plus stigmatisée de Buenos Aires, ils sont exposés aux yeux de tous, ils paraissent sales et sont désignés comme responsables de l'état des rues de la capitale, car ils vident les poubelles pour chercher dedans. À cela s'ajoute une consommation d'alcool et de drogue dans l'espace public, notamment le paco et la colle pour les enfants, qui rend cette population réellement mise à l'écart de la société argentine.

Il se développe ensuite tout un tas de petits commerces dans la ville formelle, notamment la vente de produits manufacturés ou bien alimentaires qui sont vendus par des marchands ambulants, sans spécialisation. En effet, les vendeurs vont généralement au jour le jour trouver un produit et passer la journée à le vendre. La proximité avec les lieux de commerces, tel que le port pour la *villa 31* est alors très importante. Ce travail n'offre donc aucune garantie, il est réalisé de manière spontanée dans les gares, dans les trains ou encore dans le métro. Il suit l'évolution de la journée des porteños, il s'adapte aux modes de vie et représente la précarité de certains qui souhaitent s'en sortir.



Cartoneros à Buenos Aires, source photo : <http://pulitzercenter.org>

Enfin il se développe d'autres formes de revenus, comme le commerce illégal notamment des armes, ou bien des drogues. Ces trafics sont invisibles, jamais réalisés en centre-ville, mais bien présents et de manière très organisée, avec une forte corruption des forces gouvernementales. Ils sont très difficiles à approcher, mais un véritable fléau pour les *villa*. C'est le seul travail énoncé depuis le début qui se déroule au sein de la *villa*. Il est également à la base de l'insécurité que l'on peut trouver dans ces quartiers.

Et pour finir dans un lieu urbain où le rapport à la terre est aussi particulier, il y a bien sûr un fort intérêt pour la spéculation foncière, ou bien la sous-location, mais, nous reviendrons sur ce point par la suite.

On peut donc voir que beaucoup de métiers sont reconnus légalement, ensuite de nombreux travailleurs sont en relation directe avec la ville formelle. Il y a donc peu de travail qui se déroule seulement dans les *villas* et pour les *villas*. Le travail représente donc un lien très important avec la ville formelle, qu'il est très important pour les *villeros* d'entretenir.

La famille, un point de départ social.

La famille a une place très importante dans la société latine. Il s'agit d'un point d'ancrage très important par l'entre-aide qu'elle propose. Ainsi, on fait souvent appel à un oncle, une tante pour aider à la construction, pour prêter de l'argent ou même pour garder les enfants. L'exemple de Maria qui fait venir son cousin de Jujuy, ville à 1050 km de Buenos Aires, pour réaliser sa dalle de toiture, est représentatif. Dans une population de *villa* et d'*asentamiento*, qui peut dans bien des cas se sentir isolée par le manque d'assistance sociale, étatique ou municipale, la famille prend un caractère encore plus important.

Ainsi, on réalise des travaux, des tâches, mais également des fêtes ou réunion d'une très grande ampleur. Les oncles, tantes, parfois issus de germain possèdent une place majeure dans l'accompagnement et dans l'éducation, souvent au même titre que les parents. La famille est le premier cercle de sociabilité, la première base sociale qui se crée autour d'un individu. On peut donc dire que l'environnement social fait passer la socialisation silencieuse au degré de socialisation par entraînement ou par pratique directe.

De plus, la difficulté à trouver une parcelle vide dans des zones géographiquement intéressantes a pour conséquence que dans de nombreux cas les générations suivantes vont venir habiter sur la même parcelle, avec une division de l'espace, ou sous le même toit avec le partage de chambres ou la création de pièces en plus sur ce qui était le jardin. Ce partage et cette promiscuité sont bien évidemment à l'origine de la socialisation telle qu'on a pu la définir. Elle a ses avantages, mais également ses inconvénients, notamment lorsqu'il y a des problèmes d'entente au sein de la famille ou à l'arrivée d'un conjoint qui peut perturber l'équilibre familial.

Pour finir, la famille a un rôle primordial dans l'éducation. Dans des zones où l'accès à l'éducation peut-être compliqué, l'enseignement réalisé par des proches prend un caractère indispensable pour l'épanouissement des générations futures. De même la famille joue un rôle très important dans la transmission d'une culture native, comme nous avons pu l'évoquer au début de cette partie. Cette culture aurait tendance à se perdre dans une mondialisation culturelle si elle n'était pas transmise par la famille.

La santé, le corps, le sport.

Les services publics de santé sont totalement gratuits en Argentine, tout comme l'éducation. Il en résulte néanmoins une saturation des services qui produit de longues heures d'attente, voire plusieurs journées. Ces services sont bien évidemment accessibles pour les *villeros*. Le problème soulevé par de nombreuses associations, dont notamment la *Cor-*

riente, est l'accessibilité des secours. Jusqu'à très récemment, il n'y avait pas d'ambulance habilitée à rentrer dans les *villas*.

« En los asentamientos funcionan cuatro ambulancias manejadas por la organización Corriente Villera Independiente. La idea de crear una Central de Emergencias Villera surge del sistema de ambulancias administradas por vecinos. »³⁰

On peut voir que cet accès au secours est réalisé de manière volontaire par des voisins de la *villa*, et seulement durant la journée, les jours de la semaine. L'idée mise en place est donc de créer une centrale qui gère les urgences de manière locale pour une meilleure accessibilité des services de secours.

Les *villas* et *asentamientos* sont des lieux propices à la propagation de nombreux virus et bactéries. Les terrains contaminés, les eaux stagnantes, le raccord à l'eau courante sont autant de sujets caractéristiques d'une insalubrité qui peut être à l'origine de problèmes sanitaires. Néanmoins les argentins ont un rapport rigoureux à l'hygiène.

On trouve en Argentine une culture du corps très présente, elle cache une culture du paraître qui à Buenos Aires est fortement marquée. Par exemple, même quelqu'un dans une grande difficulté financière, va toujours porter un soin très marqué à son apparence vestimentaire. C'est un marqueur social très important et qui se remarque dans la rue ou dans les lieux publics.

Beaucoup d'argentins courent, ou vont à la salle de sport. Ces pratiques ne sont pas très répandues dans les *villas* et les *asentamientos*, mais la pratique du sport reste néanmoins très présente. Tout d'abord, le football, une seconde religion en Argentine et dans toute l'Amérique du Sud. Il est pratiqué de manière très importante dans les *villas*, en amateurs, bien qu'il y existe des tournois organisés, où les parties sont très sérieuses car il y a de l'argent en jeu. Une partie de foot reste toujours un moment privilégié, où la blague n'est pas réellement permise. Le football est essentiellement joué par les garçons, il est très peu accessible aux filles. Il y a donc évidemment d'autres sports qui sont pratiqués, tel que le volleyball ou encore le hockey sur gazon.

Le sport est un moment de partage fédérateur, qui est bien souvent la base de nombreuses interactions sociales. C'est un marqueur spatial, on peut d'ailleurs voir que les espaces publics des *villas* et *asentamiento* sont la plupart du temps des terrains de sport.

30 « Dans les *asentamientos*, quatre ambulances, gérées par la *Corriente Villera Independiente*, fonctionnent. L'idée de créer une centrale d'urgences *villera*, vient de ce système d'ambulances administré par les voisins. » *Amulancias en la Villa*. MundoVilla.com, 2015.



Terrains de football Villa 31, source photo : <http://grupodetrabajopromotoresdesalud.blogspot.fr>

Gabriela

Gaby est argentine, elle est arrivée de l'intérieur du pays lorsqu'elle était jeune, l'essentiel de sa famille est encore dans la province du Chaco. Elle a un parcours particulier en termes d'habitat. Après un divorce difficile, elle arrive dans l'asentamiento avec sa fille. Actuellement elles vivent toutes les deux, mais restent très proches de sa famille, au sens large, qui vit dans d'autres quartiers. Elle travaille à garder des enfants, et fait un peu de ménage pour compléter ses fins de mois. Tous les jours elle se rend dans la capitale pour travailler. Elle est très coquette, et s'habille bien. Sa passion, c'est la photographie, avec l'argent qu'il lui reste elle se paie des cours, en espérant un jour pouvoir en gagner sa vie. Sa dernière envie, c'est de se tatouer des ailes d'ange dans le dos. Elle en parle depuis longtemps, mais cela coûte cher, environ 1500 pesos (120 euros) par aile. Du coup, elle économise depuis maintenant longtemps. Elle publie des photos de ses fêtes sur Facebook, et parle beaucoup de sa fille. Elle s'est investie dans le centre culturel de COVI pour sa fille, qu'elle voyait avec ses copines, traîner dans le quartier. Il faut bien qu'elles fassent quelque chose.

Les loisirs et la culture, sortir de la *villa* ?

Le football que l'on a pu évoquer comme pratique sportive, représente aussi une activité de détente, notamment par le suivi des équipes locales. Il est même un facteur identitaire comme on a pu le voir avec l'équipe nationale, mais il en est de même avec les clubs locaux Boca Juniors et River Plate. Tous les *porteños* suivent un club, des grandes familles, et il est de coutume qu'au début d'une conversation, on demande si tu es de River ou de Boca. Ce thème de l'appartenance peut même devenir une cause de bagarre entre les différents supporteurs, confrontation qui ne se limite pas au stade mais à la vie de tous les jours. Dans la *villa* de gigantesques fresques en l'honneur des équipes locales annoncent cette passion pour son équipe (photo ci-contre, le drapeau de River Plate). Le club de Boca possède plus d'adhérents que de places libres dans le stade. Aller au stade, regarder une partie, autant de loisirs qui sont très présents à Buenos Aires et d'autant plus dans la *villa*. Comme si l'appartenance à une équipe était un moyen de se rapprocher par ses convictions de la ville formelle. On retrouve ici une socialisation d'inculcation symbolique de croyances, comme si au stade il n'y a plus de *villeros*.

Les loisirs en tant que tels, il y a peu d'espace pour les réaliser. Ils sont peu accessibles pour les habitants de la *villa*, car la majorité sont organisés dans la ville formelle, et demandent une participation économique. Dans la *villa*, on trouve des associations qui s'occupent d'organiser des événements, des réunions de discussion, des ateliers, etc. Ce genre d'activités est très bien reçu par les femmes et les enfants qui n'hésitent pas à venir participer, le soir et le week end. Les hommes ont beaucoup plus de mal à venir à ces actions collectives. Ils restent bien souvent dans l'espace public, chef-lieu de la socialisation comme nous le verrons par la suite. La place des associations dans le développement culturel de la *villa* est majeure et reste un levier pour la connaissance et la socialisation dans les *villas* et *asentamientos*, comme nous le verrons dans la dernière partie. La culture n'est que très rarement citée comme un loisir réalisé de manière régulière. Son accès est difficile dans la *villa* car pour le moment les organismes culturels d'état ou municipaux qui ont pénétrés dans l'enceinte des zones informelles sont rares.

« Existe mucha desigualdad en el acceso a la producción de bienes culturales. »³¹

Néanmoins, les associations évoquent une diminution des budgets alloués à la culture par le gouvernement. Il y a un projet débuté depuis

31 « Il existe beaucoup d'inégalités en ce qui concerne l'accès à la production de biens culturels. » Mauricio Macri, pour *MundoVilla.com*, mars 2014



maintenant plus d'un an pour la construction d'un centre culturel dans la *villa* 31, et qui n'est toujours pas réalisé. En cette période d'élections, le ministre de la culture est revenu pour dire que suivre ce projet est une nécessité pour pallier aux différences d'accès à la culture entre la ville formelle et informelle.

L'école, une priorité.

L'Argentine accorde énormément d'importance à l'éducation avec 97% de scolarisation à l'école primaire. Elle est obligatoire entre 5 et 15 ans, totalement gratuite et sans frais d'inscription. Les élèves doivent juste acheter leurs livres et leurs uniformes. L'accès à l'éducation se fait donc de manière relativement simple dans la ville formelle, comme dans la ville informelle. Les *villas* ne possèdent pas d'écoles publiques à l'intérieur du quartier ce qui va complexifier l'accès à la scolarisation des enfants.

En général les enfants vont dans les écoles avoisinantes au quartier. Dans le cas de Maria, habitante de la *villa* 31, ses enfants se rendent dans l'école de Retiro. L'entrée dans ces écoles se fait sous réserve de places disponibles, car les enfants de la *villa* n'y sont pas automatiquement scolarisés. Cette scolarisation s'effectue à partir de la justification de domicile, les demandes complémentaires sont donc portées en liste d'attente. Au final il y a beaucoup d'enfants qui doivent se déplacer pour se rendre dans les écoles où il reste de la place et qui sont souvent très loin géographiquement. Il y a alors un système de ramassage scolaire, qui est organisé par des sociétés privées et qui est à la charge des parents. C'est

une chose compliquée financièrement comme en terme d'organisation, mais qui est primordiale pour beaucoup de familles.

Beaucoup d'associations ou d'ONG, comme *Detras de Todos*, organisent du soutien scolaire dans les *villas*. Les parents étant souvent occupés jusqu'à tard, et analphabètes dans de nombreux cas, ils ne sont pas en mesure d'aider les enfants pour faire leurs devoirs. Ce sont donc des personnes extérieures à la *villa* qui viennent les aider. En plus d'une aide importante dans l'apprentissage, cela permet aux enfants de côtoyer des étrangers à la *villa*, élément très important dans l'éducation des enfants.

Ensuite il y a de nombreux enfants qui ne vont pas à l'école, par désintérêt des parents pour le système éducatif. Cette marginalité est à l'origine d'un manque d'alphabétisation dans les *villas* et les *asentamientos*. Les enfants sont alors laissés à eux-mêmes dans la rue ou au sein de la *villa*. Ce manque d'accès à l'enseignement est problématique, car il oriente les enfants vers des déviances et une marginalisation.

Ce thème des enfants qui n'ont pas accès à l'enseignement est proche de la problématique des enfants des rues. Ils sont très nombreux à Buenos Aires, ils sont orphelins depuis leur naissance et vivent en bande dans la rue, dans des parcs ou parfois au sein de la *villa*. Dans la capitale, on les croise dans le métro ou dans les gares où ils font la manche pour vivre. Ils développent des modes de vie collectifs avec les enfants qui sont dans la même situation qu'eux. Pour cela on peut dire qu'ils s'organisent en bande avec des leaders, souvent les plus âgés. Ces enfants sont souvent non recensés, il est donc très difficile de les atteindre pour les aider. Ils sont complètement détachés du système scolaire, étant occupés la plupart du temps à gagner de quoi manger pour la journée. Même les associations ont beaucoup de mal à les atteindre.

Sebastien

Seby a 12 ans, il ne les fait pas trop. Il est autiste et vit dans l'asentamiento depuis sa naissance. Il a un grand frère et vit avec ses deux parents. Il ne peut pas aller à l'école, car aucune structure n'est disponible pour les enfants malades. Il ne parle quasiment pas, mais comprend très bien ce qu'on lui raconte. Ses parents sont un peu débordés, surtout qu'il ne peut avoir aucune autonomie. Les seuls jours où il sort de chez lui, c'est le samedi après-midi, pour venir à COVI. Ici, jamais de crise, toujours un sourire qui lui est collé aux lèvres dans chaque situation. Forcément les autres enfants sont un peu durs avec lui à certains moments. Mais il continue de jouer, toujours bien accueilli par les adultes ou les étudiants. Les étudiants, il les adore, si quelqu'un te saute au cou lorsque tu es de dos, c'est forcément Seby.

Sociabilité, l'espace de la rue.

En Amérique Latine, la sociabilité se développe beaucoup dans l'espace public. On le remarque à Buenos Aires, où les personnes s'arrêtent dans la rue pour discuter longuement. Avec les commerçants également, qui connaissent très bien leurs clients, et sont très ouverts à de longues discussions. Ces formes de socialisation se retrouvent dans la *villa*, où elles sont détournées. Nous reviendrons beaucoup plus longuement sur les nouvelles pratiques sociales qui se développent dans les *villas* et *asentamientos* dans la partie 3 de ce mémoire.

Ruben

Ruben est argentin, il a une petite fille qui vient à COVI tous les samedis après-midi.

Il travaille dans le bâtiment et a un sens pratique incroyable pour trouver toutes les petites solutions de la vie courante, c'est un ingénieur du moment, comme il se décrit. Il a beaucoup aidé à la construction du centre culturel. Comme on a pu le dire auparavant, il est rare que les hommes s'investissent dans ce genre d'association. Habituellement ils passent en disant bonjour pour aller jouer au foot. Lui il est là tous les samedis après-midi à boire le maté avec les femmes qui accompagnent leurs enfants. Dans la semaine, il donne de son temps pour continuer à construire le centre culturel. Il aime l'animation que cela crée, la vie qui s'y passe. À vrai dire il parle peu, mais au moins il agit.

Le *villero* et l'habiter.

Dans les *villas* et les *asentamientos*, l'habitat prend par définition un caractère très spécial. La maison ou le quartier est un facteur d'identité très fort. Nous allons essayer par la suite de comprendre la relation qu'entretiennent les *villeros* avec l'habiter, au travers de deux relevés qui s'accompagnent d'entretiens réalisés dans la *villa* 31, îlot 27, quartier YPF. Réaliser ces relevés sur cet îlot en particulier est important, car il est sous le coup d'un décret qui vise à construire un ensemble de logements destinés à reloger les habitants de la *villa*.

Ángela, louer et habiter.

Il s'agit de la casa de Maria qui est décédée il y a peu de temps. Des 4 enfants de Maria, 3 vivent encore dans la maison : Ángela, Javier et Gustavo. L'ensemble de la parcelle fait 311 m². C'est Ángela qui nous reçoit dans un grand patio central coupé en deux par un espace semi couvert qui communique directement avec la cuisine. L'ensemble de la maison est desservi par ce patio. Cette parcelle est particulière car il y a trois chambres qui sont mises en location. Une est disponible au moment de l'entretien. On compte dans la maison trois noyaux familiaux qui se partagent la même cuisine, à cela viennent s'ajouter les trois chambres en location qui possèdent leur cuisine à l'intérieur de leur chambre. Il est important de voir la notion de noyau familial, qui comprend les deux parents et les enfants. Le fait que différents noyaux partagent la même cuisine est très particulier, c'est l'origine d'une organisation complexe qui induit des rapports très particuliers entre les différentes familles. On voit ici le rapport à la famille au sens large tel qu'il a pu être évoqué auparavant.

Ángela nous fait part de la volonté de sa famille, son mari et leurs deux petites filles, de devenir indépendants en construisant un étage à la maison. Lors de la visite, on voit les travaux qui ne sont que très peu avancés. Seule la structure est élevée d'un étage, sans toiture, ni éléments de remplissage, ni menuiseries. Pourtant, cela fait bientôt deux ans qu'ils ont commencé ce projet. On voit le rapport au temps qui est très particulier dans la construction, une maison c'est souvent le projet d'une vie. Le projet de construction attend donc qu'on ait du temps à lui consacrer, mais de l'argent également, ou encore que les matériaux soient disponibles.

Dans l'organisation même de la parcelle, le patio joue un rôle fondamental pour la desserte vers chacune des habitations, mais également pour la ventilation et l'arrivée de lumière dans l'îlot qui ne possède quasiment pas d'ouverture sur l'extérieur. De plus, ce patio joue un rôle social fondamental. Il représente la partie commune à ces différents foyers, comme un intermédiaire entre l'espace public et l'espace privé. C'est donc ici que les adultes se rencontrent, que les enfants jouent et que se déroule la sociabilité intrinsèque à la parcelle. Au moment de l'étude, 11 enfants et 9 adultes habitent dans la parcelle.

Mis à part la construction de l'étage qui se fait petit à petit, la maison n'a pas connu de changements majeurs depuis 2009, date des premiers relevés. Il y a néanmoins eu une nouvelle organisation de l'espace au moment de la mort de Maria.

« Si toute la base de la *villa* est construite avec des défauts, en construisant nous allons simplement voir apparaître des défauts que l'on n'avait pas encore vus. »



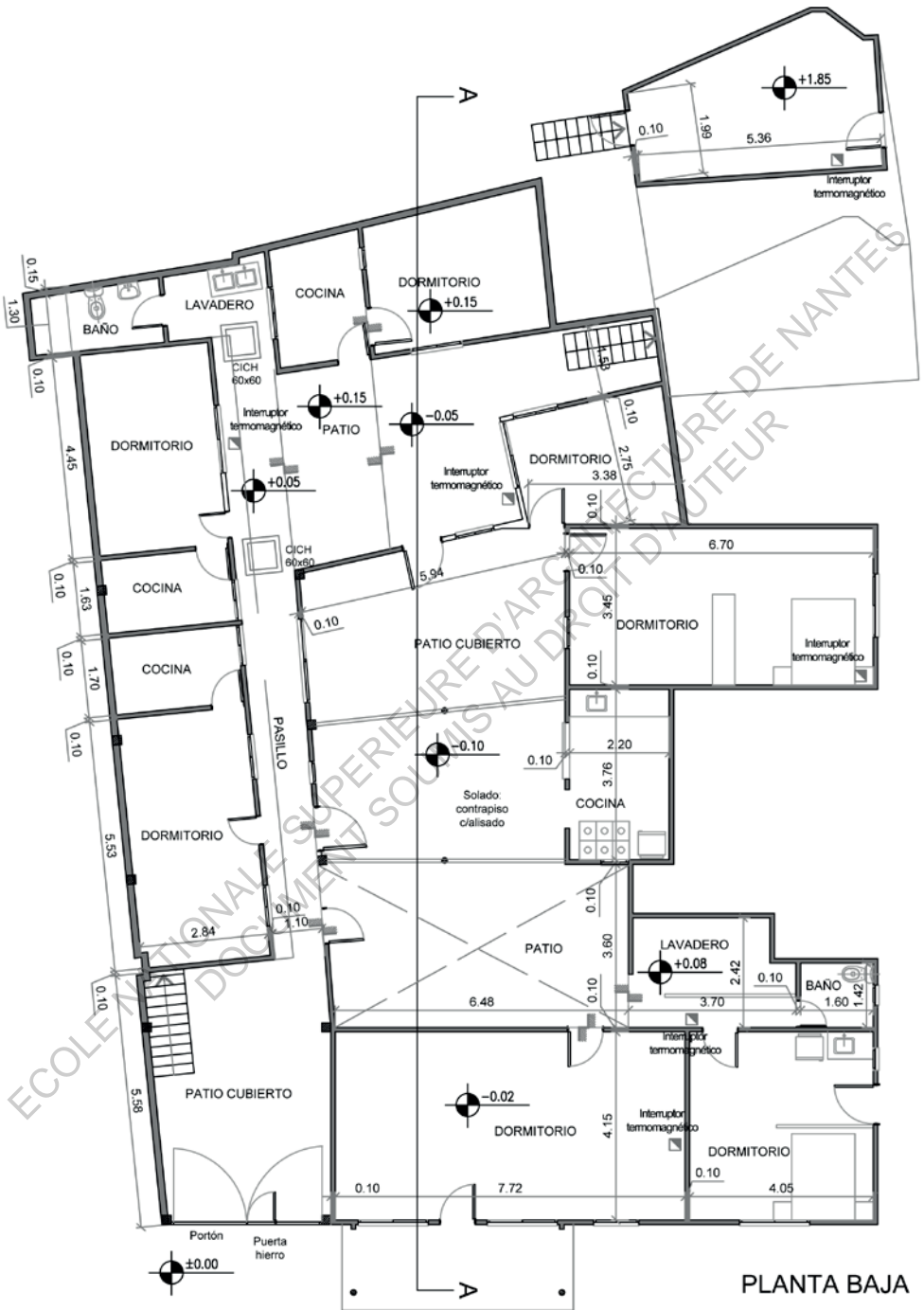
Nous parlons ensuite des anomalies constructives qu'il peut y avoir sur la parcelle. Elle évoque les entrées d'eau, par forte pluie, qui se sont considérablement aggravées depuis que la municipalité a goudronné la calle 12. Nous avons déjà évoqué le cas de cette rue qui est particulière, car c'est l'une des uniques rues de la *villa* qui apparaît sur le plan cadastral. Lors de la réalisation, le niveau de la route a été rehaussé ce qui entraîne l'eau sur les côtés, et donc dans son habitation. On en revient souvent à dire que la *villa* n'est pas construite sur une base saine, et qu'à chaque problème qu'on essaie de résoudre, c'est un nouveau qui apparaît.

On aborde ensuite le thème de l'urbanisation. Elle nous révèle que depuis que la police pénètre dans la *villa*, le quartier est beaucoup plus calme et moins dangereux. Elle trouve ça positif et dit que c'est une conséquence directe du processus d'urbanisation. On parle également des vols qui ont lieu à l'intérieur des maisons. On voit que le thème de la sécurité est très récurrent, et qu'il est traité aussi bien par les gens de l'extérieur comme par les habitants eux-mêmes. On parle des opérations de peinture qui ont été réalisées par la municipalité. Nous sommes d'accords sur la superficialité de l'action, mais elle nous révèle qu'elle trouve cela important pour l'image de la *villa*. L'habitant serait donc touché par l'opération de communication. On parle ensuite du thème des transports, qui est très problématique, et en relation avec le thème de la sécurité. Elle nous révèle alors des pratiques qui naissent naturellement : les voisins qui se rassemblent pour faire les trajets en groupe ou encore les habitants qui très souvent préfèrent sortir de la *villa*, prendre un transport collectif, pour prendre une autre entrée de la *villa*.

Ces problèmes de sécurité et de transport sont à mettre en relation avec une forte sectorisation des différents quartiers au sein de la *villa*. On comprend qu'il y a des quartiers plus dangereux que d'autres, notamment celui où elle a perdu son cousin. Il y a une identité propre qui très souvent est en relation avec l'histoire ou la géographie. Le quartier participe donc clairement à l'identité *villeros*.

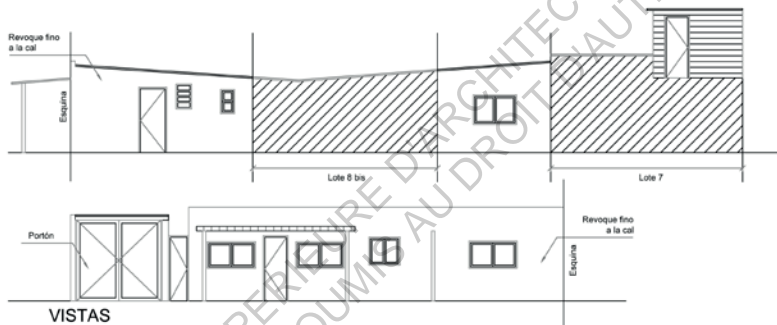
Lorsqu'on lui demande dans quel sens elle aimerait voir l'urbanisation aller évoluer, elle nous révèle qu'elle aimerait voir sa *manzana* se rapprocher de la ville formelle plus que du reste de la *villa*. On voit ici une volonté de l'habitant de se rapprocher de l'identité de la ville, plutôt que de garder l'identité de la *villa* et ses stéréotypes.

Elle revient au concret de sa propre vie, l'urbanisation c'est important, mais pour moi le primordial c'est la maison et d'aller à l'école. En parlant avec les habitants on se rend très souvent compte que l'échelle des préoccupations se réduit considérablement. L'importance de l'éducation et du cadre de vie « normal » sont évidemment évoqués car facteur du rejet de la population *villeros*.



PLANTA BAJA

On finit donc l'entretien sur ces questions. Comment la casa est-elle le miroir des changements familiaux ? Pourquoi vouloir rester dans le quartier ? Ou encore si les erreurs n'apparaissent pas avec les changements. Ce qui serait un questionnement à l'échelle de tout le projet d'urbanisation.



Maria. Créer son habitat, préserver son bien.

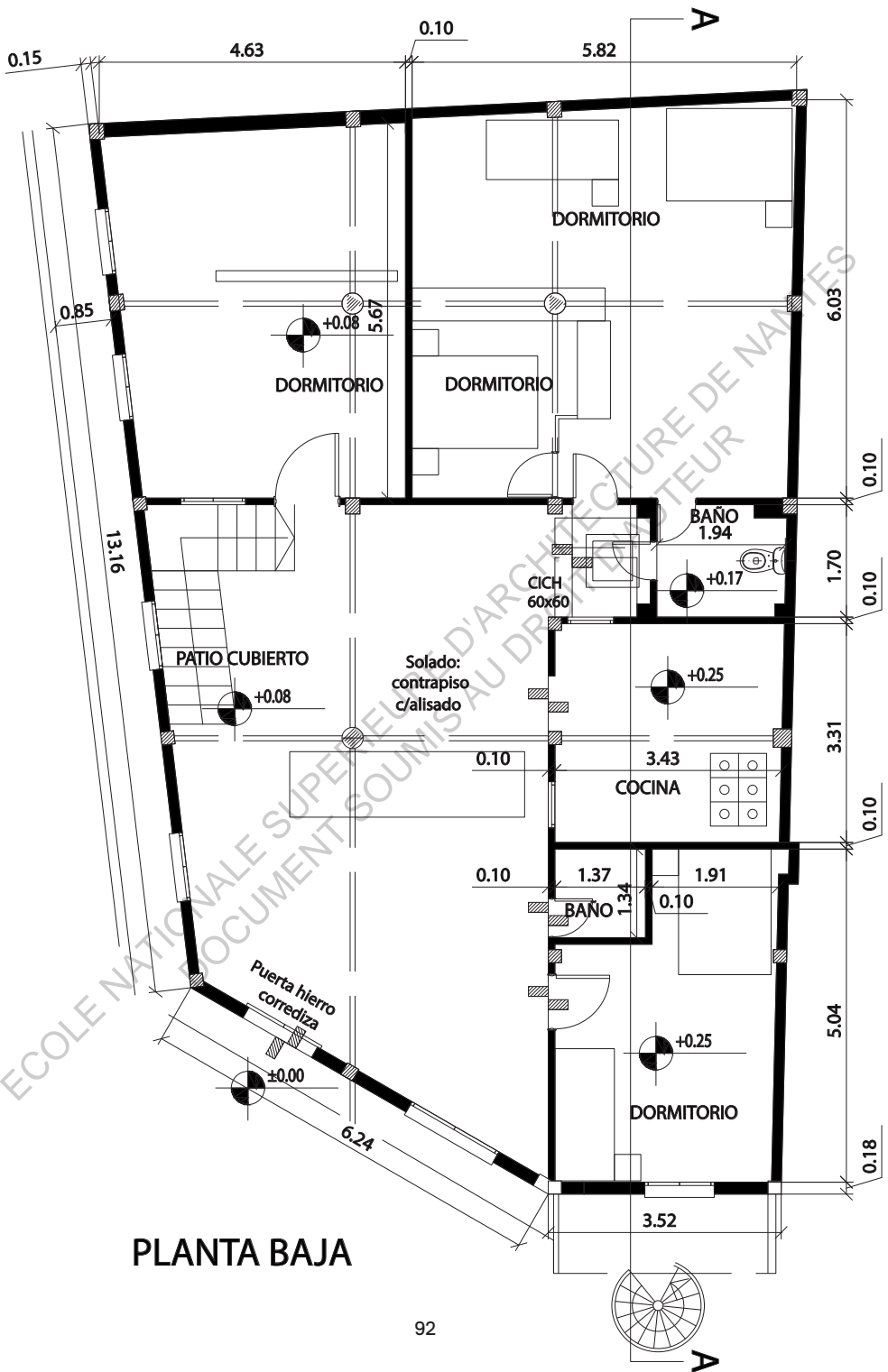
Maria a 54 ans, elle est d'origine paraguayenne et vit depuis sa naissance dans le quartier. Elle a donc une connaissance de la *villa*, ainsi qu'une reconnaissance auprès de ses voisins. Elle fait donc preuve d'un engagement social et politique au sein de la *villa*.

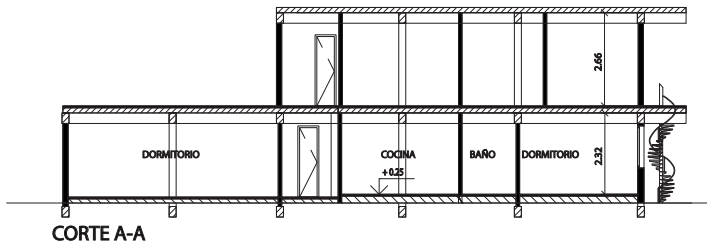
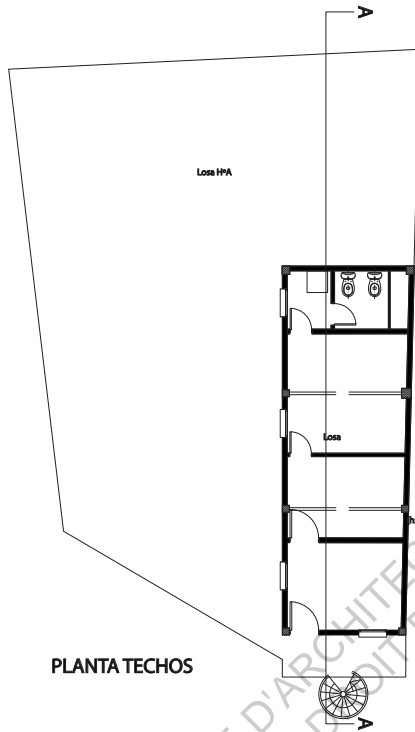
Elle vit avec 14 autres membres de sa famille sur une parcelle de 152 m². Quatre générations se côtoient dans l'habitat. Sa propre mère qui a 77 ans, ses 4 enfants qui ont entre 30 et 27 ans, ainsi que ses 9 petits enfants. Leur habitat est également le lieu de travail de Maria qui tient une épicerie de proximité pour le quartier. Son terrain est l'assemblage de deux propriétés réalisé il y a maintenant plus de 10 ans. Il y a uniquement des personnes de sa famille dans la maison contrairement à beaucoup de ses voisins, qui font de la sous-location, pouvant aller jusqu'à 15 chambres.

L'habitat est très dense, il ne possède qu'une seule façade qui donne sur la rue. Elle évoque des problèmes de ventilation surtout dans les deux pièces du fond. Lorsqu'on aborde l'éventualité d'un patio, qui permettrait un apport de lumière, ainsi qu'une ventilation, elle réfute invoquant une cause financière, mais également un problème d'ouverture qui permettrait l'intrusion pour des potentiels voleurs, ce qui lui fait très peur. Ces deux pièces en question ne sont pas actuellement utilisées au maximum. Elles servent de dépôt pour des matériaux de construction qu'elle a beaucoup de mal à se procurer. Elle évoque en effet un blocus de la mairie sur l'importation des matériaux, ainsi qu'un surcoût de ces matériaux dans la *villa*, comme nous avons déjà pu l'évoquer auparavant. Les seules solutions sont donc de payer la mairie, ou de faire rentrer les matériaux discrètement.

Elle évoque beaucoup les problèmes qui concernent l'arrivée d'eau. Elle n'a pas d'eau dans la cuisine, et ne possède qu'une arrivée, ce qui l'handicape pour son commerce. De plus elle est reliée à l'ancien réseau d'eau de la *villa*, ce qui signifie une qualité d'eau très mauvaise. Elle se plaint également des nombreuses fuites d'eau qui se produisent au RDC, comme à l'étage. Ces fuites s'introduisent donc dans la dalle. Ce qui l'inquiète quant à la conservation de la structure.

La maison a récemment évolué, elle a fait construire cette dalle à l'étage, en vue de l'extension au second niveau. Elle critique le travail du maçon qui a fait les travaux. Son frère, venu de Jujuy pour faire les constructions initiales, serait scandalisé par la réalisation. L'accès au deuxième étage se fait actuellement par un escalier extérieur. On voit néanmoins qu'un escalier intérieur existe depuis peu, il ne possède pour l'instant pas d'échappée, mais est présent dans l'idée de l'extension du deuxième étage. À terme, elle souhaiterait que chacun des membres de sa





famille ait une chambre individuelle. Elle nous dit que c'est important pour ses petits-enfants qui vont bientôt être grands.

On évoque ensuite le thème du voisinage, qui est pour elle très important, et qui pose souvent problème dans la *villa*. Les terrains sont très mal démarqués, ce qui est à l'origine de litiges entre les voisins, notamment à l'occasion d'une extension en hauteur. Dans son cas, son voisin a souvent empiété sur son terrain au deuxième étage. Elle est obligée de le reprendre sur les limites de propriété. Elle est également gênée par les fenêtres de ses voisins, qui donnent directement sur son toit et qui l'empêchent pour l'instant de construire au deuxième étage. Le travail de relevé habité que l'on réalise, est pour elle un moyen d'officialiser quelles sont les limites. On retrouve cette problématique au niveau de la structure. Son voisin a construit sa maison sans reconstruire de mur mitoyen. Il s'appuie directement sur sa propre structure, ce qui lui pose problème quant à la pérennité de l'ensemble.

Sur sa parcelle, elle a laissé un passage public sur le côté pour une voisine et amie qui avait des difficultés à se déplacer pour venir la voir. Plutôt que de faire tout le tour de l'îlot, elle a créé ce passage qui sert maintenant à tout le quartier. Elle évoque l'idée de fermer ce passage au moyen de portes, dont elle donnerait les clés à ses voisins. Mais elle reste consciente de l'apport de son passage couvert pour le quartier. Elle donne un bon retour sur la vie du quartier YPF, et cite le comedor de Tapia comme un lieu important de la vie sociale du quartier, fédérateur et essentiel. Elle remarque également la proximité des transports publics, hors *villa*, qui permettent aux enfants d'accéder à l'école de Retiro très rapidement.

« Tenemos que mostrar que se puede urbanizar, hacer la ciudad donde ya hay ciudad. »³²

Elle nous parle alors de l'origine du quartier, nous disant que la division de la *villa* en 9 quartiers distincts est une volonté de la mairie pour bloquer l'effet de force développé par la *villa* et surtout pour s'attaquer à son identité propre. Nous en arrivons à parler de politique. Elle dévoile les techniques électorales de la PRO, consistant à monnayer les votes, comme nous l'avons déjà évoqué. Elle réfute complètement la politique d'acupuncture urbaine développée par la municipalité et revendique un changement radical des plans d'urbanisation, s'intéressant aux logements déjà présents. Elle s'oppose donc au décret de 2001, préconisant l'implantation de logements collectifs sur la *manzana*. Elle ne quittera pas

32

« Il faut montrer que le quartier peut s'urbaniser, faire la ville où elle existe déjà. »

sa maison, quelque soit la solution de relogement. Elle le répète à de nombreuses reprises.

En effet, pour elle, garder sa propriété est une condition nécessaire à la loi d'urbanisation. De toute façon elle n'a pour l'instant toujours pas vu les effets de cette loi. Elle aimerait voir en premier lieu un travail sur les arrivés d'eau et de gaz, refaire les vieux réseaux, pérenniser l'existant

On voit donc la place importante de l'habitat pour le *villeros*. On entend souvent dire que l'urbanisation, la politique, la ville... c'est important, mais le plus important c'est la maison. L'habitat, c'est avant tout ce qui le distingue des autres. Il s'agit de sa revendication, son marqueur, et c'est ce qui participe à son identité. Mais c'est également l'origine des stéréotypes dont il est victime.



Stéréotypes et rejets.

Le *villeros* a donc une identité particulière au sein de la métropole, elle est à l'origine de nombreuses revendications culturelles notamment dans la musique ou dans l'art. Mais cette identité est à l'origine de son rejet et des stéréotypes qui lui sont attribués.

La plus grande majorité des *porteños* ne sont jamais rentrés dans une *villa*. De l'extérieur, elle est vue comme une zone de non-droit, dangereuse, où il ne sert à rien d'y pénétrer. Mais ce phénomène de rejet de la forme urbaine empêche les *porteños* de vraiment connaître le mode de vie à l'intérieur de la *villa*. Ils se basent sur un imaginaire et des stéréotypes qui collent au *villeros*, sur fond d'immigration, d'assisté social, de drogue... Dans un sens, l'idée que l'on a du *villeros* est complètement construite socialement par les *porteños*. Cette idée dépend également de l'origine sociale du *porteños*. Néanmoins, cette identité plaquée sur les habitants de la ville informelle induit des situations très difficiles à vivre au quotidien.

« Para buscar un trabajo, yo tenia que preguntar a mi tia si podria decir que vivo en su piso. Asi no se ve la direccion en la villa. »³³

C'est un premier exemple très caractéristique de la discrimination et du rejet porté aux *villeros*. Les *villas* représentent le taux de chômage le plus important de la métropole. Or trouver un travail ou encore accéder aux études est extrêmement dur. Dans la majorité des cas, le *villeros* est typé andin, une première discrimination se fait sur la couleur de peau, par l'argentin de type occidental, descendant de famille européenne. Comme on a pu le dire l'Argentine est la terre de tous les accueils, mais quand même un peu plus si l'on est occidental. C'est ensuite l'adresse qui pose problème. Comme le montre cette citation d'Adriana, lors d'un entretien d'embauche, dire que l'on est domicilié dans une *villa*, joue forcément en défaveur. On ne parle pas ici de *cartoneros* ou vendeur de *paco*, mais bien de l'argentin « normal », comme on a pu voir précédemment, qui vit dans une *villa*.

Le *villeros*, il est sale, il sent mauvais, il parle mal, il se drogue, il ne travaille pas, il ne respecte pas la loi, il est dangereux, mal éduqué... Autant de dénominations que l'on peut entendre de la part de certains *porteños*. La construction de ces stéréotypes se fait socialement à partir d'une différence d'environnement urbain. Ils ne sont fondés sur rien, si ce

33 « Pour trouver du travail j'ai demandé à ma tante si je pouvais dire que j'habite chez elle, comme ça on voit pas que mon adresse est dans la villa. » Adriana, 25/05/2015.

n'est l'image du *cartoneros*, qui bien souvent devient le représentant de la population *villas*, alors qu'il n'en constitue qu'une faible partie.

« Vos puedes entrar en la villa, pero vos no. »³⁴

C'est le conseil prononcé par un habitant de la *villa* 31, à deux amies qui souhaitaient entrer dans le quartier. L'une est d'origine espagnole, très typée et avec les cheveux noirs. L'autre est française, blonde aux yeux bleus. On se doute bien à qui s'adressaient les différents conseils. Le rejet de la société par rapport aux *villeros* induit une revendication de l'entité *villa*. Ainsi, pénétrer dans l'espace urbain informel, peut très mal se passer, si l'on ne maîtrise pas un minimum les codes en vigueur, savoir parler le *villeros*, ou si l'on n'est pas accompagné d'un habitant. Il s'agit d'une réaction normale du *villeros*, très mal acceptée dans la ville formelle, qui n'a donc lui même pas envie d'accueillir un étranger au quartier.

Les stéréotypes et les rejets de la population des *villas*, provoquent donc une ghettoïsation, un communautarisme, un entre soi, qui ne lui permet pas d'intégrer la société portègne. En réaction à cela, nous allons voir qu'il se développe donc des situations politiques et sociales différentes au sein de la *villa*.



PARTIE 3

Projeter le changement d'une autre manière.



Un espace pour faire la politique.



Montoneros, Piqueteros y Villeros.

L'origine d'une lutte politique.

Il est intéressant de voir que malgré le rejet de la population des *villas*, dont nous avons parlé précédemment, elle est néanmoins protagoniste des luttes sociales et politiques en Argentine depuis le XXe siècle.

La première reconnaissance des luttes *villeros*, remonte aux périodes de dictature et à la création du mouvement *Montoneros*. C'est une résistance contre le gouvernement des généraux. Il s'agissait de l'opposition la mieux organisée, et qui a su s'allier avec les personnalités politiques de l'époque pour armer la population et faire chuter la junte au pouvoir. Le terrain de prédilection des *Montoneros* c'était la *villa*, ce morceau de ville tellement difficile à contrôler. Ce qui n'est pas sans relation avec la volonté d'éradiquer les *villas*, très présente lors de chacune des dictatures.

Le mouvement *Montoneros* naît dans les années 60, en opposition à José López Rega qui représente la droite dure du mouvement péroniste, et qui est co-fondateur de l'organisation paramilitaire AAA, anticommuniste. Il va en 1966, avec Juan Carlos Onganía de la droite conservatrice, prendre le pouvoir pour un temps court. Lors de ce régime militaire une importante répression est mise en place contre les ouvriers, les étudiants ou encore les syndicats. Comme action représentative de cette période on retiendra La Nuit des Long Bâtons, où le régime pousse par la force tous les étudiants à sortir des universités, pour prendre le contrôle de l'enseignement.

Il débute alors en 1967 une alliance entre syndicats et étudiants qui seront très vite rejoints par les prêtres participant à la théologie de la libération. On parle du premier dialogue en Argentine entre catholiques et marxistes, ainsi qu'entre étudiants de classe sociale aisée et ouvriers. Tous rejettent massivement l'évolution qu'a pu prendre le péronisme après la chute de Perón en 1955 où le mouvement péroniste se sépare en 1957 entre le FRP, de gauche et le COR, de droite, d'où sont issus certains membres du régime. Ils en appellent donc au retour de Perón.

Dans les trois premières années du régime de Onganía, on assiste à une restructuration de tous les espaces politiques de gauche qui vont se rassembler sous l'emblème *Montoneros* dont ses principaux créateurs sont issus des Jeunesses Étudiantes Catholiques de *Padre Mugica*, la figure de la *villa 31*. C'est à Córdoba que la première action *Montoneros* est menée contre le gouvernement. Elle servira de référence à tous les autres mouvements. Par la suite on assiste à la création des assemblées de quartiers, qui représentent la première démocratisation du mouvement *Montoneros*.

Entre 1971 et 1974 les *Montoneros* représentent la seule force armée péroniste, qui réalisa l'assassinat du dictateur Arambura. Pour eux, être Péroniste de gauche était la seule manière de pouvoir résister à l'impérialisme international soutenu par les Etats-unis. Ils se rassemblent autour de trois valeurs : l'opposition à la dictature, le retour de Perón et la justice sociale.

Les premiers *Montoneros* sont issus des grandes villes, des classes aisées ou encore des mouvements catholiques traditionalistes. Néanmoins, comme on peut le voir dans cette brève description, le mouvement a su prendre de l'ampleur lorsque le fossé social a su être comblé et que le peuple s'est rapproché des intellectuels pour former un mouvement *Montoneros* solide et organisé. Le lieu de prédilection pour ces rassemblements était la *villa*.

Sous les régimes militaires, il y avait une relation très particulière à l'espace public, complètement contrôlé. Il était nécessaire de trouver un espace urbain pour s'armer, se former, ou encore s'organiser. La ville informelle a pu permettre au mouvement de prendre le dessus sur le régime dans ce type bien particulier d'espace public. Ils purent également trouver le soutien d'une population qui était encline à se changer de régime qui ne pensait qu'à l'éradication de leur forme urbaine. On a donc un mélange de classe qui s'est opéré, et qui a été essentiel pour la force du mouvement *Montoneros*. La lutte s'organise alors depuis la *villa*, ce qui est très important pour comprendre l'investissement *villeros* dans les luttes sociales et politiques qui vont suivre.

La suite du mouvement *Montoneros* se retrouve de nombreuses années après avec les *Piqueteros*. Ce mouvement est issu de la crise économique de 2001, lors de l'effondrement des banques et quand le chômage dépassait très largement les 10%. Ils investissent l'espace public par de grosses manifestations et des campements dans le centre ville de Buenos Aires pendant plusieurs mois. Leur action symbolique était de taper sur des casseroles, ce qui signifiait la faim, très présente dans la population au début du XXI^e siècle.

« L'événement a laissé ouvert un champ de possibilité démocratique, car le gouvernement était dans la crainte du pouvoir renversé. »³⁵

C'est un nouvel espace politique et démocratique qui s'ouvre à la population venant des milieux populaires et en grande partie à celle des *villas* de la capitale. C'est à nouveau une lutte qui passe en partie par la

35 « Ville occupée. Sur le pouvoir destituant à Buenos Aires » *Multitudes*, Gerardo Silva, 2008, p.199



Manifestation Montoneros, source : educ.ar

revendication *villeros* et son investissement dans un débat démocratique dont ils sont souvent exclus.

On voit donc que dans tous ces mouvements, le *villeros* a une place cruciale, pour le contre modèle qu'il illustre et qu'il peut développer en marge de la ville. Nous allons alors essayer de voir comment s'organise le mouvement et quelles peuvent en être ses actions principales.

L'espace résiduel, l'interstice, un espace politique.

Comme nous avons pu le définir au préalable, les *villas* et *asentamientos* se développent dans les espaces résiduels de la métropole. Ils s'implantent dans les interstices d'une urbanisation qui s'est fait au long de l'histoire. Ces interstices sont bien souvent des non-lieux, produits de la surmodernité, que les *villeros* viennent investir pour créer des formes urbaines en marge de la ville. Ces non-lieux, résultat de l'excès social et spatial, sont bien souvent des espaces de fonctionnement. Dans le cas de la *villa* 31, l'interstice entre le port, la gare, un dessous d'autoroute. Pour l'*asentamiento* de COVI, un ancien site industriel, pollué.

Nous allons alors essayer de voir ce qui permet dans ces interstices de créer des pratiques politiques nouvelles. L'interstice se présente comme le lieu du contre-usage. En plus de l'image de la trame qui ne représente plus la forme carrée de la maîtrise par la ville formelle, mais une irrégularité, synonyme d'émancipation urbaine, on retrouve ce contre usage dans les situations de gouvernance ou dans les pratiques sociales de la vie en collectivité.

« Du fait de leur statut provisoire et incertain, les interstices laissent deviner ou entrevoir un autre processus de fabrication de la ville, ouvert et collaboratif, réactif et transversal. Ils nous rappellent que la société ne coïncide jamais parfaitement avec elle-même et que son développement laisse en arrière plan nombres d'hypothèses non encore investies. L'interstice constitue certainement un des espaces privilégiés où des questions refoulées continuent à se faire entendre »

« L'interstice se constitue donc à un niveau politique ; il tente de faire rupture avec l'ordonnancement classique de la ville. Mais il affronte également ses propres contraintes quotidiennes ; l'expérience intègre des rythmes et des rituels, des habitudes et des familiarités. (...) L'expérience interstitielle est donc avant tout une mise en questionnement. »³⁶

L'apport théorique de Nicolas-Le Strat, montre clairement le potentiel de ces interstices que nous avons pu définir. Il s'agit d'espaces où ces nouveaux modes de production de la ville sont mis en confrontation, à l'intérieur même de la *villa*, comme dans son rapport à la ville formelle, tellement proche géographiquement, mais tellement loin dans son organisation sociale. Cette confrontation, on peut la voir comme l'avenir des expériences politiques qui naissent actuellement dans tous les interstices des villes mondes de la planète. C'est l'expérience d'un contre-modèle, qui émerge pour proposer de nouvelles solutions. Des associations comme la *Corriente*, que nous avons pu définir au préalable, sont, malgré leur attachement à des doctrines politiques, dans cette expérience du contre modèle. C'est pourquoi il trouve dans l'interstice, dans la *villa*, un terrain libre pour ces expériences politiques et sociales.

« Ils faut trouver les ruses des arts de faire »³⁷

On comprend l'enjeu de trouver les ruses qui permettent la pratique de ces contres usages pour rester tout de même connecté à la ville

36 *Expérimentations politiques*, chapitre « Multiplicité interstitielle », Pascal Nicolas-Le Strat.

37 *L'invention du quotidien*, chapitre « Arts de faire », Michel de Certeau.

formelle. En effet un rejet total du modèle en place produirait un détachement qui rendrait vain toute expérience interstitielle. Ce contre-modèle politique qui se développe dans la *villa* reste en négociation constante avec la ville formelle, son interlocuteur privilégié et qui lui permet également de tester son propre modèle. C'est pourquoi on retrouve les représentants de la *Corriente*, en discussion permanente avec les autorités de la ville.

La définition du modèle interstitiel, se fait par une redéfinition de la base démocratique et politique à l'intérieur de la *villa*. La première revendication se situerait à un changement d'échelle, dans une volonté de revenir au local, pour une redéfinition des enjeux partagés par les habitants eux-mêmes. La seconde ambition de ce contre modèle serait dans une définition d'un système politique qui remplacerait un système de gouvernance actuellement en place dans la ville formelle. L'un ne va pas sans l'autre, la définition de l'échelle induit forcément une redéfinition et une mise en pratique de la politique telle qu'on l'entend dans l'étymologie du terme.

« Des revendications qui paraissent s'adresser à l'état, mais qui en fait s'adressent à la société. »³⁸

En effet, ce message du contre modèle qui paraît s'adresser à l'état, sous le statut d'une contestation possède finalement une portée à l'échelle de la société civile, comme si cette manière de remettre en cause la gouvernance de nos villes, servirait à une remise en cause du fonctionnement de toute la société. L'enjeu de cette alternative est considérable, elle pourrait servir de base pour une réorganisation complète de la société. Il faut néanmoins faire attention, que l'existence de ce contre modèle ne nourrisse pas le modèle lui-même. Or c'est ce qu'on peut observer chez les *porteños* qui rejette le *villeros*, comme un individu non intégré.

Dans ces luttes qui s'organisent au sein des *villas*, on distingue deux dimensions du contre usage. D'un côté celle du *villero* qui se retrouve dans le contre modèle car il s'agit bien souvent de l'unique possibilité d'émerger dans un système de gouvernance qui l'étouffe. De l'autre côté on trouve la figure du citoyen, intellectuel ou étudiant, proche d'une classe sociale aisée, et dont le milieu social et culturel pousse à la remise en question du système en place. Pour l'un, on peut dire qu'il agit d'une fin, alors que pour l'autre on retrouve un moyen de penser un système, dans l'idée d'une évolution globale par l'action à une échelle locale. C'est une interaction entre deux classes sociales, deux manières de projeter un changement qui nourrit le débat, d'un côté comme de l'autre, en le rendant concret ou en l'intellectualisant.

38 « Ville occupée. Sur le pouvoir destituant à Buenos Aires » *Multitudes*, Gerardo Silva, 2008, p.200

Nous allons voir maintenant comment ce contre usage politique prend forme dans les *villas*, quels sont les moyens mis en œuvre, et quelles sont les actions réalisées à l'heure actuelle.

Une politique locale, organisation de la *villa*.

Comme nous avons déjà pu l'évoquer, la *villa* représente une petite ville à l'intérieur de la métropole. Néanmoins, à l'inverse de toutes les communes de l'AMBA, elle ne se base pas sur un système de gouvernance classique c'est-à-dire par l'élection d'un maire, qui servira ensuite d'interlocuteur avec le gouverneur de la province. Les décisions sont prises à une échelle beaucoup plus locale, en relation avec les habitants.

La *villa* 31 est la mieux organisée politiquement. Elle servira donc d'exemple, même si l'on ne retrouve pas une telle force politique dans toutes les *villas* et *asentamientos* de Buenos Aires.

Sous l'impulsion d'associations, notamment la *Corriente*, qui est la plus représentée, les habitants qui se sentent concernés se regroupent pour des discussions qui concernent leurs îlots. Les discussions se déroulent dans les lieux clés de chaque îlot. Pour l'exemple de la *manzana* 27, que nous avons déjà évoqué, de telles réunions se déroulent dans le comedor de Tapia, pour la *manzana* 104, c'est dans la *casa de la mujeres*. C'est un événement qui contribue encore plus à la notoriété du lieu. On parle principalement du territoire, ce qui se passe sur la *manzana*, son évolution, les problèmes qui apparaissent, les conflits de voisinage, etc. Cette réunion permet de soulever des problématiques, des questions ou encore des objectifs. La participation à ces réunions est totalement libre et leur organisation est totalement publique. On remarque néanmoins ce que l'on a déjà pu évoquer une majorité de participation des femmes qui se sentent beaucoup plus légitimées à participer à l'organisation de la vie de voisinage, alors que l'homme possède toujours plus une place économique dans le foyer.

Ces réunions sont organisées sans réelle contrainte temporelle, c'est principalement un accord entre habitants, mais généralement on en trouve une par mois pour chaque *manzana* de la *villa*. Ces rassemblements n'ont rien de solennel, ils ressemblent plus à une fête, où la réunion se termine avec de la musique en échangeant autour d'une bière et en faisant danser les enfants sur un petit morceau de cumbia.

« C'est une culture festive qui définit une manière d'être ensemble, de construire en commun. »³⁹

Durant la réunion, on élit un représentant de *manzana*. Il s'agit d'un délégué qui aura pour mission de traduire toutes les décisions, les doutes, auprès des associations et avec les autres représentant de *manzana*. Il est très souvent désigné d'un commun accord, bien qu'il puisse être élu s' il y a plusieurs candidats au poste de représentant. Il se recrée alors un système démocratique à plus petite échelle. À la différence que la personne élue, ne propose rien pour les habitants de sa *manzana*, il sert de porte-parole, de représentant d'un système de politique au sens propre du terme, où c'est la parole des habitants qui induit la décision collective.

Le tableau pourrait paraître parfait et exemplaire. Il existe néanmoins au sein de la *villa* des *manzanas* qui réussissent mieux que d'autre. En effet on retrouve des lobbys de la part de certains habitants qui induisent des objectifs de domination au sein de ces réunions. Nous parlions des vendeurs de *paco* ou bien des organisations à tendance mafieuse. Ils ne vont pas venir assister à ce genre de réunions, mais ils possèdent une force de pression auprès des habitants soit par moyen économique, soit par violence dans certain cas. Ils possèdent donc toujours un pouvoir exercé de manière informelle dans la politique qui se met en place dans la *manzana*.

Les représentants vont donc se réunir avec les associations locales pour aborder les sujets qui concernent la grande échelle, celle de la *villa*. Il va s'agir de mettre en commun les thèmes abordés avec les habitants, pour voir ce qui ressort, s'il y a des sujets communs entre différentes *manzanas*, ou des conflits. Ces réunions produisent donc un document final qui servira de résumé de tous les problèmes que rencontrent les habitants de la *villa*. C'est ce genre de document qui fait la force politique de la *villa*.

En effet, après avoir rigoureusement constitué ce dossier qui explique d'une certaine manière la vision des habitants sur l'avenir de la *villa*, les représentant de *manzana*, accompagnés des associations d'habitants vont rentrer en contact avec les autorités de la ville pour négocier.

«Aceptamos quitar las 12 casillas armadas con lonas porque queremos sentarnos a negociar»⁴⁰

39 Beatriz H.Pedro, 26/04/2015

40 « Nous avons accepter de quitter les 12 cabanes construites avec des bâches, parce que nous voulions nous asseoir pour négocier. » Mónica Zárate, *villa*31, mundovilla. com

Les habitants en appellent souvent à négocier avec les autorités, il s'agit d'une revendication de leur existence comme citoyen, et comme force politique. Bien souvent les négociations sont acceptées, car comme nous l'avons évoqué, la *villa* représente un potentiel électoral très important. Dans certains cas ces négociations sont refusées ce qui donne place à des manifestations, ce dont nous allons parler par la suite.

Le sujet principal de ces négociations est l'urbanisation, ainsi que toutes les modifications urbaines qui sont en relation. Entre moyens économiques, précarités et revendication d'un droit à la terre, ils évoquent d'un côté comme de l'autre que ces discussions sont très compliquées, les deux camps ne possédant pas les mêmes objectifs. De plus le jeu d'acteur se complique bien souvent, dans le cas de la *villa* 31, l'interlocuteur est la municipalité, la PRO, mais le terrain est à l'état, les Kirchner. On en arrive donc à des impasses dans les négociations, qui bien souvent aboutissent à la lutte dans la rue.

La manifestation, une lutte dans la rue.

L'Argentine a une histoire sociale qui se déroule dans la rue, comme nous avons pu l'évoquer dans la première partie. L'identité des argentins s'est développée autour de ce militantisme qui pousse chaque classe de la société à descendre manifester autour de tous les sujets. Leurs icônes, les *Madre de la Plaza de Mayo* font le tour de la place de Mai à Buenos Aires chaque semaine pour rappeler la disparition de leurs enfants pendant la dictature. On assiste plusieurs fois par semaine à des marches syndicales, étudiantes, politiques, depuis le Congrès, jusqu'à la *plaza de Mayo* en suivant l'*avenida de Mayo*.

La lutte fut traduite tout au long de l'histoire dans le domaine de l'art. Aujourd'hui c'est la cumbia, ou le rock qui peint l'engagement *villeros* dans une politique en plein changement. Avant, cette lutte populaire était également représentée, notamment par Antonio Berni dans ce tableau-manifestación de 1934, qui correspond à la date de création de la *villa* 31. Le tableau n'a pas de rapport direct avec la *villa*, mais il illustre comment la société s'est développée de manière contestataire. Raison pour laquelle elle possède toujours cette force et cette organisation politique.

Le *villero* également trouve une place dans l'espace public pour mener sa lutte. Bloquer des routes, faire des barricades, faire du bruit, autant de moyens pour créer une perturbation dans la ville formelle, et donc de montrer sa lutte au grand jour. C'est une manière de focaliser les *porteños*, par l'intermédiaire des médias, sur la lutte. Il y a donc l'idée que plus la perturbation est importante, plus elle sera médiatisée.

On a pu parler de la *Carpa Villera*, de l'*Acampe Federal*, autant d'événements qui permettent la mise en valeur de la lutte *villeros*, mais on peut aussi citer, les blocages d'autoroutes, de voies de chemins de fer, de transports en commun. Il y a des outils qui servent à illustrer cette lutte, un tee-shirt de la *Corriente*, les drapeaux, les tambours, les chants, etc, des marqueurs d'une identité qui sont différents de ceux qu'on leur assimile en temps normal.

Ces actions montrent à quel point le système politique mis en place à l'échelle locale ne peut pas coïncider avec la gouvernance qui existe à l'échelle globale. Ces mouvements sont l'expression d'une impasse dans les négociations, mais également d'une identité qui se crée autour de la lutte. Se retrouver un après midi, dans la rue pour crier haut et fort, nous sommes *villeros*, nous avons des droits concernant l'urbanisation, autant de revendications qui soudent un groupe social très souvent proche de l'éclat.

Ces manifestations n'ont pas de conséquences directes, si ce n'est relancer les négociations et fédérer une lutte où certains peuvent se croire parfois seuls.

Manifestación, Antonio Berni, 1934



Acampe Federal Por Tierra, Techo y Trabajo.

Le 3 décembre 2014 se déroulait l'*Acampe Federal por Tierra, Techo y Trabajo*⁴¹ au pied de l'obélisque, monument de l'indépendance. C'est le meeting de tous les mouvements *villeros* du pays. Ils se réunissent de façon à échanger autour des différentes évolutions de leur projet et pour comparer les luttes qui se déroulent de Mar Del Plata à Salta, en passant bien sûr par Buenos Aires. L'événement a surtout un rôle fédérateur, comme le répète le responsable à l'ouverture.

« *Avec nos parece que estamos solo en la lucha, pero estamos aca para no olvidar que hay un monton de otras personas que creen al mismo cambio que nosotros. Jámás estamos solo para luchar.* »⁴²

L'événement s'organise autour de conférences débats qui brassent plusieurs thématiques très en lien avec la cause *villeros*, la terre, le toit et le travail. Ce sont des intervenants qui présentent leur manière d'agir dans les différentes parties du pays et même à l'international, avec la présence d'un mexicain, d'un vénézuélien et d'un cubain. On parle d'une réflexion sur les structures sociales et sur les nouveaux codes de la ville. L'expression politique est clairement d'extrême gauche, avec des références guevariste très présentes. Les discours se succèdent, on a même le grand honneur de recevoir une des *Madre de la Plaza de Mayo*. Elle est venue apporter son soutien, et exprimer sa reconnaissance pour ceux qui continuent la lutte à l'heure actuelle. Il y a beaucoup de *villeros* qui sont présents, la *Corriente* notamment, mais il y a également beaucoup d'étudiants qui viennent pour exprimer une manière de militer. L'événement se termine dans la fête, avec un concert de *cumbia*, un *asado* et des verres de *fernet con coca*.

41 Campement fédérale pour la terre, le toit et le travaille.

42 « On se sent souvent seul dans notre lutte, mais on est ici pour ne pas oublier qu'il y a de nombreuses autres personnes qui croient dans les mêmes changements que nous. On n'est jamais seul pour mener la lutte. »

L'assemblée populaire.

Une autre pratique de la politique par la population, c'est la forme de l'assemblée populaire. Elle est mise en place pour déterminer l'ensemble des actions à mener face au refus du gouvernement, en ce qui concerne les discussions ou les revendications. La première forme d'assemblée populaire qui a existé en Argentine est à Gualeguaychu, à la frontière avec l'Uruguay. Elle fut créée en réponse à la volonté d'implanter une usine de cellulose à côté du Rio. Il s'agit d'une activité très polluante, qui selon les sources écologistes locales aurait des conséquences pour toute la région. Après que les habitants aient mené des actions de contestation isolées, ils se sont réunis en assemblée populaire pour gagner en force dans les négociations. L'organisation de la forme assemblée, est une réunion qui répond à une dynamique non gouvernementale soumise à des prises de décision citoyenne.

« Elle est aussi horizontale et ouverte que possible, dirigée par des citoyens de l'assemblée. »⁴³

Il n'y a aucune participation institutionnalisée de forme syndicale ou gouvernementale. Il se crée donc une force politique au sens propre du terme qui permet aux citoyens de monter jusqu'à Buenos Aires pour militer contre l'implantation de l'usine.

Dans les mêmes années, la forme de l'assemblée naît à Buenos Aires, en réponse à la crise économique de 2001. La population des *villas* sait s'en saisir immédiatement. L'assemblée concerne un sujet précis, est ouverte à tous et se joue dans la même séance à la majorité des voix exprimées. L'assemblée n'est donc pas quelque chose de régulier, elle est convoquée pour un sujet précis et jusqu'à ce qu'une solution soit apportée sur ce sujet. Cette dernière caractéristique lui apporte beaucoup plus d'importance qu'une simple réunion de représentant de *manzana*. Son caractère ponctuel lui apporte une médiatisation en conséquence à sa mobilisation. Cette mobilisation est ouverte à tous, ce qui permet de drainer beaucoup de monde, plus qu'avec une simple réunion de voisinage.

On a pu voir par exemple des assemblées populaires s'organiser lors des inondations de l'année passée. Elles étaient convoquées pour revendiquer une solution à ce problème qui touche principalement la population des *villas*, et qui se répète chaque année. L'idée de l'assemblée était de réunir suffisamment de monde pour pouvoir faire entendre ce problème

43 « Ville occupée. Sur le pouvoir destituant à Buenos Aires » *Multitudes*, Gerardo Silva, 2008, p.202

à l'échelle gouvernementale. Elle met beaucoup de temps à s'organiser et donc à démarrer. C'est finalement le membre d'une association, un *villeros*, qui va prendre en main la répartition de la parole, la récolte des informations qui nourrissent le débat, annoter les propositions et organiser le vote final. Le tout avec un bruit de fond constant. Ici c'est le membre d'une association qui organise, mais ces associations sont très rarement à l'origine des assemblées. En effet, les institutions locales adhèrent très facilement aux mouvements d'assemblées populaires, elles reçoivent même le soutien de nombreux mouvements. L'alliance entre l'assemblée populaire et cette multitude de mouvements lui fait gagner une légitimité qu'aucun pouvoir ne peut alors contrer. On en arrive donc à une situation où les deux camps sont dans l'obligation de s'asseoir à la table des négociations. Quelles soient fructueuses ou pas.

L'assemblée populaire constitue une forme démocratique et une puissance politique au sens étymologique du mot.

« Elle affirme sa singularité dans une pratique de gouvernance souveraine et non représentative, où la figure qui se prête au dialogue institutionnel est celle de l'émissaire sans pouvoir ». ⁴⁴

Elle se constitue évidemment dans les milieux populaires, elle est dans l'espace informel, seul lieu du contre-usage où de telles pratiques entrent en résonance. C'est pour cela qu'on retrouve un grand nombre d'assemblées populaires dans les *villas*, c'est un moyen, pour le *villeros* de se regrouper autour de sa lutte, de la médiatiser et de la faire évoluer. Il s'agit donc d'une aubaine pour les habitants comme pour les partis d'opposition qui voient ici une amorce très forte pour le débat politique.

L'assemblée populaire, l'agora des *villas*, représente donc un nouveau système politique, au même titre que les nouvelles formes de conception de la ville, que nous allons détailler par la suite.

44 « Ville occupée. Sur le pouvoir destituant à Buenos Aires » *Multitudes*, Gerardo Silva, 2008, p.202



photo : *Corriente Villera Independiente*.

Conception partagée, TURBA

Le TURBA, *Talleres de Urbanismo Barrial* s'est développé dans la *villa* 31 depuis 2010. C'est une initiative habitante qui naît d'un manque de recensement de l'espace bâti dans la *villa*. C'est la première carte précise de la *villa* 31. L'atelier est collaboratif, se basant sur la participation de tous les habitants. L'idée est de venir recenser chaque lot, pour reconstituer tous les îlots de la *villa*. L'atelier ne s'intéresse donc pas à l'espace intérieur de chacun des lots. Il permet de délimiter clairement l'emprise des quartiers créés sous l'initiative de la mairie, comme l'évoquait Maria.

C'est sous la forme d'ateliers, destinés aux enfants comme aux adultes qu'ils ont commencé à travailler. Le début du travail se fit sur des photos aériennes à partir desquelles les habitants venaient retrouver leurs unités d'habitation et en préciser ses environnements proches. À cela sont venus s'ajouter les accès piétons et automobiles. Sont précisées ensuite une série d'activités liées à l'éducation, la santé, la nourriture, le sport, les espaces publics ou encore la religion. La carte permet de délimiter les îlots, ce qui n'avait jamais été fait auparavant, ainsi que de répertorier toutes les activités, jusqu'alors connues essentiellement par les voisins proches.

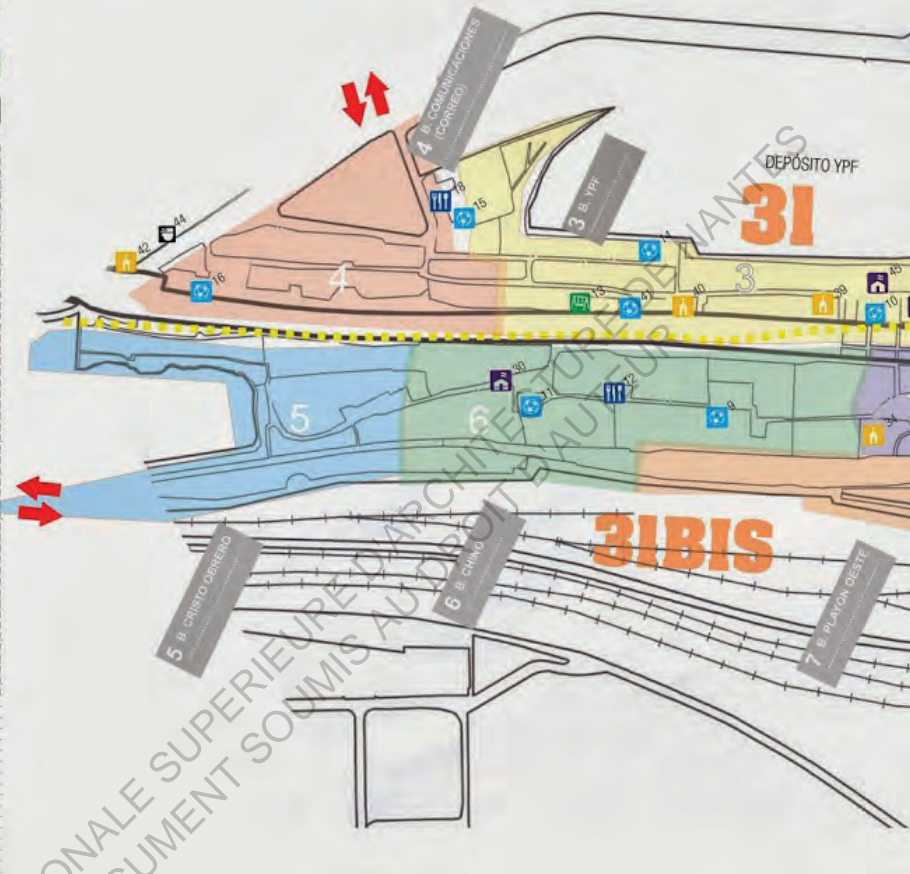
Un mapa abierto es un mapa dinámicamente incompleto para ser completado y renovado por quienes viven en el territorio, acompañando los cambios que en él se sucedan.

El presente mapa es el resultado del trabajo de adolescentes y jóvenes del Taller de Arquitectura y Mapas de la Villa 31.

REFERENCIAS.....



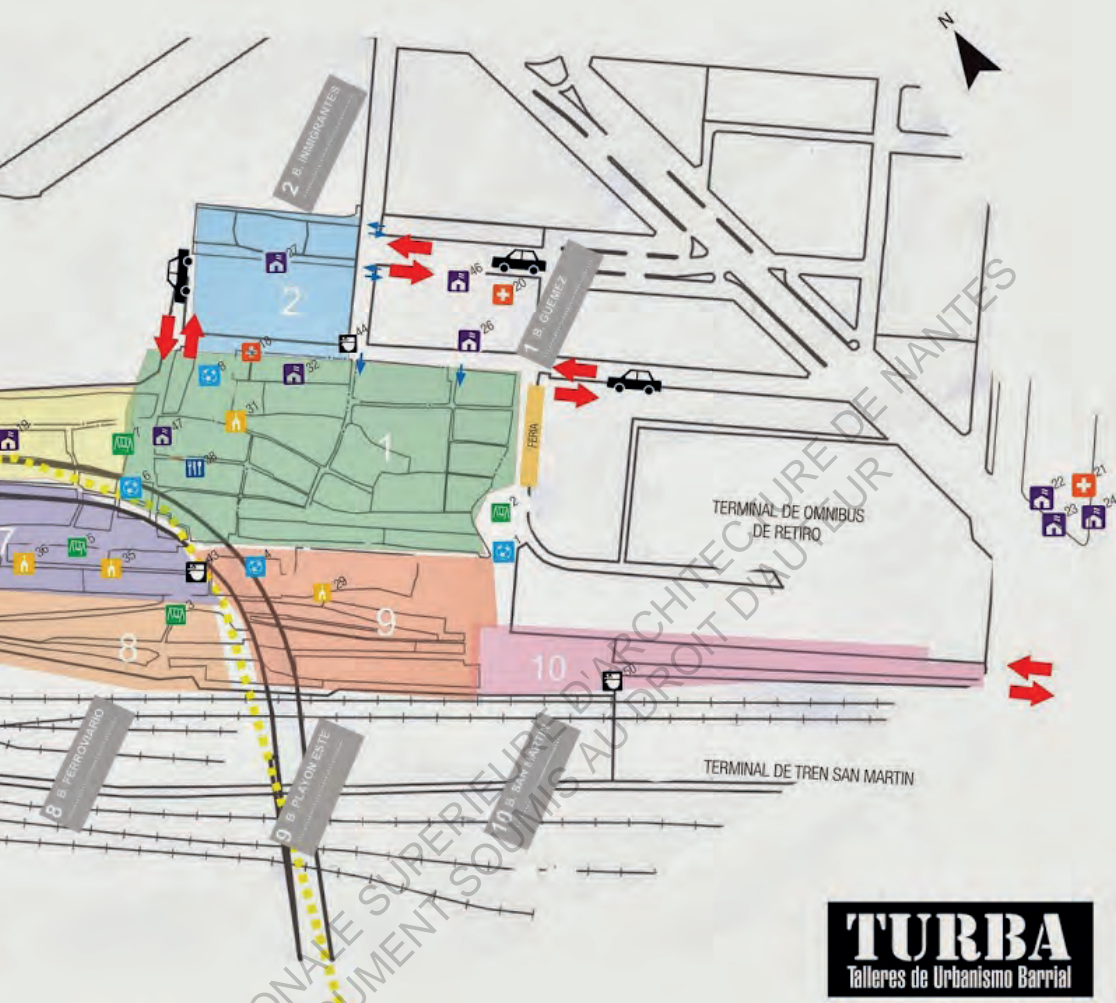
- 1 CANCHA DE LA FERRA.
- 2 PLAZA DE LA FERRA.
- 3 PLAZA MENA. 101 DETRAS DE LA COMISARIA.
- 4 CANCHA PLAYA.
- 5 HAZULETE.
- 6 CANCHA DE FUTBOL Y TENIS.
- 7 PLAZA DEL TERRAZO.
- 8 CANCHA DE GUEMES.
- 9 CANCHA.
- 10 CANCHA.
- 11 CANCHA BARRIO CHINO.
- 12 COMEDOR VIRGEN DEL VALLE.
- 13 PLAZA MONA. 23.
- 14 CANCHA.
- 15 CANCHA VIRGEN DE LILIAN.
- 16 CANCHA 7.
- 17 CANCHA DEL CORRAL (CANCHA 18).
- 18 SALTA VIEJA.
- 19 CAF NRO. JARDIN.
- 20 OISAC NRO. 21.
- 21 OISAC NRO. 25.
- 22 ESCUELA MEDIA DR. PADRE MARIANO.
- 23 ESCUELA 25 SANCTA ANTONIA.
- 24 ESCUELA INFANTIL NRO. 3 DE DR.
- 25 OISAC NRO. 80.
- 26 COLEGIO PILI DEL SEM PRINCIPAL.
- 27 COMEDOR PULGARITO.
- 28 COMEDOR ARCA DE NOE.
- 29 IGLESIA.
- 30 BACHILLERATO POLLUPUR.
- 31 CAPILLA DE GUEMES.
- 32 JARDIN CRISTO REINA CRISTO OBRERO.
- 33 GAUCHITO DE SANTIAGO.
- 34 CAPILLA CAJUPUR.
- 35 IGLESIA CRISTO REINA.
- 36 IGLESIA AL D.R.A.
- 37 COMEDOR.
- 38 COMEDOR SAN CRISTIANO.
- 39 IGLESIA INMACULADA.
- 40 IGLESIA INMACULADA DE LA QUEJERA ANDULAM.
- 41 CLUB EL DIABLO.
- 42 IGLESIA PADRE MARIANO.
- 43 COMISARIA POLICIA FEDERAL.
- 44 DESTACAMENTO POLICIAL P.F.F.
- 45 JARDIN BICENTO DE LUZ.
- 46 JARDIN CRISTO REINA.
- 47 C.V.
- 48 DESTACAMENTO POLICIAL P.F.F.
- 49 SANC.
- 50 DESTACAMENTO POLICIAL P.F.F.
- 51.
- 52.
- 53.
- 54.
- 55.
- 56.
- 57.
- 58.
- 59.
- 60.
- 61.
- 62.
- 63.
- 64.
- 65.
- 66.



« Un mapa abierto es un mapa dinámicamente incompleto para ser completado y renovado por quienes viven en el territorio, acompañando los cambios que en él se sucedan. »⁴⁵

L'idée est donc de faire une carte ouverte, qui ne soit pas un produit fini, mais qui puisse évoluer avec le temps, et avec ses habitants. Il ne s'agit donc pas d'une cartographie au sens géographique du terme, mais bien d'une cartographie habitée qui fait figurer l'approche vécue du territoire. Elle a vocation à évoluer avec le temps et avec les générations

45 « Une carte ouverte est une carte dynamiquement incomplète, pour être complétée et retravaillée par ceux qui vivent sur le territoire, qui accompagne les changements entrainés de se réaliser. »



de population qui auront une manière d'habiter la ville, qui changera en fonction de son évolution.

Cette pratique liée à la ville informelle aurait pu être évoquée dans la partie suivante, qui concerne les nouvelles pratiques sociales qui émergent dans les *villas*. Mais cet atelier de réflexion sur l'espace bâti apporte une revendication politique sur la prise en compte de l'habiter dans la *villa*. Il montre qu'il y a une population qui vit dans les maisons, qui pratique l'espace public au quotidien, en le qualifiant et en l'organisant. Créer une carte de l'habiter montre donc que l'éradication n'est effectivement plus envisageable, mais également que la loi d'urbanisation ne part pas de zéro, car il y a déjà une urbanité présente dans la *villa*, avec laquelle il faut travailler pour faire évoluer et intégrer la ville informelle.

Penser sans l'État.

« La fuerza principal de cohesión en las organizaciones es el pensamiento »⁴⁶

Le concept de « penser sans l'État » vient du livre de Ignacio Lewkowicz, *Pensar sin Estado, la subjetividad en la era de la fluidez*. Dans cet ouvrage, il s'interroge sur le sens des manifestations qui ont lieu à Buenos Aires en 2001 et de leurs relations avec les transformations actuelles de l'Argentine. Il remarque un changement de manière de penser le « nous » de l'agir collectif, en même temps qu'une perte des supports institutionnels qui ont très longtemps été la base de l'action collective. L'interrogation porte alors sur la manière de créer des liens entre institutions dans un contexte de fragmentation dont la cohésion ne dépend plus d'une instance supérieure. Le concept de « penser sans l'état » exprime alors la radicalité de ces interrogations.

« Se insinúan formas de organización que comienzan a mostrar tipos no convencionales de participación colectiva. »⁴⁷

Il prend alors l'exemple des entreprises recuperadas. Ce sont des entreprises, qui après fermeture, sont reprises par les ouvriers sous forme d'autogestion. Il y voit de nouvelles formes de luttes, porteuses d'alternatives de recomposition de l'action collective, imprégnées de nouvelles subjectivités dans une surmodernité, l'ère de la fluidité. Il énumère ainsi de nombreuses actions menées de part le pays qu'il considère comme un flux continu de l'expression d'une nouvelle subjectivité, d'une nouvelle façon de faire politique.

Ce texte est en accord complet avec l'expression de cette troisième partie. Dans les *villas*, là où les institutions ne sont plus capables de répondre aux attentes sociales, économiques et spatiales, il se développe cette nouvelle manière de faire politique du « penser sans l'État », rejetant la gouvernance mis en place par les autorités et les institutions. La *villa* ne s'identifie pas à une institution, ou encore à la ville de Buenos Aires et à ses porteños, qui la rejette. Elle s'identifie alors à un lieu identitaire, relationnel

46 « La force principale de la cohésion dans les organisations, est le développement d'une pensée (collective) » *Pensar sin el estado. La subjetividad en la era de la fluidez*, Ignacio Lewkowicz, 2004, p.182

47 « Il apparaît alors des formes d'organisation qui commencent à montrer des types non conventionnels de participation collective. » *Reseña crítica: Lewkowicz, Ignacio (2004). Pensar sin el estado. La subjetividad en la era de la fluidez*. Laura Schenquer, 2006

et historique, ainsi qu'à une nouvelle institution, le « nous » de l'agir collectif que vient créer la vie en société dans la *villa*.

Cette pratique, « du penser sans l'état », nous rappelle les revendications de nombreux mouvements politiques ou apolitiques, tels les mouvements anarchistes, ou guévariste d'extrême gauche. On comprend donc la source d'engagement que trouvent ces mouvances au sein des *villas*.

« Esto no quiere decir que todo cambió, cuidado con las categorías instantáneas, abstractas, puramente voluntaristas de la izquierda. El fenómeno de la creatividad social tiene una complejidad mayor que aquella que las fórmulas teóricas le asigna »⁴⁸

Tous les exemples précédents sont autant d'exemples de ces nouvelles pratiques de contre-usage qui se développent, avec leurs formes, leurs moyens, leurs fins et toujours avec cette manière de repenser le « nous », manière que nous allons développer maintenant.



Entreprises récupérée et autogestion, 2011
villacorina.blogspot.com

48 «Ceci ne signifie pas que tout change, il faut faire attention avec les catégorie instantanée, abstraites, purement volontaristes de la gauche. Le phénomène de la créativité sociale est beaucoup plus complexe que ces formules théorique le prétendent. » *Apuntes para el nuevo protagonista social*, Leon Rozitchner, 2002, p.39

Émergence de nouvelles pratiques sociales.

Este espacio está destinado para:
Lugar de fe, encuentro y recreación.
Pertenece a todos los vecinos del
Barrio C.O.V.I. (comunidad organizada de
vecinos independientes.)
¡¡ UN MUNDO MEJOR ES POSIBLE !!

Sacchi
4212-6212
4212-5148
SAN FRANCISCO SOLANO
4200-4200

De l'individu au groupe, projeter avec la communauté.

Le passage de l'individu au groupe se situe exactement dans la re-définition du « nous » de l'agir collectif dont nous parlions précédemment. Il y a l'identification à un lieu identitaire, relationnel et historique, mais également l'identification à une communauté, dont les caractéristiques sont propres et qui permettent à l'individu de s'y reconnaître. On s'interroge alors sur la manière dont se développe cette communauté autour de la construction d'un lieu qui fait partie de son identité.

« Les origines du groupe sont souvent diverses, mais c'est l'identité du lieu qui le fonde, le rassemble et l'unit. »⁴⁹

On peut penser la société comme une somme d'individus. Partons donc de cet individu, comme une unité bio-psycho-sociale. Biologique, car il est un produit biologique, constitué de matière, ce qui lui permet de vivre dans son environnement. Psychologique, car l'être humain se construit autour de son cerveau, comme genèse de son développement. On dit que l'homme est le cerveau de l'homme, c'est ce qui nous amène au troisième facteur, le social. L'être humain est à la fois produit et producteur de son environnement social. Il appartient à la société qui fonctionne comme une totalité, avec sa structure, ses articulations et ses interrelations. C'est ici que doit se situer la capacité de projeter, dans la fabrication matérielle et symbolique de la communauté, en intervenant dans la totalité, sur la structure.

Cette capacité à projeter doit naître des nécessités de la communauté, de ce qui manque réellement à sa structure sociale. On peut envisager un événement symbolique, fédérateur, une fête par exemple, ou encore la construction d'un lieu, comme un repère matériel à la communauté. Nous avons pu retrouver ces deux exemples de modes de fabrication dans les *villas*. À la fois la fabrication d'événements, comme l'*Acampe Federal*, ou les réunions de *manzana*, qui sont des moments fédérateurs pour la communauté, mais également des constructions, comme celle du *comedor* de Tapia, ou le *comedor* du quartier Soldati. Dans les deux cas, ces projets fabriquent la structure sociale de la communauté et restent le produit d'une nécessité. La personne qui intervient dans la communauté, de même que l'ensemble d'individus doit donc percevoir cette nécessité. Or elle ne peut être perçue sans la fabrication d'une action collective. On entre alors dans un cercle où la pratique collective enseigne sur le collectif,

49 *Non-Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Marc Augé, 1992, p.60

et ainsi de suite. L'action de projeter se fait donc avec la communauté et par la communauté.

Dans les *villas*, ce « nous » de l'agir collectif se crée naturellement autour du manque de structures que produit la société de la ville formelle. L'identification se fait au contact de l'autre, avec ses voisins, sa famille, autant d'éléments que nous avons défini comme acteurs de la vie sociale des *villas*.

Nous allons dans cette dernière sous-partie essayer de comprendre les modes de fonctionnement qui émergent, pour créer cette nouvelle structure sociale. En premier lieu nous nous intéresserons à la notion d'habiter, qui prend dans la *villa* un tout autre caractère que dans la ville formelle comme nous avons pu commencer à l'identifier dans ce mémoire.

Habiter, Cultiver.

L'habiter prend une valeur totalement différente dans les *villas*. Comme on a pu le voir, la maison est un facteur d'identité, alors que le quartier est un facteur de rejet. En effet, la construction est un processus long, qui demande une force morale et affective particulière. On observe donc que la vie qui se produit dans une maison commence avant même que la maison soit finie. Le ménagement se fait donc avant l'aménagement. Si l'on suit cette référence à Heidegger,⁵⁰ l'aménagement répond donc à ce ménagement, qui n'est rien d'autre que la compréhension de la nécessité dont nous parlions précédemment. Ici se produit l'habiter comme il ne peut se produire dans aucune autre partie de la ville, où les maisons sont construites avant même qu'il n'y ait aucune forme d'habiter. L'habiter évolue, il change, c'est un aller-retour permanent où il n'est qu'un reflet de l'évolution du groupe. Si comme Heidegger, nous prenons maintenant le mot habiter dans sa racine germanique, on voit alors apparaître le terme de cultiver.

Dans la *villa*, la construction de l'habitat se cultive, il ne s'agit pas d'un produit fini, mais bien d'un travail. Nous avons pu voir ce qui s'est réalisé à l'échelle du quartier, avec les ateliers de conception partagé, TURBA, mais nous le voyons ici à l'échelle du groupe plus réduit, de la famille, qui réalise ce travail en fonction de ses nécessités propres.

Derrière le terme de cultiver on retrouve également une relation à la culture. La culture comme savoir qui se transmet au sein d'une communauté, mais également l'éducation que l'on transmet aux enfants par l'école et les relations familiales. On comprend alors pourquoi Maria nous

50 *Bâtir, Habiter, Penser*, Martin Heidegger, 1951

Auto-construction, production de l'habitat et production sociale.

L'auto-construction est un processus long et complexe qui fait évoluer l'habiter d'un individu et d'une famille. Mais c'est également un processus qui vient créer une structure sociale. L'auto-construction fait appel à un système d'entraide et de solidarité qui crée du lien social.

Dans la *villa*, les constructions se réalisent surtout le week-end. Or, on peut observer que lorsqu'une certaine quantité de ciment est disponible, il va être utilisé par tout un réseau de voisins, d'amis qui vont réaliser successivement les tâches qui concernent leur maison, en utilisant ce même béton. On remarque alors que ces tâches vont être réalisées successivement par le réseau au complet. C'est-à-dire que pendant un jour, tous les voisins vont réaliser les travaux sur une maison, pour ensuite changer de lieu de travail tous ensemble. Dans la *villa*, où il n'y a pas de grue, et où les constructions peuvent aller jusqu'à R+3, il est donc nécessaire de travailler à plusieurs. On voit ici un réseau social qui se crée autour de la construction, notamment lorsque après les travaux, le propriétaire de la maison va acheter quelque chose à boire, et invite tous les participants à partager un moment autour d'un verre.

On se rappelle également de Maria qui a fait venir son oncle depuis la province de Jujuy, juste pour réaliser sa dalle de toiture. Il se crée un système d'échange où le service a une toute autre valeur. Dans ce cas-là, nous ne savons pas ce qui a été proposé par Maria en échange de ce service, mais il pourrait s'agir du simple accueil de ses cousins et cousines venus chercher du travail dans la capitale. Nous avons vu comment l'auto-construction peut créer un réseau de voisins solidaires, on voit ici comment il peut souder une famille même séparée par plus d'un millier de kilomètres.

« La autoconstrucción, mas que tener su propia vivienda es tambien un medio muy eficaz para organizar la solidaridad y la promoción de los sectores populares. »⁵¹

Dans cette citation, l'auteur considère l'auto-construction comme un moyen de créer un réseau, autour d'un système d'entraide et de solidarité. Mais on voit également derrière cette nouvelle pratique sociale qu'il perçoit un moyen de mettre en valeur les secteurs populaires. Il voit donc

51 « L'auto-construction, plus que d'avoir sa propre maison est aussi un moyen très efficace d'organiser la solidarité et la promotion des secteurs populaires. » *Autoconstrucción y ayuda mutua*, Ezequiel Ander-Egg, 2013.

également derrière cette pratique, une fin politique, comme une force de solidarité que les habitants pourraient utiliser comme arguments dans la confrontation qu'ils ont avec la ville formelle.

L'auto-construction, forme caractéristique de la production de l'habitat dans les *villas*, est un moyen de produire un réseau social, et de donner de la force à une communauté. On retrouve ce principe au niveau économique avec les coopératives.



Coopératives, de nouvelles économies.

Les coopératives de travail sont, comme en France, des rassemblements de petits producteurs qui passent par une structure pour le commerce de leurs marchandises. Dans un système capitaliste où de grandes multinationales détiennent le monopole sur de nombreux produits en les proposant à des prix déifiant toute concurrence, les coopératives représentent le seul moyen pour beaucoup de producteurs de faire valoir leurs produits. Un exemple assez marquant en Argentine est le commerce de la pêche. L'Argentine possède un grand linéaire de côte, ainsi que plusieurs régions de marais bordées par des fleuves, comme la province de Entre

Rios, frontalière à l'Uruguay. Après 2001, de nombreuses coopératives se sont mises en place dans le secteur de la pêche pour faire face aux grands groupes qui proposent du poisson surgelé importé à des prix très bas.

Ces produits proposés par les coopératives sont ensuite vendus sur des marchés populaires, dans les *villas* notamment. La marchandise passe donc par un seul intermédiaire qui assure le regroupement de tous les produits, l'importation vers les marchés populaires, puis sa vente aux particuliers. Il se crée donc un circuit court, qui permet au producteur de vivre et aux consommateurs d'acheter à des prix abordables, souvent même meilleur que celui proposé par les multinationales.

La *Corriente* est un de ces intermédiaires, qui va chercher le produit dans des provinces éloignées de la capitale, et qui les revend dans les *villas* et *asentamientos* de Buenos Aires. Tout le monde y gagne, et ce circuit court recrée un lien entre producteurs et consommateurs. Le choix du produit dépend donc de l'arrivage du jour, ce qui redonne une échelle à la consommation, tout comme la construction de sa propre maison redonne une échelle à l'habitat. La *Corriente* fait fonctionner plus d'une dizaine de marchés populaires à Buenos Aires, et propose une grande variété de produits comme le poisson, la viande, les légumes, etc.

Ce système des coopératives de travail, fonctionnant avec les marchés populaires est un premier exemple de comment les zones urbaines informelles recréent des situations à leur échelle. On retrouve ce système de coopérative pour proposer du travail dans les *villas*. Dans le secteur du bâtiment notamment, très représenté dans la *villa*, des coopératives de travailleurs se créent, comme des mini-entreprises, pour venir proposer un service complet de construction de maison, d'immeubles, ou même de travaux publics. Ici encore, on réalise une unité sociale autour d'une profession pour proposer du travail. C'est très bénéfique pour les *villeros*, qui seuls peuvent avoir de grosses difficultés à trouver un travail, même dans le domaine de la construction. Dans le cas d'une coopérative, ils ont une relation beaucoup plus directe avec la personne qui les emploie, ce qui est également une source de revenus supplémentaire, car on diminue le nombre d'intermédiaire. Pour finir, ils travaillent avec leur cercle social, ce qui crée une unité bénéfique pour la communauté.

L'auto-construction, les coopératives sont autant de manière de projeter des nouvelles formes sociales dans la communauté. On voit que la nécessité apparaît comme base de la production sociale. Nous allons par la suite voir un exemple plus concret dans le domaine de l'architecture.

Apprendre à écouter, *Tejendo sueños.*

Nous allons maintenant nous intéresser à la concrétisation d'un projet à destination des enfants du centre COVI, dans l'*asentamiento* de Solano, à Quilmes. Le centre culturel se développe par une succession de différents projets qui sont à chaque fois menés entre les étudiants et les habitants.

La première phase du projet serait : apprendre à écouter, tricoter des liens. En effet, la démarche de projet consiste à rentrer en contact avec la population, principalement les enfants, mais aussi les adultes qui fréquentent le centre culturel. Cela passe par une présence, un après-midi par semaine dans le quartier pour partager des moments avec la population. C'est l'occasion de créer des liens avec les usagers, mais également de comprendre comment ils utilisent l'espace, les objets et les formes qui le compose. Cette phase est nécessaire pour produire, ou ne pas produire quelque chose qui prend sens dans le quartier.

Le terrain du centre culturel est très grand, cela permet aux enfants de profiter d'un espace où les usages peuvent être multiples. Nous avons néanmoins remarqué, qu'au moment du goûter, où les enfants se reposent et arrêtent leurs activités, ils utilisent un tapis réalisé il y a plusieurs



années pour le centre culturel. C'est un grillage en plastique sur lequel il y a des petits nœuds réalisés avec un tissu extensible. Il est disposé à même le sol et permet aux enfants de s'allonger sans être en contact avec l'herbe. C'est l'espace que crée ce tapis qui a été le point de départ de notre projet. Une simple matière, un simple tapis réalisé à la main, peut créer un espace que les enfants viennent utiliser de manière spontanée.

Notre groupe est constitué d'étudiants en architecture mais également d'étudiants en design de textile. Dès la semaine suivante, nous apportons dans le quartier des aiguilles à tricoter et des pelotes de ce tissu extensible. Simultanément nous réfléchissons à l'usage et à la forme que pourrait prendre le nouveau maillage. Il s'en suit un jeu d'aller retour entre notre travail personnel et le quartier où nous mettons en pratiques les idées de formes, d'usages et de confection que nous avons eu.

« La tecnica se puede usar para domesticar a los pueblos, y se puede poner al servicio de los pueblos para liberarlos. »⁵²

Dans le processus du projet, la mise en pratique des différentes techniques avec les enfants et les adultes est tout aussi importante que le produit final du projet. Ainsi nous dessinons ensemble la structure où pourrait se fixer le maillage, nous dessinons aussi sa forme. De même nous réalisons de nombreux ateliers où nous apprenons à tricoter aux enfants, comme aux parents. Beaucoup de mères sont très emballées par cette nouvelle technique qui utilise un matériau très peu cher, et qui demande juste une main d'œuvre assidue. Elles pensent même à réutiliser la technique pour faire les blasons du centre culturel qu'elles pourraient vendre les jours de portes ouvertes du centre. Elles s'approprient donc la technique pour un autre usage.

Dans les *villas* et *asentamientos*, toutes les constructions sont réalisées sur une base rectangulaire, beaucoup plus simple et économique à construire. Ce matériau, le tissu extensible fonctionne en tension. On remarque très rapidement, par la réalisation de maquettes ou de modèles 3D, que la tension exercée sur le matériau est une opportunité pour créer des formes complexes, des courbes, des paraboloides. De plus, les pelotes utilisées pour réaliser le maillage sont de couleurs variées, « pétantes », et différentes de la couleur brique qui unifie les constructions de l'*asentamiento*. Il nous vient donc rapidement à l'esprit que la structure et son maillage peuvent fonctionner comme un élément fort qui sort des codes constructifs de l'*asentamiento*.

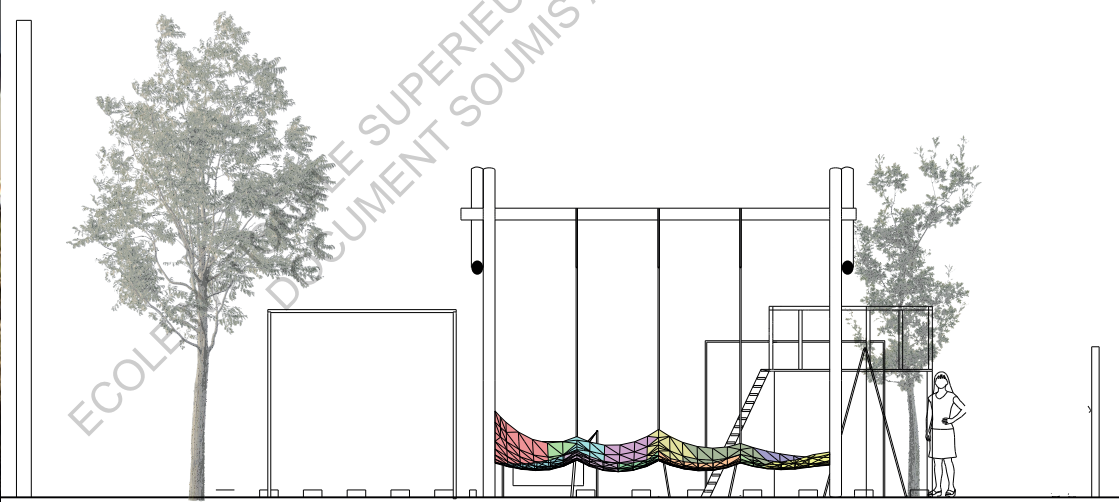
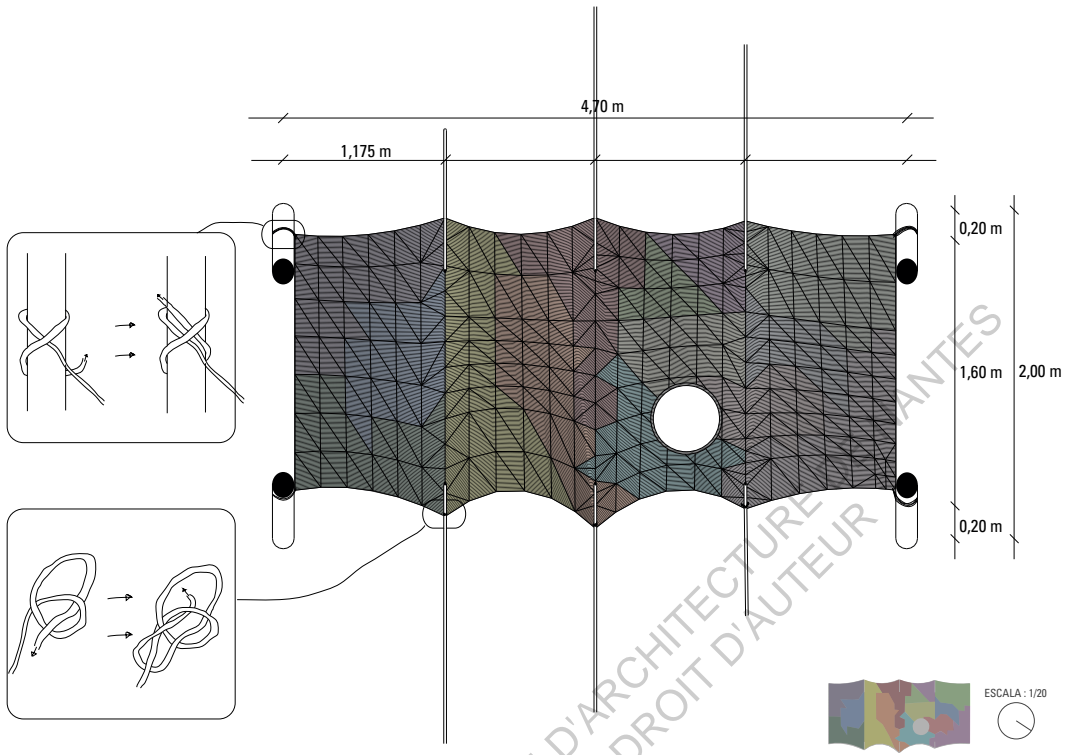
52 « La technique peut-être utilisée pour domestiquer les peuples, mais elle peut également être au service des peuples pour les libérer. » *En la clausura del Encuentro internacional de estudiantes de arquitectura*, Ernesto Guevara, 1963, p.12

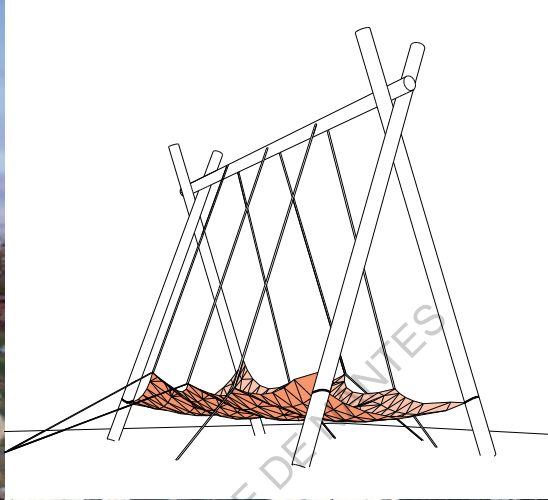
Au bout du processus, nous avons donc une structure aérienne, tendue, comme un hamac, qui sert pour les enfants à la fois de lieu de repos et de jeu. Dès les premiers essais de mise en place, les enfants sont convaincus, et utilisent la structure à titre récréatif avant même qu'elle ne soit terminée.

Nous avons inauguré la structure à l'occasion d'une fête que nous organisons pour la fin du semestre. L'important du projet, plus que le produit fini qui reste pourtant dans le centre culturel, c'est le processus mené avec les enfants qui nous a conduit jusqu'au projet. Ce processus qui travaille dans le « nous » de l'agir collectif c'est le cœur du travail de l'architecte dans les villas. D'où la création de *estudio villero* que nous allons détailler maintenant.











Estudio Villero, l'architecture autrement.

L'initiative de mettre ce processus au cœur de la conception architecturale se développe à plus grande échelle. Cristian Coronel, architecte diplômé de l'université de Palermo travaille sur cet *estudio villero*, l'agence d'architecture des *villas*. Il questionne notre profession en partant du principe que l'architecture ne peut plus créer de l'offre, mais doit répondre à une nécessité. Il travaille plus particulièrement à COVI, mais également dans d'autres lieux de la ville de Quilmes.

Comme nous avons pu le voir dans le projet précédent, le point de départ du processus architectural est de rentrer en contact avec la communauté, de manière à créer un tissu social intéressé et porteur du projet.

« Sin tejido social organizado, que oscura protagonismo en la mejora del barrio, la experiencia nos dice que no es posible tener éxito en las estrategias de transformación urbana y social. La mejora del barrio es una oportunidad de crecimiento asociativo, de fortalecimiento de redes, de arquitectos que se precisan para ello son arquitectos orientados al diseño de proceso. »⁵³

Un architecte du processus, plus qu'un architecte de la forme.

Cette manière de travailler demande de repenser le projet architectural dans tous ses aspects. Sa temporalité qui est forcément modifiée, car entrer en contact avec la communauté, l'investir dans le projet, prend forcément plus de temps qu'un projet dessiné en bureau. Son budget est différent, les nécessités ne rentrent pas forcément dans des logiques économiques traditionnelles, il faut penser à des solutions comme le réemploi et l'utilisation de matériaux à faible coût. Autant de caractéristiques où il faut profondément repenser la manière de faire du projet, pour lui donner un autre sens.

53 « Sans un tissu social organisé, qui prend parti dans l'amélioration du quartier, l'expérience nous dit qu'il est impossible de réussir les stratégie de transformation urbaine et sociale. L'amélioration du quartier est une opportunité de croissance associative, de renforcement des réseaux, les architectes qui s'orientent vers cela sont des architectes orientés vers le processus du projet. » *¿Qué arquitectura, para quién y cómo?*, Esteban de Manuel, 2009, p.2

« El diseño cobra sentido realmente si persigue un objetivo social. Con su capacidad de expresion simbólica puede formentar el conocimiento en el cuestionamiento de los problemas que aquejan a nuestra sociedad. »⁵⁴

C'est alors que le projet entre dans une démarche sociale et c'est pour cela qu'il est envisagé dans la ville informelle. Cette initiative résume l'ambition de projeter le changement d'une autre manière, basé sur le lien social, l'écoute, l'identification des nécessités ou encore la production collective. Il s'agit de voir comment cette nouvelle manière de fonctionner pourrait s'étendre à la ville formelle, comme un changement profond de notre profession.



54 « Le projet trouve son sens réellement si il suit un objectif social. Avec sa capacité d'expression symbolique, il peut faire évoluer la connaissance en questionnant les problèmes auxquels est confronté notre société. » *Conferencia*, Gérard Paris Clavel, 1997.

Les *villas* et *asentamientos*, tels qu'ils sont présentés dans ce mémoire, se développent dans un cadre très précis, des espaces particuliers de la ville de Buenos Aires, et surtout à un moment de l'histoire de l'Argentine, la deuxième décennie du XXI^e siècle. La première partie de ce mémoire révèle des situations, des actions, des portraits de groupe ou d'habitants qui évoluent dans un contexte spatial et temporel. L'habitat informel en Argentine, n'est pas dans une situation d'extrême précarité, ce sont ses différences avec la ville formelle qui souligne la particularité urbaine des *villas* et *asentamientos*.

Comme nous avons pu le voir, cette situation urbaine s'accompagne de politique et de sociabilité qui sont forcément en décalage avec la ville de Buenos Aires. C'est l'objectif de la recherche-action développée dans ce mémoire, être à la recherche du contre-usage sociale et politique pour le comprendre. Nous avons pu voir pourquoi il se développe dans les espaces résiduels, les interstices de ce monstre urbain qu'est Buenos Aires. En effet, il se développe là où l'institution perd du terrain, là où elle permet se retrait, cette réflexion pour envisager le contre-usage. Ce retrait est à l'origine de nombreuses critiques de la part de la population locale, mais les habitants, les associations, voient au final le potentiel laissé par la vie en marge. Cette marge, ce décalage, ce contre-usage, est développé à différents degrés par tous les *villeros*, ainsi que par tous les citoyens du pays. Or dans la ville informelle, il peut s'organiser, se faire revendiquer, pour montrer aux institutions qu'il y a un contre-usage qui est mis en place.

La partie « penser sans l'état », constitue une première conclusion concernant ce décalage avec les institutions. Nous essayons de voir comment rompre avec un système qui a toujours placé institutions dans un rapport de gouvernance, et qui maintiens une société verticale depuis plusieurs milliers d'années. Le « penser sans l'état » envisage une horizontalité de la société, où la population devient un négociateur privilégié de ce

système. Pour cela, nous avons pu voir qu'il se crée des situations de politiques bien particulières redonnant un vrai sens à ce mot et à sa pratique. Malheureusement, ces situations politiques sont parfois noyées dans des conflits d'opposition qui passe par l'affirmation d'idéologie politico-sociale du XIX^e et XX^e siècle. Il est donc très important de faire en premier lieu la différence entre les nouveaux contre-usages du penser sans l'État, et les anciens placés dans une situation d'opposition, mais participant sans l'assumer à cette société verticale.

La partie *estudio villeros*, l'agence d'architecture des villes informelles, représente une seconde conclusion à ce mémoire, car elle remet en cause la pratique architecturale telle qu'on la connaît aujourd'hui. Dans ces lieux où l'usage n'est pas construit de toute pièce, où les pratiques possèdent encore un espace suffisamment important pour être détournées, l'architecte se doit de rentrer en contact avec la communauté avec laquelle il souhaite travailler. Il s'agit de comprendre des nouveaux usages, des manières d'habiter, pour porter un projet collectif qui permettra une réalisation adaptée et qui pourra créer la force d'une sociabilité qui accompagne le projet. Ensuite l'agence d'architecture des villes informelles part d'un constat simple mais très important pour toute notre société, l'architecture ne peut plus continuer à créer des besoins, elle doit répondre à des nécessités, qui existent déjà. Or cette logique est en décalage complet avec notre système économique, et c'est là que se trouve la création dans les futures années, dans l'invention de nouveaux moyens, qui permettent de pratiquer l'architecture pour répondre à des nécessités, plutôt que pour créer les besoins d'une société en croissance.

Nous avons pu voir ces questions dans l'exemple des *villas* et *asentamientos* de Buenos Aires, mais de tels réflexions, de tels enjeux se développent dans tous les coins de la planète, à différents degrés et dans différents contextes. C'est donc dans cet espace, dans cette marge, que se développe l'avenir de notre profession.

- AGIER Michel. *Paris refuge. Habiter les interstices (quatre récits de F. Bouillon, S. Kassa, C. Girola et A-C. Vallet)*, Éditions du Croquant, collection « Carnets d'exil », 2011, 192p
- ANDER-EGG Ezequiel. *Autoconstrucción y ayuda mutua*. Lumen Argentina, 2013, 230p
- AUGÉ Marc. *Non-Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. La librairie de XXe siècle, Seuil, 1992, 150p
- BLAUSTEIN Eduardo. *Prohibido Vivir aquí. Una historia de los planes de erradicación de villas de la última dictadura*. Comisión Municipal de la Vivienda, 2001, 44p
- CERTEAU Michel de. «Arts de faire», *L'invention du quotidien*, Gallimard, 1990, 416p
- CLAVEL Gérard Paris. *Conferencia*. Tipografica n°33, 1997, 5p
- CRAVINO Maria Cristina, RIO Juan Pablo del, DUARTE Juan Ignacio. *Magnitud y crecimiento de las villas y asentamientos en el Área Metropolitana de Buenos Aires en los últimos 25 años*. s.n, (2006), 17p
- DAVIS Mike. *Le pire des mondes possibles. De l'explosion urbaine au bidonville global*. La Découverte/Poche, 2006, 250p
- FERRAUDI CURTO Maria Cecilia. *Las políticas habitacionales post-2001 desde una villa del Gran Buenos Aires: el Estado en construcción, Trabajo y sociedad n°17, hiver 2011, p 123-137*
- GIARRACCA Norma, PETZ Ines. *La Asamblea de Gualeguaychú: su lógica de nuevo movimiento social y el sentido binacional «artiguista» de sus acciones*. Realidad económica n°226 ; février/mars 2007. p 101-126
- GINOBILI Maria Elena, GIMENEZ Mabel Nelida. *Las Villas de emergencia como espacios estigmatizados*, HAOL, printemps 2003, p 75 - 81
- GUILLAUME Mathilde. *Buenos Aires « Villas » au bord de l'amer*. Libération, 31 août 2014.
- GUEVARA Ernesto, *En la clausura del encuentro internacional de estudiantes de arquitectura*. s.n. 29 août 1963.
- H.PEDRO Beatriz. *Segregación residencial: la importancia de las escalas y de los procesos informales de mercado*. Quid 16, n°spécial, 2013, p116 - 127
- HEIDEGGER Martin, *Batir Habiter Penser, Essais et conférences*. Gallimard, 1951
- LEWKOWICS Ignacio. *Pensar sin estado. La subjetividad en la era de la fluidez*, Paidós, 2004, 252p
- MANERO Edgardo. *Insécurité et violence dans l'Argentine néo-libérale. La gestion de la peur*. L'ordinateur latino-américain, octobre-décembre (N 194), p 41 - 72.
- MANUEL Esteban de. *¿Qué arquitectura, para quién y cómo?*. s.n. 2009, 3p

- MIGNAQUI Iliano. *Política de recuperación urbana*. Revista de Arquitectura n°205, SCA, 2000, p 12-20
- O'DONNELL Pachó. *Breve historia Argentina, De la conquista a los Kirchner*, Aguilar, 2014, 349p
- ROZITCHNER Leon. "La ruptura de la cadena del terror." *Apuntes para el nuevo protagonista social*. Mano en Mano, 2002, pp. 39-41.
- SCHENQUER Laura, *Reseña crítica: Lewkowicz, Ignacio (2004). Pensar sin el estado. La subjetividad en la era de la fluidez*. CEIC, septembre 2006, 7p
- SILVA Geraldo. *Ville occupée. Sur le pouvoir destituant à Buenos Aires*. Revue Multitudes, 2008/2 - n°33, p197-204
- STRAT Pascal Nicolas-Le. « *Multiplicité interstitielle* », *Expérimentations politiques*, Fulenn, 2007, 120 pages
- TOPALOV Christian. *L'aventure des mots de la ville*. Robert Laffont, 2010 1568p,
- URSINO Sandra Valeria. *De los conventillos a las villas miserias y asentamientos: un continuo en el paisaje urbano de la Argentina*. Question Vol 1 n°34, automne 2012, p 68 - 81

Site internet:

- mundovilla.com
- <http://www.buenosaires.gov.ar/habitat>
- Facebook TLPS, Corriente Villera Independiente, Detras De Todo, Zero Fronteras,
- <http://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.fr/>
- <https://lateja.wordpress.com/>

Photo non renseigné:

- p30 : <http://www.plataformaurbana.cl>
- p50 : Corriente Villera Independiente
- p64 : <http://365show.com.ar>
- p100 : archivosenuso.org
- 2° et 3° de couverture: Sergio Massa dans la villa 31. revistaque.com

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR


PRATIQUES POLITIQUES ET SOCIALES
DE LA VILLE INFORMELLE.

Recherche-action dans les *villas* de Buenos Aires.

Manuel Bertrand

Mémoire sous la direction de Laurent Devisme
ensa nantes 2015





L'Argentine, fleuron de l'économie coloniale jusque dans la deuxième moitié du XX^e siècle apparaît aujourd'hui comme un pays en crise, avec une croissance « trop » importante, une monnaie dévaluée alors que les droits sociaux n'ont pas suivi l'évolution économique.

Dans sa capitale, Buenos Aires, le résultat s'illustre dans les *villas*, ces grands bidonvilles qui envahissent cette ville tentaculaire. Plus de 10% des quinze millions d'habitants de la métropole s'approprient ces formes urbaines, qui prennent toujours plus de poids dans le tissu urbain de Buenos Aires.

Entre les stéréotypes dont il est victime au quotidien et la pression d'une société qui le rejette, l'habitant des villas se forge une identité sur laquelle il peut s'appuyer. Il trouve des échappatoires, de nouveaux usages, des contres modèles, qui sont permis dans ces espaces.

Ce mémoire propose d'étudier les situations sociales et politiques qui naissent dans la ville informelle. C'est avant tout le récit d'une expérience, celle d'une recherche-action menée pendant un an par un étudiant en architecture, dans les *villas* de Buenos Aires.